PRÉCIS D'HISTOIRE DE FRANCE



PRÉCIS

D'

HISTOIRE DE FRANCE

(Avec de nombreuses illustrations, une carte de France, un questionnaire et des notes.)

PAR

JOSEPH PATET, B. L.

ROCKFORD COLLEGE

Rockford, Ill.



FOR SALE BY

JOSEPH PATET

328 North Main Street

ROCKFORD, ILL.

à ma chère femme

et à ma fille Marguerite

je dédie ce livre.

J. P.

Dès le collège je me suis adonné avec passion à l'histoire et surtout à celle de mon pays.

Après de nombreuses années passées dans l'enseignement je reconnais de plus en plus que l'étude de l'Histoire de France s'impose aux étrangers qui étudient notre langue.

L'histoire et la littérature d'un peuple s'allient; et, le plus souvent, la littérature dépend de l'histoire, dont elle suit les vicissitudes, autrement dit, **les Révolutions.**

L'histoire doit donc s'étudier avant la littérature. C'est ce que l'on fait en France, et presque partout, excepté aux Etats-Unis.

Déjà j'avais rassemblé quantité de notes pour ce petit livre, quand, dans une réunion de professeurs de français à Chicago, Mlle Lucy Gay, de l'Université du Wisconsin, recommanda l'enseignement de notre histoire dans les classes de français. Sa parole convaincante me donna courage et hâta la présente publication.

J'ai été aussi vivement encouragé par Monsieur Ch.-M. Marchand, bien connu de tous les professeurs de français par ses excellents livres.

Pour ce Précis d'Histoire de France, j'ai puisé à toutes les sources depuis Augustin Thierry jusqu'à Lavisse.

L'histoire ne s'invente pas. Je n'ai d'ailleurs ni l'imagination d'un Vertot, ni l'impudence d'un Loriquet.

La **Révolution française** est pour moi le point culminant de l'histoire de France, et même le fait le plus important de l'histoire du Monde depuis la fondation du Christianisme, et dans quelques siècles, les résultats de la Révolution surpasseront, s'ils ne les surpassent déjà, les résultats qu'a produits le Christianisme en vingt siècles.

Après le formidable saut en avant de la **Révolution française,** le progrès, arrêté pendant plus d'un demi-siècle, refréné par le génie ambitieux d'un Napoléon, a repris sa marche sous la République. Les idées françaises, les idées de la Révolution, s'infiltrent, pénètrent chez tous les peuples de la Terre.

Bientôt les peuples du sud de l'Europe, Portugais, Espagnols, Italiens, Grecs, Turcs, vont secouer le joug de leurs roitelets; les Allemands, plus tôt peut-être qu'on ne le croit, suivront, et enfin les Anglais, dont les colonies ne tarderont pas à s'émanciper.

Tous les peuples alors fraternisant, la guerre n'existera plus, et enfin dans le monde resplendira la devise de la **Révolution française:**

Liberté, Egalité, Fraternité.

J. P.



M. Aristide Briand (d'après l'Illustration.)

PRÉCIS D'HISTOIRE DE FRANCE.

I.

La Gaule et les Gaulois.

Il y a deux mille ans la France actuelle s'appelait la Gaule. Au nord, à l'ouest et au sud, la Gaule avait les mêmes limites que la France, mais à l'est elle s'étendait jusqu'au Rhin.

Ce vaste pays, plus grand que la France d'aujourd'hui, n'était habité que par cinq ou six millions d'hommes, divisés en de nombreuses tribus, presque toujours en guerre les unes contre les autres.

D'après les historiens de l'antiquité, les habitants de la Gaule, les Gaulois, étaient de haute taille; ils avaient la peau blanche, les yeux bleus et les cheveux blonds. Ils étaient intelligents, vifs, gais, spirituels; leur hospitalité était renommée: ils aimaient à recevoir les étrangers et à leur faire raconter l'histoire de leur pays. Leur fierté, leur bravoure, leur intrépidité ne pouvaient se comparer qu'à leur esprit d'aventures.

Chez les Gaulois, contrairement à la coutume de la plupart des peuples barbares, la femme était respectée et traitée avec égards; on la consultait parfois dans les assemblées. Elle avait le droit de choisir son époux; elle lui apportait une dot, mais le mari devait prendre sur son propre bien une somme égale; on mettait le tout en commun et le dernier survivant en héritait.

Les Gaulois adoraient les forces de la nature; leur religion se nommait le druidisme. Leurs prêtres, les *druides*, avaient des croyances élevées qui semblaient un écho des grandes doctrines de l'Inde. Ils croyaient à l'immortalité de l'âme et à la métempsycose; cette dernière croyance leur paraissait propre à inspirer le courage en éloignant la crainte de la mort. Pour eux la vie était peu de chose et des sacrifices humains ensanglantaient souvent leurs autels.

On trouve encore en grand nombre, surtout dans l'ouest de la France, des monuments druidiques. Ce sont des menhirs, blocs énormes de pierres brutes, fichées en terre, isolément ou rangées en avenues, comme à Carnac, ou des cromlechs, sortes de menhirs placés en cercles. Les dolmens sont de grossiers autels formés d'une ou de plusieurs grandes pierres plates posées horizontalement sur des pierres verticales.

A la suite de guerres intestines qui bouleversèrent la Gaule vers le troisième siècle avant l'ère chrétienne, le gouvernement des Gaulois, jusqu'alors théocratique, devint aristocratique. Mais l'aristocratie militaire jouit peu longtemps de sa victoire. Les druides s'unirent au peuple et dans un grand nombre de cités le pouvoir devint démocratique. Dans d'autres, les notables et les prêtres, constitués en sénat, élisaient un vergobret ou juge annuel.

Quand César arriva en Gaule (59 ans avant Jésus-Christ), tous les peuples de ce grand pays vivaient dans la division; chacun se gouvernait à sa manière. Partout le peuple gaulois opprimé, par les nobles ou par les druides, cherchait à secouer le joug de ses maîtres, et vingt siècles avant la Révolution française, aspirait à la liberté.

II.

Prise de Rome par les Gaulois.
(390 av. J.-C.)

Parmi les nations anciennes, aucun peuple barbare n'eut un renom d'intrépidité égal à celui des Gaulois. Entraînés par leur humeur aventureuse et belliqueuse, ils franchirent plusieurs fois les Alpes et les Pyrénées et dévastèrent les riches contrées situées au sud de ces montagnes. L'Italie surtout, avec son climat tempéré et son ciel enchanteur, les attira.

Seuls de tous les ennemis de Rome, les Gaulois réussirent à s'emparer de cette ville que Pyrrhus et Hannibal ne purent conquérir.

L'an 390 av. J.-C., trente mille Gaulois envahirent l'Etrurie et assiégèrent la ville de Clusium. Les habitants implorèrent le secours de Rome, et le sénat romain envoya trois ambassadeurs pour interposer sa médiation.

"De quel droit attaquez-vous les Etrusques?" dit l'un des envoyés de Rome au chef gaulois. — "Ce droit," répondit le brenn gaulois, "nous le portons comme vous, Romains, à la pointe de nos épées; tout appartient aux braves."

Les ambassadeurs romains s'irritèrent de cette fierté, et oubliant leur caractère de médiateurs, se mêlèrent aux assiégés et combattirent avec eux. Aussitôt les Barbares irrités levèrent le siège de Clusium et marchèrent sur Rome.

Ils rencontrèrent l'armée romaine à l'endroit où l'Allia se jette dans le Tibre. L'attaque commença aussitôt. Les Romains furent culbutés et s'enfuirent, laissant derrière eux un grand nombre de morts. Seule l'aile droite de l'armée romaine put battre en retraite sur Rome, et, sans fermer les portes de la ville, sans chercher à défendre les murailles, courut occuper la citadelle du mont Capitolin.

Les Gaulois s'étaient arrêtés pour piller, couper les têtes des morts et célébrer dans des orgies leur facile victoire.



Malheur aux vaincus.

Les Gaulois pesant l'or des Romains. — Prise de Rome par les Gaulois, 390 av. J. C.

Rome eut le temps de revenir de sa stupeur et de prendre les mesures qui pouvaient encore sauver le nom romain. Le sénat, les magistrats, les prêtres et mille des plus braves de la jeunesse patricienne s'enfermèrent dans le capitole. On y porta tous les vivres et tout l'or des temples; quant au peuple, il se dispersa dans les villes voisines.

Le soir du jour qui suivit la bataille de l'Allia, les éclaireurs gaulois arrivèrent sous les murs de Rome; mais étonnés de trouver les portes ouvertes et ne voyant pas de soldats, ils craignirent quelque piège, et l'armée remit au lendemain son entrée dans la ville.

Les rues étaient silencieuses, les maisons désertes; dans quelques-unes seulement les Barbares virent avec étonnement des vieillards, assis dans des chaises curules, et appuyés, l'air calme et l'œil fixe, sur un long bâton d'ivoire. C'étaient d'anciens consuls ou d'anciens magistrats, qui n'avaient pas voulu fuir et aller mendier un asile dans les villes voisines. Les Gaulois les prirent tout d'abord pour des statues ou pour des êtres surnaturels; mais un soldat gaulois ayant passé la main sur la longue barbe blanche de l'un de ces vieillards, celui-ci le frappa de son bâton et le barbare irrité le tua. Ce fut le signal du massacre. Rien de ce qui avait vie ne fut épargné; après le pillage, l'incendie détruisit les maisons.

Les Barbares n'avaient vu des soldats et des préparatifs de résistance qu'au Capitole; ils voulurent y monter. Mais, sur la pente étroite et rapide qui y conduisait, les Romains eurent peu de peine à les repousser. Alors ils commencèrent le blocus régulier du Capitole. Pendant sept mois ils campèrent au milieu des ruines de Rome, ne s'étant réservé, dans leur imprévoyance, ni provisions, ni abris.

Cependant, une nuit, les Gaulois, pensant surprendre les sentinelles romaines, grimpèrent sans bruit jusqu'au pied des remparts du Capitole. Déjà ils atteignaient les créneaux, quand les cris des oies consacrées à Junon éveillèrent un soldat renommé pour sa force et son courage, Manlius, qui renversa les plus avancés des assaillants. La garnison couvrit bientôt tout le rempart et les Gaulois durent regagner leur camp.

Le Capitole était sauvé, mais les vivres étaient épuisés et les Romains, désespérant d'être secourus, durent transiger.

Le tribun militaire Sulpicius convint avec le brenn que les Gaulois s'éloigneraient moyennant une rançon de mille livres pesant d'or.

Quand on pesa l'or, les Gaulois apportèrent de faux poids, et, comme Sulpicius protestait, le brenn jeta encore dans la balance son épée et son baudrier en s'écriant: "Malheur aux vaincus." (Vae victis.)

III.

Conquête de la Gaule par Jules César.
(59-52 av. J.-C.)

Siège d'Alésia.

Plus tard les Gaulois servirent comme mercenaires dans les armées de Carthage, et, sous les ordres d'Hannibal, combattirent à la Trébie et au lac de Trasimène.

Après la défaite de ce grand général à Zama, les Romains se retournèrent contre eux, les refoulèrent de l'Italie; puis, la République romaine s'agrandissant et la barbarie reculant devant la civilisation, ils pénétrèrent dans le sud de la Gaule et y fondèrent la province Narbonnaise. (190 av. J.-C.)

Le reste de la Gaule était encore indépendant. Il était réservé à l'un des plus grands capitaines et des plus profonds politiques de l'antiquité de faire la conquête de ce pays.

Dans ses *Commentaires*, Jules César fait le récit de ses campagnes et de ses luttes acharnées contre les Gaulois. Il fallut à ce génie huit années pour dompter ce vaillant peuple.

Par sa diplomatie, César était parvenu à séparer les unes des autres les tribus gauloises.

Un jeune chef gaulois de la tribu des Arvernes, Vercingétorix, chercha à les réunir. Il n'y réussit pas complètement;



Vercingetorix devant César.

Siège d'Alésia — (52 av. J.-C.)

néanmoins à son appel, presque tous les peuples de la Gaule vinrent se grouper autour de lui pour résister à l'envahisseur.

Repoussé devant Gergovie, et quoiqu'il fût dans une situation critique, César ne perdit pas courage et conçut l'audacieuse pensée de terminer d'un seul coup la guerre en assiégeant Alésia, la plus forte place du centre de la Gaule, où Vercingétorix s'était retiré avec 80,000 fantassins et 10,000 cavaliers.

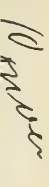
L'armée romaine vint entourer Alésia et le camp gaulois et commença de prodigieux travaux. Tout autour du camp et de la ville, César fit creuser des fossés et des chausse-trapes et construire des terrasses et des retranchements. Du côté de la montagne, sur un circuit de seize milles, les mêmes ouvrages furent répétés par 60,000 soldats romains.

Avant que les travaux des Romains ne fussent achevés, Vercingétorix renvoya sa cavalerie devenue inutile et fit un dernier appel à tous les peuples de la Gaule, les adjurant de se lever en masse pour repousser l'ennemi, et promettant de tenir encore trente jours dans Alésia en attendant l'arrivée des renforts. Sa voix fut entendue et plus de 200,000 guerriers accoururent de tous les points de la Gaule au secours d'Alésia. Ils se brisèrent contre les retranchements élevés par César et la résistance opiniâtre des légions romaines.

Après avoir supporté plusieurs assauts, César attaqua les Gaulois, les repoussa et jeta dans leurs rangs une terreur panique qui les dispersa. Cette fois la Gaule était bien vaincue et pour toujours. La garnison d'Alésia n'avait plus qu'à accepter la capitulation qu'il plairait au vainqueur de lui accorder.

Vercingétorix dans l'espoir d'adoucir César vint se livrer lui-même. Monté sur son cheval de bataille et couvert de sa plus riche armure, il sortit seul de la ville, arriva au galop devant la tribune de César, et, sautant à bas de son cheval, jeta aux pieds du Romain, impassible et dur, son javelot, son casque et son épée.

De nos jours, l'on a élevé à Alise-Sainte-Reine, sur la montagne où l'on croit que fut Alésia, une statue au dernier et glorieux défenseur de l'indépendance gauloise.



IV.

Invasion des Barbares. — Attila en Gaule.

(451.)

Jules César n'abusa pas de son triomphe; il pacifia le pays, lui conserva ses lois et son gouvernement propre et ne lui imposa qu'un léger tribut en argent. Il tâcha de s'attacher les guerriers gaulois et les enrôla dans ses légions.

Ce grand capitaine avait à sa suite une armée de Gaulois, lorsqu'il passa le Rubicon en prononçant la phrase fameuse: "Le sort en est jeté. (Alea jacta est.)" Nous retrouvons les Gaulois à Pharsale, luttant avec César contre l'armée de Pompée.

Sous les empereurs, Auguste et ses successeurs organisèrent la Gaule selon les coutumes romaines. De nouvelles villes furent bâties sur le plan romain et devinrent bientôt très florissantes. Pour combattre le druidisme, Auguste fit romains les dieux gaulois et leur dressa des autels. De nombreuses colonies romaines s'établirent en Gaule et les soldats et les paysans gaulois adoptèrent la langue des soldats et des paysans romains.

Pendant les quatre premiers siècles de l'ère chrétienne, la Gaule jouit d'une paix profonde, au grand profit de la civilisation. Des arcs de triomphe, des temples, des cirques, des théâtres, des thermes, des aqueducs s'élevèrent partout, monuments grandioses dont un grand nombre ont bravé le temps et les invasions. Orange conserve un théâtre et un arc de triomphe; Vienne, le temple d'Auguste et de Livie; Nîmes, ses arènes et sa Maison carrée; à quelque distance de Nîmes, se trouve le Pont du Gard, magnifiques vestiges d'un immense aqueduc, et sur tous les points de la France, l'on trouve encore des ruines de routes stratégiques construites par les Romains.

A la même époque, les écoles de Bordeaux, de Lyon, de Vienne, d'Autun, rivalisaient avec celles de la Grèce et de Rome; et la Gaule produisait des grammariens, des orateurs et des poètes.

Les révolutions continuelles auxquelles le monde romain était en proie mirent fin à cette prospérité. Aux troisième et quatrième siècles, les changements incessants d'empereur, les guerres intestines qui divisaient l'empire romain, affaiblissaient cet empire, et les Barbares, qui épiaient l'occasion favorable de se précipiter sur cette proie, allaient profiter de ce désordre.

Les Germains franchirent le Rhin et leurs tribus s'établirent peu à peu dans la Gaule, forçant les Gallo-Romains à reculer devant eux ou à se soumettre à leur domination.

Au commencement du cinquième siècle de notre ère, les Visigoths occupaient toute la partie de la Gaule au sud de la Loire; les Burgondes s'étaient établis dans l'est, et les Francs, l'une des plus puissantes tribus germaines, s'étaient fixés sur la rive gauche du Rhin. Ces peuples commençaient à adopter la civilisation des Gallo-Romains, quand une autre invasion de Barbares, plus formidable que la première, menaça leur existence.

Ces nouveaux Barbares, venus du fond de l'Asie et campés depuis environ un demi-siècle dans l'est de l'Europe, se ruèrent sur l'Occident sous la conduite de leur chef, Attila, qui s'intitulait lui-même le Fléau de Dieu et se vantait que l'herbe ne repoussait pas où son cheval avait passé.

Quoique barbare, Attila n'en état pas moins un politique astucieux. Pendant plusieurs années il se fit payer un tribut par les empereurs romains d'Orient et d'Occident, tout en se préparant à jeter ses hordes barbares sur l'un ou l'autre de leurs empires en décadence. Il se décida pour celui d'Occident.

Au commencement de l'année 451, Attila, à la tête de 500,000 Huns, passa le Rhin, et, ravageant tout sur sa route, se dirigea sur Orléans.

En présence du danger, tous les peuples de la Gaule s'unirent contre l'envahisseur. Les Visigoths, les Burgondes et les Francs se placèrent sous le commandement d'Aétius, le dernier général romain digne de ce nom.

Les Francs avaient alors pour roi Mérovée, qui donna son

nom à la première dynastie des rois de France, la dynastie mérovingienne.

Devant Aétius et ses alliés, Attila leva le siège d'Orléans, recula et rassembla ses cavaliers innombrables dans les vastes plaines entre la Seine et la Marne. Ce fut là, dans les Champs Catalauniques, où pouvait se déployer sa cavalerie, qu'il attendit les défenseurs de la Gaule.

Le choc fut effroyable; au dire de l'historien Jornandès, 165,000 combattants jonchèrent le champ de bataille. La nuit arrêta le combat. Au matin, Attila semblait vaincu quoique encore redoutable. Les alliés n'osèrent affronter le désespoir des Huns. Attila et ses bandes repassèrent le Rhin et se retirèrent sur les bords du Danube, emportant les dépouilles des villes qu'ils avaient pillées.

L'année suivante, Attila envahit le nord de l'Italie et après l'avoir saccagé et avoir obtenu une énorme somme des Romains, il retourna sur le Danube, où il mourut peu de temps après.

V.

Les Mérovingiens. — Bataille de Poitiers.

(732.)

Après Childéric, successeur de Mérovée, Clovis, chef des Francs Saliens, la plus importante des tribus franques, fut proclamé roi. Ce prince, le plus célèbre des rois de la première dynastie, fut le réel fondateur de l'empire des Francs en Gaule.

Clovis vainquit les Alamans à Tolbiac, et, par cette victoire sur cette peuplade germaine qui disputait aux Francs les dépouilles de la Gaule, resta maître de la rive gauche du Rhin.

Alors, à l'exemple de son épouse, Clotilde, il adopta le christianisme, qui depuis plus de trois siècles avait fait de

grands progrès en Gaule et était devenu la religion des Gallo-Romains. Sa conversion donna à Clovis l'appui des évêques et des Gallo-Romains.

Il s'attaqua ensuite aux Burgondes et aux Visigoths qu'il vainquit et qu'il obligea à payer tribut. En mourant, il divisa ses états entre ses fils et le royaume des Francs, après deux siècles de guerre, après avoir été plusieurs fois réuni sous un seul chef ou divisé entre plusieurs, après avoir subi les vicissitudes engendrées par les rivalités des Francs de l'est et des Francs de l'ouest, rivalités qui s'accentuèrent dans la lutte de Frédégonde et de Brunehaut, le royaume des Francs tomba, après Dagobert, entre les mains des tout-puissants maires du palais.

Les derniers rois mérovingiens, déchus de leur pouvoir et réduits à l'état de rois fainéants, subissaient les ordres de leurs premiers ministres, qui portaient le nom de maires du palais. Au commencement du VIIIème siècle, cette charge était devenue en quelque sorte héréditaire dans la maison de Landen.

Le plus célèbre des maires du palais fut Charles-Martel, à qui était réservée la gloire de sauver la France de l'invasion musulmane.

Poussés par le fanatisme que leur inspirait la religion de Mahomet, les Arabes, maîtres d'une partie de l'Asie et de tout le nord de l'Afrique, avaient poursuivi leurs conquêtes, traversé le détroit de Gibraltar et s'étaient établis en Espagne. La barrière des Pyrénées n'avait pu les arrêter; ils avaient passé les monts et pénétré en Aquitaine. Après avoir assiégé Toulouse et presque détruit Bordeaux, ils s'étaient emparés de Narbonne, de Carcassone, de Nîmes et avaient remonté les vallées du Rhône et de la Saône.

Ils saccagèrent Autun et se dirigèrent alors vers l'Ouest. Charles s'avança à leur rencontre, les atteignit entre Tours et Poitiers, et là se livra une bataille terrible dont les peuples gardèrent longtemps le souvenir. Il s'agissait en effet du salut de la France. Trois cent mille Sarrasins, disent les vieux chroniqueurs, avec leur exagération ordinaire, tombèrent sous l'épée; le reste s'enfuit jusqu'à Narbonne, et les Arabes ne conservèrent plus, en Gaule, que la côte de la Méditerranée, du Rhône aux Pyrénées.

Charles avait écrasé les Arabes comme sous un marteau, de là lui vint le surnom de Martel. Pour récompenser ses soldats, Charles-Martel leur distribua des terres qu'il prit sur les immenses domaines de l'Eglise. Le clergé s'y opposa en vain. Cependant Charles-Martel allait passer les Alpes et défendre le pape contre les Lombards quand la mort le surprit.

VI.

Les Carolingiens. — Charlemagne. — Bataille de Roncevaux. — (778.)

Le fils et successeur de Charles-Martel, Pépin, surnommé le Bref, à cause de sa courte stature, ne se contenta pas de son titre de maire du palais; il voulut y substituer celui de roi.

Le pape Zacharie demandant toujours le secours des Francs contre les Lombards, Pépin envoya à Rome deux ambassadeurs afin de consulter le pape au sujet des rois qui étaient alors en France, et qui de la royauté, ne possédaient que le nom sans en avoir la puissance. Le pape répondit que celui qui avait l'autorité devait aussi en avoir le titre et il enjoignit que Pépin fût fait roi.

Chilpéric III, le dernier des Mérovingiens, fut donc déposé et enfermé dans un monastère, sans que le peuple manifestât de quelque façon.

Devenu roi, Pépin partit pour l'Italie afin de châtier les Lombards. Il les battit et s'empara de Ravenne et des villes voisines que les Lombards avaient occupées, mais qui appartenaient précédemment aux empereurs de Constantinople. Pépin ne voulant ni garder Ravenne, possession trop éloignée de son royaume, ni rendre cette ville et la province voisine aux empereurs, les donna au pape. Telle fut l'origine du pouvoir temporel des papes (756) qui dura jusqu'en 1870.

Pépin le Bref, premier roi de la deuxième dynastie des

rois de France ne donna pas son nom à cette dynastie. Les Carolingiens prennent leur nom du fils de Pépin et de la légendaire Berthe au grand pied, Charles le Grand (Magnus), connu dans l'histoire sous le nom de Charlemagne.

Dans le cour de son règne de quarante-quatre ans, Charlemagne entreprit de nombreuses expéditions, fit la conquête de la Germanie et d'une partie de l'Italie.

L'an 800, le jour de Noël, Charlemagne étant venu à Rome, le pape Léon III, au milieu des acclamations du peuple et des soldats, le sacra empereur d'Occident, rétablissant en sa personne le titre enseveli sous les ruines faites par les invasions des Barbares.

Avant Charlemagne, l'Allemagne était encore la Germanie, c'est-à-dire un chaos de tribus barbares, ennemies les unes des autres, sans lien qui les unit. Il y avait à l'est du Rhin des Francs, des Saxons, des Thuringiens, des Bavarois. Après lui, il y eut un peuple allemand et un royaume d'Allemagne.

En revenant d'une expédition contre les Sarrasins d'Espagne, l'armée de Charlemagne défilait dans les gorges étroites des Pyrénées, quand, dans la vallée de Roncevaux, les Vascons ou Basques, embusqués dans les bois et les montagnes, attaquèrent l'arrière garde et tuèrent plusieurs comtes francs.

Là périt Roland, commandant des marches de Bretagne et neveu de l'empereur.

L'histoire ne sait rien de plus de cet événement peu important en réalité. Mais les poètes du moyen âge en savaient bien davantage, et, s'emparant de cet incident, l'amplifiant et l'exagérant, ils célébrèrent longuement les exploits et la mort du paladin Roland, son cor enchanté et son épée Durandal qui fendait roc et granit. Et dans les Pyrénées, le paysan basque montre un défilé étroit appelé la Brèche de Roland, brèche que le paladin mourant aurait faite du dernier coup de Durandal.

De toutes les chansons de Geste, la plus ancienne et la plus épique est la Chanson de Roland, célèbre pendant tout le moyen âge et attribuée au trouvère Théroulde.

Vers la fin du long règne de Charlemagne, sur les côtes du vaste empire, apparaissent les Normands, qui devaient bientôt troubler par leurs incursions les débiles successseurs du grand empereur.

VII.

Les Normands. — Les Derniers Carolingiens.
(ixe et xe siècles.)

Charlemagne mort, son fils, Louis le Débonnaire, laissa l'empire s'écrouler. Sans énergie, Louis, de son vivant, partagea l'empire entre ses fils. Ceux-ci se révoltèrent contre leur père, lui firent affronts sur affronts, et après sa mort, se divisèrent, se combattirent et se livrèrent une sanglante bataille à Fontanet.

A la suite de cette bataille, les trois fils de Louis le Débonnaire signèrent, à Verdun (843), un célèbre traité par lequel ils se partagèrent l'empire. Louis eut la Germanie ou Allemagne, nom que ce pays portera désormais ; Lothaire reçut l'Italie et une longue bande de territoire qui s'étendait de la Méditerranée à la mer du Nord, et Charles le Chauve gouverna la partie de l'ancienne Gaule située à l'ouest de la Meuse et du Rhône. De cette époque environ, la Gaule devint la France. De cette époque aussi date la division de l'Allemagne, de la France et de l'Italie. Quarante ans après le traité de Verdun cependant, Charles le Gros règna sur ces trois pays en même temps, mais pendant trois ans seulement. Ce ne fut que dix siècles plus tard qu'ils se retrouvèrent sous la domination d'un seul maître, Napoléon Ier.

Charles le Chauve se trouvait dans une situation difficile. Au sud-ouest se forme un royaume de Navarre indépendant ; au sud les Sarrasins, chassés par Charlemagne, reviennent et ravagent les côtes de la Méditerranée ; à l'ouest, les Bretons se donnent un roi ; à l'est les Hongrois, descendants des Huns, attaquent les frontières, enfin de toutes parts fondent sur la France les plus redoutés de ses ennemis, les Normands.

Ces pirates originaires de la Scandinavie étaient doués d'un courage, d'une bravoure, d'une intrépidité sans égale ;

leurs barques légères, poussées par un vent d'est favorable, les transportaient en trois jours des rivages du Danemark sur ceux de la France. Là, ils s'étaient établis dans les îles, à l'embouchure des fleuves et des rivières. Au printemps, ils remontaient ces cours d'eau, ravageaient et pillaient l'intérieur du pays et revenaient dans leurs îles jouir du fruit de leurs rapines.

La race franque avait alors bien perdu de son énergie première et ne résistait guère aux Normands. Ce n'était plus la race guerrière venue de la Germanie. Dans les cinquante-trois expéditions de Charlemagne, beaucoup de Francs avaient péri, d'autres s'étaient établis dans les pays conquis, se dispersant peu à peu aux quatre coins de l'empire. Les guerres des fils de Louis le Débonnaire achevèrent la ruine de cette race.

Aux Normands, d'ailleurs, se joignirent tous les vagabonds du pays, tous les pillards, qui non seulement les aidaient dans leurs ravages, mais leur montraient le chemin. Rien n'arrêtant l'audace des envahisseurs, ils vinrent mettre le siège devant Paris.

Quand Jules César conquit la Gaule, Paris n'était alors qu'une bourgade appelée Lutèce, située dans une île formée par deux bras de la Seine, et habitée par une peuplade gauloise, les Parisii, qui résista vaillamment aux légions de Labienus, le principal lieutenant de César.

Puis Lutèce s'agrandit peu à peu, se développa sur les rives de la Seine, prit le nom de Paris, et devint la capitale du royaume de Clovis.

A l'époque de l'invasion d'Attila la légende veut que sainte Geneviève ait sauvé la ville de la fureur des Huns; ces Barbares passèrent sans toucher à la ville.

Deux fois les Normands remontèrent la Seine et dévastèrent Paris. A la suite de ces déprédations, les Parisiens, rendus prudents, élevèrent des murailles autour de leur ville et s'apprêtèrent à recevoir les pirates. Ceux-ci revinrent, en effet, en 885. Ils voulaient remonter la Seine pour aller dévaster la Bourgogne qu'ils n'avaient pas encore visitée. Cette fois, ils ne purent s'avancer plus haut que Paris qui leur barrait le passage de la Seine, et ils durent mettre le siège devant la ville.

Soutenu par son évêque, Goslin, qui mourut d'une blessure reçue en repoussant un assaut, et par le comte de Paris, Eudes,

Paris résista treize mois aux Normands. Eudes réussit à percer les lignes de l'ennemi et alla demander du secours à Charles le Gros, empereur d'Allemagne, qui venait d'être nommé roi de France par les partisans de la dynastie carolingienne.

Sa mission accomplie, Eudes revint s'enfermer dans Paris. Peu après, Charles le Gros, avec une armée formidable, apparut, mais au lieu de livrer bataille aux Normands, il acheta la paix moyennant une énorme rançon et les laissa se diriger vers la Bourgogne qu'ils ravagèrent. Charles le Gros, dont la lâcheté avait soulevé l'indignation générale, fut déposé l'année suivante, et le comte de Paris, Eudes, fut élu roi de France.

VIII.

Avènement des Capétiens (987). — Conquête de l'Angleterre par les Normands (1066.)

Après de nombreuses luttes contre les Normands, Eudes mourut à l'âge de quarante ans et un Carolingien, Charles le Simple, devint roi de France, sans que les comtes de Paris cherchassent à conserver la couronne et le titre de roi donnés à Eudes.

Ses malheurs ont rendu célèbre Charles le Simple. Pour arrêter les incursions des Normands, il céda à leur chef, Rollon, la plus belle province du royaume, la Neustrie, qui reçut de ses nouveaux habitants le nom de Normandie. Charles donna même au Normand la Bretagne sur laquelle il n'avait aucun droit; ce qui fut plus tard une source de guerre entre les Normands et les Bretons. Après ce traité, qui fut signé à Saint-Clair-sur-Epte, Rollon, devenu parent du roi de France dont il avait épousé la fille, Giselle, se retira avec ses soldats en Normandie et désormais la France fut délivrée des dévastations des Normands.

Les derniers Carolingiens, quoique plus braves et plus re-

muants que les derniers Mérovingiens, finissent comme eux. Comme l'avaient fait les maires du palais, les comtes de Paris s'emparèrent du pouvoir. Quand les seigneurs offrent la couronne à Hugues Capet, il ne se trouve personne pour réclamer et ce changement de dynastie passe inaperçu.

Hugues Capet est le fondateur de la troisième dynastie des rois de France, la dynastie Capétienne, qui a régné sur la France jusqu'au XIXème siècle et dont les descendants règnent encore sur d'autres pays.

Pendant deux siècles le domaine royal reste bien restreint. Il ne se composait guère que du duché de France, qui comprenait Paris et ses environs, du comté d'Orléans et de quelques abbayes. Les premiers Capétiens, voyant leur autorité précaire et méconnue parfois par des seigneurs aussi puissants qu'eux, s'appuyèrent sur l'Eglise, se firent sacrer par les évêques et souvent de leur vivant firent sacrer leurs fils. Ils laissent les seigneurs augmenter leur autorité et la Féodalité se fortifier.

Quand aux Normands, une fois maîtres du pays auquel ils viennent de donner leur nom, ils se convertissent au christianisme et se civilisent rapidement. Rollon divise le pays quadrangulairement et le partage entre ses compagnons d'armes. La paix et l'ordre y règnèrent et ramenèrent la prospérité. En peu de temps les Normands adoptèrent les mœurs, les lois, la langue des Français, et la Normandie devint la plus florissante des provinces de France.

Un des successeurs de Rollon fut Robert, surnommé le Magnifique par les grands, pour sa générosité, et le Diable par le peuple, à cause de son caractère violent. Il avait usurpé la couronne ducale en faisant périr son frère Richard. Son règne ne fut qu'une série de luttes. Plus tard, pris de remords, il fit vœu, pour mettre sa conscience en repos, de faire à pied le pèlerinage de Jérusalem.

Malgré les prières des barons normands qui voulaient le retenir, il partit pour la Terre Sainte et mourut dans le cours de son pèlerinage. Mais avant de partir, il avait désigné pour son successeur son fils encore jeune, Guillaume, dont la mère, Arlette, n'était qu'une simple paysanne. Ce fils, connu d'abord sous le nom de Guillaume le Bâtard, devait conquérir l'Angle-

terre et devenir célèbre sous le nom de Guillaume le Conquérant.

Dans l'espoir de se débarrasser de toute contrainte sous un prince jeune, les barons normands avaient accueilli avec joie l'avènement de Guillaume. Au bout de peu de temps, celui-ci se montra prince instruit, intelligent, et même entreprenant et audacieux. Les barons le respectèrent et le suivirent.

Avec la prospérité, l'esprit d'aventure n'avait pas complètement abandonné la race normande.

Sous prétexte de venir en aide au pape, un Normand, Robert Guiscard, à la tête d'une petite armée composée de Normands, s'était emparé du sud de l'Italie et avait formé le royaume de Naples et des Deux-Siciles.

Guillaume prétendit que le roi d'Angleterre, Edouard le Confesseur, alors qu'il était exilé en Normandie, lui avait promis de faire de lui, Guillaume, son héritier. Il ajoutait que Harold qui venait d'être choisi comme successeur d'Edouard, s'était engagé par serment à soutenir ses droits sur l'Angleterre.

Sommé de tenir son serment, Harold s'y refusa, disant qu'il n'avait fait ce serment que parce qu'il y avait été forcé. Sur son refus, Guillaume se prépara à envahir l'Angleterre.

IX.

Conquête de l'Angleterre par les Normands. (*Suite.*)
Bataille d'Hastings. — 1066.

Au moyen âge, le pape était l'arbitre souverain de l'Europe, le dispensateur des couronnes. C'est à lui que Guillaume s'adressa d'abord. Il lui dénonça Harold comme sacrilège et usurpateur. Le pape Alexandre II excommunia Harold et donna la royauté au duc de Normandie. Une bulle autorisait l'agression contre l'Angleterre.

Ayant cru mettre ainsi le bon droit de son côté, Guillaume publia son ban de guerre par toute la France. Il promit une forte solde et le pillage de l'Angleterre à tout homme robuste qui voudrait se servir de la lance, de l'épée ou de l'arbalète.

De tous les points de la France les aventuriers affluèrent. Il en vint de partout. Tous les enfants perdus de l'Europe occidentale se dirigèrent vers la Normandie. Les uns demandaient de l'argent en échange de leurs services; les autres, le pillage; d'autres, des terres ou même des abbayes. Certains demandèrent d'épouser les femmes des vaincus. Guillaume promit tout et pressa les préparatifs.

Pour que la Normandie ne fut pas inquiétée pendant son absence, il eut soin de s'assurer, avant son départ, l'amitié du roi de France, Philippe Ier, et du duc de Bretagne, ses voisins.

Une flotte de quatorze cents vaisseaux n'attendait plus qu'un vent favorable pour transporter de l'autre côté de la Manche une armée de 60,000 hommes. Ce vent favorable se fit attendre pendant des mois. Le 27 septembre 1066, la flotte normande put enfin mettre à la voile, et le lendemain matin, après une nuit d'anxiété pour Guillaume, qui craignait que ses navires ne fussent dispersés, les Normands abordèrent à Pevensey, dans le comté de Sussex.

Immédiatement les archers débarquèrent, puis les cavaliers, puis les pionniers, qui commencèrent à construire trois châteaux de bois préparés à l'avance. Guillaume, qui dirigeait tout, débarqua le dernier.

En débarquant il fit un faux pas et tomba. Sans se déconcerter, Guillaume, se relevant, rassura ses soldats qui envisageaient cette chute comme un mauvais présage, en leur disant qu'il prenait ainsi possession du pays, et leur redonna courage. Déjà des bandes normandes, sans perdre de temps, ravageaient la contrée voisine, pendant que le duc formait son camp à Hastings.

Tout l'été, Harold avait attendu les Normands. Ne les voyant pas arriver et croyant l'expédition remise à plus tard, il avait laissé le sud sans défense pour aller au nord repousser une attaque des Norvégiens. Il les vainquit près de York. Après sa victoire, il était à York, blessé, quand il apprit le débarquement de son rival. En attendant quelques jours, il

aurait pu réunir une armée considérable, supérieure à celle de Guillaume. Il pensa surprendre les envahisseurs, et, avec une petite troupe, se dirigea rapidement vers le sud

Arrivé en présence des Normands, Harold les trouve sur leurs gardes, et quelques jours se passent à parlementer. Le 14 octobre seulement la bataille s'engage. Deux fois les Normain essayent en vain de pénétrer dans le camp anglais. Harold, quoique blessé, excitait les siens qui se défendaient avec acharnement. Les Normands plient; le bruit court que Guillaume est tué. Celui-ci, ôtant son casque et montrant son visage, rassure son armée.

C'est alors que reparaît l'esprit de ruse des Normands, esprit qu'ils avaient si souvent déployé dans leurs aventures anciennes. Une troupe de cavaliers normands s'approche du camp anglais. Arrivés près des retranchements, les cavaliers font volte-face et prennent la fuite. Les Anglais sortent de leur camp et se mettent à leur poursuite. A ce moment toute l'armée normande se précipite sur eux et un carnage épouvantable commence. Malgré leur courage, les Anglais sont accablés sous le nombre. Harold et ses deux frères sont tués. Les Anglais sont vaincus, dispersés et poursuivis par la cavalerie normande.

Les Normands marchent sur Londres dont ils s'emparent. Bientôt toute l'Angleterre tombe au pouvoir de Guillaume.

Devenu roi d'Angleterre, Guillaume le Conquérant distribue à ses soldats les dépouilles des vaincus. Les vainqueurs apportent en Angleterre les lois, les coutumes, la langue de la France. Mais cette conquête est funeste à la France, car les rois d'Angleterre possèdent aussi la Normandie, source de querelles et de longues guerres entre les deux pays.

X.

LES CROISADES.
(1095.)

Les croisades furent des guerres de religion entreprises par les chrétiens de toutes nations pour arracher le Saint-Sépulcre d'entre les mains des Musulmans. La France prit une part prépondérante à ces expéditions et acquit en Orient une influence qu'elle y a conservée jusqu'à nos jours.

Avant le XIème siècle, les Chrétiens et les Mahométans avaient entretenu des rapports à peu près pacifiques. Les Arabes apportaient en Egypte et même à Constantinople des denrées de toutes sortes tirées de l'Inde et de l'Extrême-Orient. Les villes maritimes italiennes, Gênes et Venise surtout, se chargeaient de répandre ces marchandises en Europe. D'autre part, les Arabes laissaient les pèlerins, accourant en foule de tous les pays d'Europe, visiter la Palestine et se prosterner devant le Saint-Sépulcre.

Au XIème siècle, précisément à cette époque où la ferveur catholique redoublait, la tolérante domination des Arabes s'écroula en Asie, au profit des Turcs, guerriers fanatiques et braves. Ceux-ci s'emparèrent de l'Arménie, de la Syrie et occupèrent Jérusalem. Les villes commerçantes de la Méditerranée craignirent pour leur commerce.

Mais la première croisade fut l'effet de la foi religieuse. Des pèlerins avaient été outragés par les Turcs. Le pape Urbain II réunit un concile à Clermont, au centre de la France, et y prêcha la croisade. Le moine Pierre l'Ermite fit le récit des calamités endurées par les pèlerins.

Une foule d'hommes de toutes classes promirent de partir pour la Palestine et prirent l'emblème de la croisade: une croix rouge sur l'épaule droite. Plus d'un million d'hommes originaires d'Angleterre, d'Italie et surtout de France, s'apprêtè-

rent à partir. A tous les Croisés le pape accordait la remission de leurs péchés et excommuniait quiconque toucherait à leurs biens pendant leur absence.

Sans attendre les armées féodales lentes à s'organiser, une troupe de pauvres gens, troupe de plus de cent mille individus, presque sans armes, se mit en marche, sous la direction de Pierre l'Ermite et de Gauthier Sans Avoir. Aucun de ces malheureux n'atteignit la Palestine. Ceux qui ne périrent pas en route furent massacrés par les Turcs.

Une armée immense, forte de 100,000 cavaliers et de 600.000 fantassins, dit-on, partit par différentes routes. Le rendez-vous général était à Constantinople. L'empereur d'Orient, Alexis, tremblait que les Croisés ne voulussent commencer là leur croisade en s'emparant de la ville. Déjà quelques-uns y pensaient. Godefroy de Bouillon, l'un des chefs de l'armée, s'y opposa, et les Croisés s'avancèrent à travers l'Asie Mineure vers le but de leur voyage.

Enfin, après avoir livré de nombreuses batailles aux Turcs et avoir pris plusieurs villes, ils arrivèrent devant Jérusalem et s'en emparèrent. L'armée ne comptait plus que 50.000 hommes à peine. (1099.) Godefroy de Bouillon, proclamé roi de Jérusalem, organisa son royaume d'après le système féodal.

Les pèlerins recommencèrent à affluer. Des ordres militaires, les Hospitaliers et les Templiers, furent créés pour les protéger. Malheureusement les chrétiens usèrent leurs forces à se quereller entre eux ou avec les Grecs de Constantinople. et leur domination en Orient ne fut qu'éphémère.

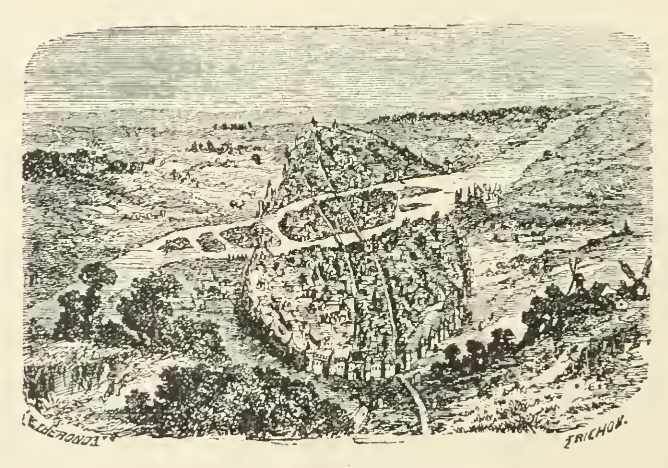
Les rois de France n'avaient pas pris part à la première croisade; ils craignaient des troubles en leur absence et profitaient de celle des seigneurs pour affermir leur autorité. Cependant sur les exhortations de saint Bernard, le roi de France, Louis VII, et l'empereur d'Allemagne, Conrad III, entreprirent la deuxième croisade (1147). Leurs armées se fondirent en Asie Mineure. Ils ne purent même reprendre Damas et revinrent sans avoir rien fait.

A son retour, Louis VII trouva la France prospère, sagement administrée par Suger. Louis répudia alors son épouse, Eléonore de Guyenne, qui l'avait mécontenté par sa conduite pendant la croisade, où elle l'avait accompagné. Le mariage

annulé, Eléonore, par un nouveau mariage, porta son duché de Guyenne à Henri Plantagenet, comte d'Anjou, duc de Normandie et héritier de la couronne d'Angleterre (1152).

Deux ans plus tard, Henri devint roi d'Angleterre, et après le mariage d'un de ses fils avec l'héritière de Bretagne, il se trouva maître de toute la France occidentale et beaucoup plus puissant que son suzerain, le roi de France.

C'est sous le règne de Louis VII que fut posée, en 1162, par le pape Alexandre III, la première pierre de Notre-Dame de Paris.



Paris sous Philippe-Auguste.

XI.

Les Croisades (*suite*). — Philippe-Auguste et Richard Cœur de Lion.

La prise de Jérusalem par Salah-ed-Din, en 1187, jeta la consternation dans toute la chrétienté et grâce aux efforts du pape Urbain III, la troisième croisade fut entreprise. Trois souverains prirent la croix: Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne, Philippe-Auguste, roi de France, et le chevaleresque Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre.

Les Allemands suivirent la route de terre. Ils ne purent traverser l'Asie Mineure qu'au prix d'atroces souffrances. La mort tragique de Frédéric dans les eaux du Cydnus acheva de désorganiser son armée, qui se dispersa. Les rois de France et d'Angleterre, en guerre au moment où ils prirent la croix, ne se mirent en marche que plus tard.

Leur reconciliation n'était pas sérieuse et Richard soupçonnait à bon droit Philippe de vouloir le trahir. Ils s'emparèrent cependant de Saint-Jean d'Acre (1191).

Philippe-Auguste se rembarqua peu après, et, malgré ses serments, s'entendit avec Jean Sans Terre, frère de Richard, pour envahir les domaines du roi d'Angleterre. Richard se décida alors au retour. Il retournait en Angleterre en passant par l'Autriche, lorsqu'il fut arrêté par ordre du duc d'Autriche, et livré à l'empereur d'Allemagne, Henri VI, qui ne consentit à le relâcher qu'au prix d'une rançon énorme.

De retour en Angleterre, Richard Cœur de Lion trouva Jean Sans Terre occupé à le dépouiller de ses états, avec l'appui de Philippe-Auguste. Par sa bravoure et son énergie, Richard vint à bout de tous ses ennemis. Il vainquit Philippe-Auguste à Gisors et à Fréteval, mais fut tué peu de temps après au siège de Chalus, d'une flèche lancée par l'archer Gourdon. Chalus fut pris et Gourdon écorché vif.

Après la mort de Richard, Philippe-Auguste eut à lutter contre une vaste coalition formée par Jean Sans Terre et l'empereur d'Allemagne, Otton IV. Philippe vainquit ses ennemis à Bouvines, (1214).

En paix de tous côtés, il laissa la noblesse user sa force et son activité dans la guerre contre les Albigeois, secte religieuse du sud de la France, et dans la quatrième croisade.

Les Croisés, cette fois, résolurent de faire route par mer. Venise, sollicitée, consentit à les transporter moyennant une forte somme d'argent et la moitié des conquêtes. Comme les chevaliers ne pouvaient payer, Venise accorda du temps, à condition qu'on l'aiderait à prendre Zara, en Dalmatie. Les Croisés acceptèrent, prirent cette ville et ensuite résolurent de se diriger sur Constantinople.

. Villehardouin, maréchal du comté de Champagne, joua un rôle important dans cette croisade. Dans sa Chronique, il raconte comment les Croisés entrèrent d'abord sans coup férir dans Constantinople, puis, trompés par l'empereur, comment ils s'emparèrent de la ville après une lutte de trois jours et la mirent au pillage. L'empire bizantin fit place à un empire latin (1204). Le comte de Flandres, Baudoin, devint empereur de Constantinople.

Les Vénitiens, s'adjugeant la meilleure part, établirent des comptoirs sur toutes les côtes. Mais les empereurs latins usèrent leurs forces à lutter contre les Bulgares et soixante ans plus tard l'empire bizantin fut rétabli.

La cinquième croisade formée d'Allemands et de Hongrois se dirigea sur l'Egypte. Les Croisés attaquèrent le prince musulman le plus puissant de l'époque, Aladin, sultan d'Egypte, mais la crue du Nil, qu'ils n'avaient pas prévue, les obligea à la retraite.

L'empereur d'Allemagne, Frédéric II, entreprit la sixième croisade. Au lieu de se battre, il négocia, et obtint pour dix ans, la cession de Jérusalem, de Bethléem et de Nazareth. Les dix années écoulées, Jérusalem retomba au pouvoir des Musulmans.

XII.

SAINT LOUIS (1226-1270). — LES DERNIÈRES CROISADES.

Le domaine des premiers rois de France, restreint sous Hugues Capet à l'Ile-de-France et au comté d'Orléans, s'était étendu peu à peu, grâce à des mariages et à une sage politique. Le successeur de Philippe-Auguste, Louis VIII, mourut jeune et laissa la couronne à son fils aîné, Louis IX, sous la régence de la reine Blanche de Castille.

Le jeune prince n'avait que onze ans. Les seigneurs, voulant profiter de la minorité du roi pour augmenter leur puissance, formèrent une coalition. La sage régente sut profiter de son ascendant sur le plus puissant d'entre eux, Thibaut de Champagne, pour les diviser. Bientôt tous se soumirent.

Saint Louis est la plus grande figure du moyen âge, le vrai héros de cette époque héroïque. Par une politique aussi sage que ferme, il se fit respecter de tous ses voisins. Attaqué par les Anglais, il les battit à Taillebourg et à Saintes. Il leur laissa même la Guyenne quand il aurait pu facilement la garder.

L'esprit des Croisades, qui s'était éteint en France à la suite de la rivalité de Philippe-Auguste et de Richard Cœur de Lion, se réveillait à la voix du pape Innocent III. Saint Louis, dans une grave maladie, avait fait vœu d'aller en Terre Sainte. Il entreprit la septième croisade, malgré l'opposition de sa mère et de ses conseillers.

La reine Blanche de Castille fut de nouveau investie de la régence. Le roi et une partie de l'armée s'embarquèrent à Aigues-Mortes; une autre partie fit voile du port de Marseille. La flotte se réunit à Chypre et de cette île se dirigea sur l'Egypte.

Joinville, sénéchal de Champagne, ami et compagnon du roi, raconte dans sa *Vie de saint Louis*, l'histoire de cette croisade, à laquelle il prit part à côté de son maître.

L'armée enleva Damiette, à l'une des bouches du Nil, mais l'on perdit un temps précieux avant de marcher sur le Caire. Après plus de six mois, pendant lesquels les Mamelucks reprirent courage, le roi s'avança avec son armée et leur livra bataille à Mansourah.

Une lutte acharnée laissa les Français maîtres du champ de bataille. Mais l'armée avait été si affaiblie qu'elle ne pouvait ni avancer sur le Caire ni reculer sur Damiette. Les Sarrasins l'entourèrent, la maladie la décima. Le roi lui-même tomba malade. On tenta la retraite sur Damiette. Elle fut désastreuse. Saint Louis fut obligé de se rendre avec toute son armée. Pour obtenir la liberté, il paya une immense somme d'argent pour ses soldats et rendit Damiette pour sa personne.

Libre, au lieu de retourner en France, saint Louis se rendit en Palestine où il resta trois ans, employant son ascendant à maintenir la paix entre les chrétiens. La mort de Blanche de Castille le rappela en France.

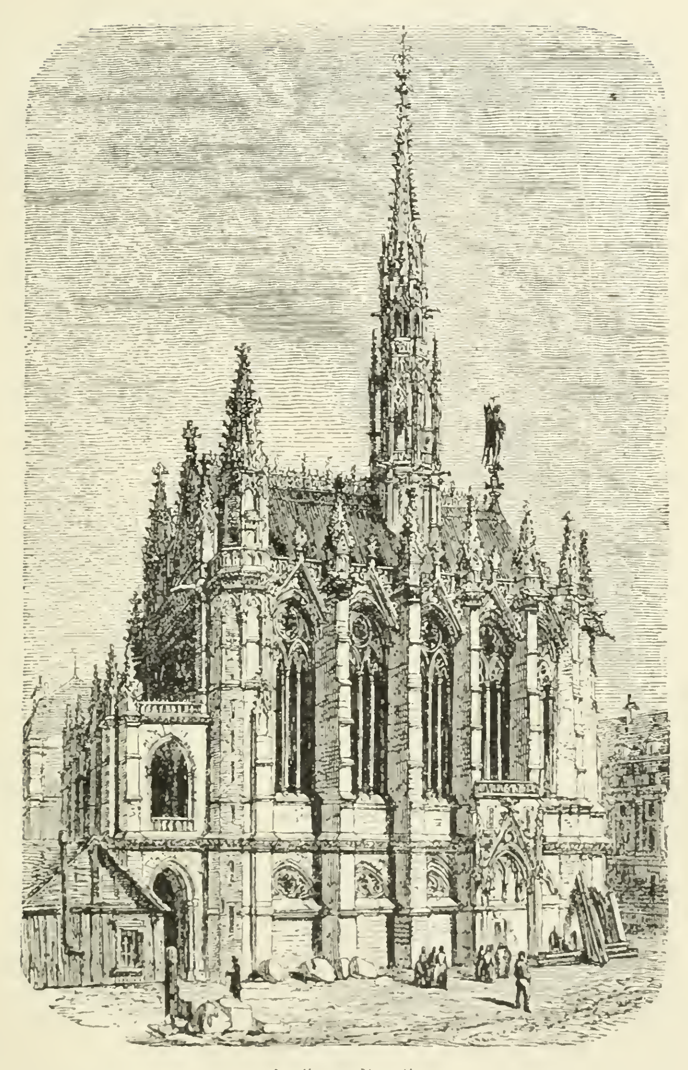
Revenu dans son royaume, Louis IX s'adonna tout entier au bien de ses sujets. Les rois le prenaient pour arbitre, le peuple le vénérait.

Cependant quinze ans après son retour de la septième croisade, il en entreprit une autre, en 1270, où Joinville refusa de le suivre. Elle fut dirigée contre Tunis. Le roi mourut de la peste sous les murs de cette ville. Le fils aîné de Louis IX, Philippe III, le Hardi, put imposer un traité aux Musulmans, et revint en France, ramenant le corps de son père.

Saint Louis fit plus pour le prestige de la royauté que dix rois batailleurs. Il apparut au peuple comme l'ordre et la justice incarnés. Après Saint Louis, quand le peuple aura des difficultés avec les seigneurs, c'est au roi qu'il en appellera.

Nous nous représentons toujours ce bon roi assis sous un chêne de Vincennes et rendant la justice à tout venant. Le souvenir de ses vertus ne périt pas avec lui. Vénéré de son vivant comme un saint, l'église le canonisa après sa mort. Il sanctifia pour ainsi dire la royauté et ses successeurs aimaient à invoquer en tête de leurs ordonnances le nom et l'exemple de Monsieur Saint Louis.

C'est sous son règne que Robert de Sorbon, chapelain du roi, fonda une communauté sous le nom de Congrégation des



La Sainte-Chapelle

bâtie par Pierre de Montereau, de 1242 à 1248, sous le règne de Saint Louis

pauvres maîtres étudiants en théologie. Cette congrégation devint la Sorbonne.

Saint Louis fit bâtir l'Hospice des Quinze-Vingts, pour les aveugles, et la Sainte Chapelle, érigée par Pierre de Montereau. Elle fut construite à côté du palais habité par le roi, maintenant le Palais de Justice, pour recevoir des reliques, des morceaux de la *vraie Croix* et surtout la couronne d'épines que les Vénitiens avaient vendue au roi.

XIII.

La Féodalité.

On a donné le nom de Féodalité (de feodum, feudom, fief) à une organisation politique et sociale qui a régi la France et presque toute l'Europe occidentale durant le moyen âge. Bien qu'elle existât avant Charlemagne, la Féodalité ne se développa cependant qu'après la mort de cet empereur. Sa période de splendeur s'étend entre le commencement du XIème siècle et la fin du XIIIème.

Le fief était une concession de terre que le vassal tenait d'un seigneur ou suzerain. Le vassal devait fidélité au suzerain, assistance en temps de guerre et certaines redevances. En retour, le suzerain assurait sa protection au vassal et le défendait contre tout ennemi.

Les fiefs se sont formés de deux manières principales.

Souvent les petits propriétaires d'alleux, c'est-à-dire de terres exemptes de toutes redevances, se sont vus obligés, pour se défendre contre des voisins plus puissants de se mettre sous la protection d'un plus fort. C'est ce qu'on appelait la recommandation.

D'autres fois le roi ou un autre seigneur donnait un bénéfice à un vassal pour se l'attacher. C'était une concession

de terre que le vassal devait administrer pour le compte de son suzerain, toujours moyennant certaines redevances.

Sous le régime féodal, la souveraineté découlait de la propriété. Le détenteur d'un fief était investi dans l'étendue de ce fief de droits politiques de toutes sortes: faire la guerre, battre monnaie, prélever des taxes, rendre justice, chasser, imposer aux villages des banalités.

Pour gouverner son vaste empire, Charlemagne l'avait divisé en comtés. Il y en avait environ huit cents. A la tête de chaque comté, il plaça un comte, sorte de gouverneur, chargé de commander l'armée et de rendre la justice. Des envoyés de l'empereur, (missi dominici), visitaient le comté plusieurs fois par an et contrôlaient les actes du comte. Au-dessous du comte était le vicomte, à qui le premier pouvait déléguer son autorité.

Aux extrémités de l'empire, dans les marches frontières, plusieurs comtés étaient réunis sous un seul chef qui portait le titre de marquis. Ce chef avait sous ses ordres une armée assez nombreuse, prête à résister aux envahisseurs.

Marquis et comtes pouvaient être révoqués de leurs fonctions, selon les volontés de l'empereur. Leurs charges, en tous cas, n'étaient pas héréditaires, et il en fut toujours ainsi tant que vécut Charlemagne.

Mais pendant la longue vie de ce prince, marquis et comtes avaient conservé leurs places assez longtemps pour acquérir de l'autorité dans les provinces qu'ils étaient chargés de gouverner, et à sa mort, ils profitèrent de la faiblesse de ses successeurs pour rendre leurs titres et leurs charges héréditaires. Sous les premiers Capétiens, beaucoup d'entre eux devinrent plus puissants que le roi.

Charlemagne n'avait pas nommé de ducs; plus tard, les rois créèrent des ducs, ou de puissants seigneurs s'attribuèrent eux-mêmes ce titre.

Quant aux barons, l'on distinguait les hauts barons, vassaux directs du roi, et les barons ordinaires qui relevaient d'un autre vassal; on les appelait arrière vassaux ou vavassaux. Peu á peu, il fut entendu qu'après les princes, qui faisaient partie de la famille royale, venaient les ducs, les marquis, les comtes, les vicomtes, et enfin en dernier lieu, les barons.

Indépendamment des ordres moitié militaires, moitié religieux, tels que les Hospitaliers et les Templiers, fondés à l'occasion des Croisades, la Féodalité vit florir la chevalerie, ordre militaire où les nobles seuls étaient admis.

Dans cette époque de violences continuelles les chevaliers mirent leur épée et leur force au service du droit et des faibles. Ils exaltèrent à un degré inconnu jusque-là le sentiment de l'honneur et de la loyauté. La chevalerie adoucit les mœurs, créa la courtoisie, le respect de la femme, en un mot les vertus chevaleresques.

Dans la confusion produite par les foules immenses qui se précipitaient vers l'Orient, il fallait des signes de reconnaissance pour distinguer les guerriers couverts de cottes de mailles, d'armures et de casques. On créa les armoiries, emblèmes dont les chevaliers ornaient leurs armes. Elles donnèrent naissance à la science compliquée du blason.

A partir du XIIIème siècle, elles passent de père en fils, comme les noms de famille, dont l'introduction date de la même époque.

L'apogée de la Féodalité est à l'époque de la première croisade. Godefroy de Bouillon, roi de Jérusalem, donne à la Palestine un gouvernement féodal, et proclame les Assises de Jérusalem, recueil d'ordonnances établissant le régime féodal.

Dès le milieu du XIIIème siècle la Féodalité va en déclinant.

Les Croisades obligent les seigneurs à s'éloigner de leurs fiefs, à abondonner leurs prérogatives, à les vendre parfois pour se procurer de l'argent. Le progrès lent mais ininterrompu de la royauté lui porte un coup terrible. Les rois, Saint Louis, et avant lui Louis VI, le Gros, interviennent entre le peuple et les seigneurs. Les rois forment des armées permanentes et n'ont plus besoin de recourir à leurs vassaux pour résister à l'ennemi; s'il le faut, ils peuvent même châtier ces vassaux.

La renaissance des études de droit procure aux légistes de nouvelles raisons en faveur des rois contre les seigneurs.

L'astucieux Louis XI porte enfin à la Féodalité le coup le plus sensible: il divise les seigneurs, les attaque séparément, les écarte des affaires et ne s'appuie que sur le peuple.

Après Richelieu, elle n'existe plus, il n'y a plus que la noblesse. Les titres de ducs, comtes, barons, sont vendus ou donnés à tout venant ; ce ne sont plus que des titres honorifiques.

Louis XIII donne le titre de duc à un Luynes parce qu'il est habile à dresser le faucon, à un Saint-Simon parce qu'il sait comment placer son cheval.

Tout le monde prend de la noblesse.

Molière ridiculise les marquis et les gentilshommes de fraîche date.

Non contents d'anoblir leurs courtisans, Louis XIV et Louis XV confèrent duchés et marquisats à leurs maîtresses.

La Révolution nivellera tout.

XIV.

Philippe le Bel (1285–1314). Les Papes à Avignon (1308–1415.)

Sous le règne de Philippe le Bel, fils de Philippe le Hardi et petit-fils de Saint-Louis, la royauté passe par une époque de transition, qui trouble et agite le royaume.

Sur la personne et le caractère du monarque les écrivains contemporains ne nous ont laissé que des témoignages indécis et contradictoires. Les uns le donnent comme très prudent, les autres le représentent sans aucune force de caractère et incriminent ses conseillers.

La politique de Philippe le Bel témoigne pourtant d'une remarquable clairvoyance. Par son mariage avec l'héritière de Champagne et de Navarre il avait réuni dès le commencement de son règne ces deux provinces à la couronne.

Il profita des querelles d'Edouard Ier. roi d'Angleterre, avec les Gallois pour occuper la Guyenne et la déclarer province française.

Quatre ans plus tard, il est vrai, ne pouvant sans doute la conserver, Philippe la donna en dot à sa fille Isabelle, lors de son mariage au fils du roi d'Angleterre.

Les droits à la couronne de France que le fils d'Isabelle fera valoir au début de la guerre de Cent Ans proviennent de ce mariage.

Dans les Flandres, la noblesse française qui, dans les batailles, n'a jamais su faire preuve que de bravoure, mais livrait combat de la façon la plus inconsidérée, est battue à Courtrai par les Flamands. Deux ans après ceux-ci sont vaincus par Philippe à Mons-en-Pévèle. Toutefois, obligé de porter ses efforts d'un autre côté, Philippe reconnaît aux Flamands leur indépendance.

Il est vraisemblable que la politique extérieure de Philippe le Bel aurait obtenu des résultats plus consdérables, si elle n'avait été entravée par les graves difficultés financières où l'étendue des entreprises du roi jetait à ce moment la monarchie capétienne. Le roi dut recourir aux expédients les plus dangereux.

Les Juifs et les Lombards étaient les banquiers de cette époque; Philippe le Bel les persécuta pour en obtenir de l'argent. Il altéra les monnaies, leva des taxes extraordinaires et souvent arbitraires; ce que firent d'ailleurs ses successeurs.

Les impositons établies sur les biens de l'Eglise et des ordres religieux causèrent les deux grands conflits du règne: le premier, avec le pape Boniface VIII; le second, avec les Templiers.

Au moyen âge, le pape déposait rois et empereurs. Si les chefs des peuples ne voulaient pas se soumettre à son pouvoir, l'excommunication les frappait, et alors les peuples refusaient obéissance.

Boniface VII avait d'abord réclamé au sujet des impôts mis par le roi sur les églises de France. Plus tard, il reprocha à Philippe le Bel d'accabler son peuple, clercs et laïques, d'exactions cruelles, et dans une bulle, faisait entendre au roi qu'il y avait dans le royaume un pouvoir placé au-dessus de lui, celui du Saint-Siège.

Philippe, dans une cour plénière, déclara qu'il renierait ses enfants pour ses héritiers s'ils reconnaissaient au-dessus d'eux dans les affaires temporelles d'autre puissance que celle de Dieu.

Les rois absolus ne parlent pas autrement que Philippe le Bel. Et cependant, malgré l'inconséquence, Philippe s'adressa au peuple pour le faire juge de sa querelle avec le pape et convoqua les Etats Genéraux, (1302).

Cette assemblée, composée des représentants de la noblesse, du clergé et de la bourgeoisie, ou tiers état, se réunit à Paris, dans l'église Notre-Dame.

Il n'y eut qu'une séance dans laquelle Philippe fit exposer par son chancelier ses griefs contre le pape, et demanda appui pour la défense et l'indépendance de la couronne. Sans hésiter, la noblesse et le tiers état se déclarèrent en faveur du roi; le clergé adressa à Rome une lettre déclarant sa neutralité.

Confiant de l'appui des Etats Généraux, Philippe menaçait le pape de le faire citer devant un concile général, et le pape, de son côté, allait frapper le roi d'excommunication, quand des agents du roi, ayant à leur tête Guillaume de Nogaret et Sciarra Colonna entrèrent dans Anagni, ville natale de Boniface VIII, où se vieillard de 86 ans s'était retiré.

Sciarra Colonna arracha le pape de son trône pontifical, le frappa au visage de son gantelet et l'aurait tué, si Nogaret ne l'en eût empêché.

Boniface VIII mourut peu après, et son successeur, Benoit XI, ayant excommunié Colonna, Nogaret et leurs complices, le suivit dans la tombe un mois après, peut-être empoisonné.

Philippe prit ses mesures pour se rendre maître de l'élection du nouveau pontife. L'archevêque de Bordeaux, Bertrand de Got, élu pape, prit le nom de Clément V, se fit sacrer à Lyon, et en 1308, abandonnant Rome, vint se fixer à Avignon. Ses successeurs y résidèrent jusqu'en 1415.

D'accord avec le nouveau pape, Philippe, qui depuis longtemps convoitait les immenses richesses des Templiers, fit arrêter en même temps, dans tout le royaume, les chevaliers de cet ordre. L'arrogance des Templiers les rendaient impopulaires; leur pouvoir offusquait le despotisme du roi, leurs richesses surtout tentaient sa cupidité. Philippe le Bel convoqua encore les Etats-Généraux qui prirent son parti contre les Templiers, et Clément V supprima l'ordre. Leurs biens devaient revenir aux Hospitaliers, mais Philippe en garda la plus

grande partie. Un certain nombre de chevaliers furent condamnés à être brûlés.

Avant le règne de Philippe le Bel, il y avait eu des assemblées solennelles représentant les trois classes de la nation, et cependant, la convocation des Etats Généraux restera l'évènement capital du règne. La convocation de l'élément populaire fut faite sur une base tellement large qu'elle équivalait presque au suffrage universel. De temps à autre, les rois se verront forcés de convoquer les Etats Généraux; pendant plusieurs siècles ils joueront un rôle effacé, mais en 1789, ils secoueront l'absolutisme et donneront à la France la Liberté.

XV.

La Guerre de Cent Ans (1337-1453.)

A Philippe le Bel succédèrent, dans l'espace de quelques années, ses trois fils, Louis X, le Hutin, Philippe V, le Long, et Charles IV. Ils ne firent que continuer la politique de leur père, persécutant les Juifs et vendant les titres de noblesse pour se procurer de l'argent.

Louis X ne laissa qu'une fille. Un fils posthume, Jean Ier, ne vécut que huit jours.

Les légistes du XVème siècle prétendirent que d'après une ancienne coutume des Francs Saliens les femmes ne pouvaient hériter de la terre, et par suite étaient exclues de la succession au trône. C'est ce qu'on appella la loi salique.

Ils trouvèrent d'autres raisons, quelques-unes tirées de la Bible.

De régent, Philippe le Long devint roi, mais il mourut peu après ne laissant lui-même que des filles. Son frère et successeur, Charles IV, déclara, sur son lit de mort, que la couronne appartiendrait à Philippe de Valois, son cousin, car, comme ses frères, il n'avait pas d'héritier mâle.

La branche des Valois succéda aux Capétiens directs. Philippe de Valois n'était que le neveu de Philippe le Bel, tandis qu'Edouard III, roi d'Angleterre, était par sa mère le petit-fils de ce roi. Edouard III se croyait plus de droits à la couronne que Philippe de Valois. La guerre ne devait pas tarder à éclater entre les deux monarques, guerre qui devait durer plus de cent ans. Que de maux auraient été épargnés à la France, si l'Angleterre et la France avaient été réunies sous un seul roi !

Le royaume des Capétiens s'était accru rapidement et les provinces conquises n'avaient pas eu le temps de s'assimiler. Les seigneurs, jaloux les uns des autres, prenaient parti suivant leurs intérêts tantôt pour les Anglais, tantôt pour les Français.

Edouard III débarqua à l'ouest de la Normandie, ravagea cette province et s'empara de toutes les villes sur son passage. Arrivé à Poissy, il se heurta à l'armée française, plus forte que la sienne. Il recula vers le nord. Philippe VI le poursuivit, pensant l'acculer contre la Somme.

Le roi d'Angleterre réussit à passer cette rivière. Il prit une forte position près de Crécy, résigné à attendre le choc des Français. Ceux-ci atteignirent l'armée anglaise à la tombée du jour (le 26 août 1346).

Au lieu de se reposer et d'attendre le lendemain pour livrer bataille, comme le voulait Philippe, les grands seigneurs de France qui commandaient les différents corps de l'armée mirent leur vanité à se rapprocher le plus possible des Anglais. Ni le roi ni les maréchaux ne purent les retenir. Ils poussèrent devant eux les archers et les obligèrent à attaquer. Les archers refusèrent, car ils ne pouvaient se servir de leurs arcs que la pluie avait mouillés ; les seigneurs les rejetèrent de côté et se précipitèrent sur les Anglais.

Pour la première fois apparut l'artillerie. Le canon anglais ne tua personne, mais le bruit effraya la cavalerie. Onze princes, quatre-vingts bannerets et trente mille soldats français restèrent sur le champ de bataille.

Au lieu de poursuivre sa victoire, Edouard III se retira vers la mer et mit le siège devant Calais, qu'il prit après un siège opiniâtre.

Jean le Bon, successeur de Philippe VI, fut battu à Poitiers, comme son père l'avait été à Crécy. Edouard III avait envahi la France par le nord, tandis que son fils, le prince de Galles, le prince Noir, l'envahissait par la Guyenne.

Avec une armée de 50,000 hommes, le roi Jean avait coupé la retraite près de Poitiers à une armée de 8,000 Anglais commandés par le prince Noir.

Il aurait été facile de cerner les Anglais et de les prendre par la famine.

La noblesse se précipita en désordre sur la forte position des Anglais. La confusion se mit bientôt dans l'armée française. Le roi, après avoir combattu vaillamment, fut pris et emmené prisonnier en Angleterre. (1356).

Le traité de Brétigny mit trêve pour quelque temps à la guerre. Jean le Bon donnait aux Anglais plusieurs provinces et promettait de payer une grosse somme d'argent pour obtenir sa liberté. Il donna des otages et revint en France. Mais l'un de ces otages, le duc d'Anjou, fils du roi, s'étant enfui, Jean crut l'honneur royal engagé. Il retourna en Angleterre. Il échappait ainsi aux misères qu'il avait sous les yeux en France, misères engendrées par la guerre.

A la suite des fêtes qu'on lui donna à Londres, Jean le Bon mourut dans cette ville l'année suivante. (1364). L'un de ses derniers actes, plus funeste à la France que la bataille de Poitiers, avait été de donner à son fils, Philippe le Hardi, le duché de Bourgogne, dont la puissance au siècle suivant devait mettre la France en péril.

Sous le fils de Jean le Bon, Charles V, le Sage, la France se releva un peu de ses maux. Ce prince mit de l'ordre dans les finances, fit fortifier les villes, et, bien qu'il ne prît jamais l'épée, aimant mieux les livres, il résista plus que tout autre aux Anglais. Pour le seconder, il avait l'épée de Du Guesclin. Le prince Noir envahit encore la France, sans obtenir de succès décisifs.

Après sa mort, les Anglais furent presque complètement chassés de France. Malheureusement, Charles V et Du Guesclin moururent la même année (1380), et la couronne passa à Charles VI, enfant de douze ans.

XVI.

Jeanne Darc. — Fin de la Guerre de Cent Ans (1453).

Jamais la France n'eut à supporter de plus grands malheurs que sous Charles VI, jamais elle ne fut plus près de tomber entre les mains des Anglais.

Les oncles du roi, profitèrent de sa jeunesse pour augmenter leurs possessions et se disputer le pouvoir.

Cependant, après une expédition couronnée de succès contre les Flamands, le jeune Charles avait secoué la tutelle de ses oncles et repris les anciens conseillers de son père, les Marmousets, ou petites gens, quand il devint fou soudainement.

Le duc d'Orléans, frère du roi, prit les rênes du gouvernement. Il avait pour lui la reine Isabeau de Bavière, venue en France à l'âge de quinze ans. Sans parents, sans guide, au milieu de cette cour corrompue, elle en imita les mœurs plus vite qu'elle n'en parla la langue.

Pour s'emparer du pouvoir, le duc de Bourgogne, Jean sans Peur, fit assassiner le duc d'Orléans.

A la suite de cet assassinat, il se forma en France deux partis: les Armagnacs et les Bourguignons. Les Armagnacs représentaient la cour, la noblesse, le parti aristocratique, rangé sous la bannière du comte d'Armagnac, beau-père du duc d'Orléans. Les Bourguignons, quoique ayant pour chef Jean sans Peur, s'appuyaient sur le parti populaire.

Les Anglais profitèrent de cette rivalité pour recommencer la guerre.

Henri V, roi d'Angleterre, débarqua avec une armée de 30.000 hommes près de Harfleur, en Normandie, et se rendit maître de cette ville après un siège où il perdit une grande partie de son armée. Trop faible alors pour rien entreprendre,



Statue de « Jehanne au sacre » érigée dans le chœur de la cathédrale de Reims.

il se retirait sur Calais, quand l'armée française l'attaqua à Azincourt (1415). La noblesse française commit les mêmes fautes qu'à Crécy et à Poitiers, et les Français furent battus. Henri V alla occuper Rouen.

Jean sans Peur avait été assassiné par les partisans du dauphin, le futur Charles VII. Sous l'influence du nouveau duc de Bourgogne, Philippe le Bon, la reine Isabeau de Bavière qui haïssait le dauphin, son fils, signa avec les Anglais le honteux traité de Troyes.

D'après ce traité Henri V, roi d'Angleterre, devait épouser Catherine, fille d'Isabeau, et hériter de la couronne de France à la mort de Charles VI. Le dauphin était déshérité.

Henri V et Charles VI moururent presque en même temps (1422) ; Henri VI devint roi d'Angleterre et Charles VII roi de France.

L'avènement des deux rois fut bien différent. Tandis qu'à Saint-Denis Henri VI était proclamé roi de France et d'Angleterre, et reconnu comme souverain du royaume par le parlement de Paris, par l'Université, par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et par la reine Isabeau ; au-delà de la Loire, dans un petit village de province, Charles VII, jeune prince de dix-neuf ans, était acclamé par quelques fidèles.

Henri VI n'était lui-même qu'un enfant de dix ans. Pendant sa minorité, ses oncles devaient gouverner en son nom, le duc de Gloucester, l'Angleterre, le duc de Bedfort, la France.

Le quart de la France, à peine, reconnaissait l'autorité de Charles VII ; Bourges et Poitiers étaient ses deux principales villes. Par dérision on l'appelait le roi de Bourges.

Les défaites de Crevant et de Verneuil achevèrent de ruiner ses espérance au nord de la France.

La France allait succomber. L'excès des malheurs ranima le peuple français et fit ce que les rois n'avaient pu faire. Des misères de la guerre naquit le patriotisme. On attribua aux Anglais tous les maux qui décimaient la France. Les Anglais avançaient toujours ; ils mirent le siège devant Orléans, au cœur du pays.

Tout cependant n'était pas désespéré.

De vaillants capitaines, Dunois, La Hire, les deux Saintrailles, que d'ailleurs la guerre faisait vivre, encourageaient Charles VII à combattre. Plusieurs provinces du centre restaient dévouées au roi.

Dans un pamphlet, Alain Chartier montrait la France conjurant ses trois enfants, le clergé, la chevalerie et le peuple, d'oublier leurs discordes, et de s'unir pour la sauver, pour se sauver eux-mêmes. Il ne manquait plus qu'un faible effort pour un soulèvement général contre l'ennemi commun, les Anglais. Ce fut une simple fille du peuple qui donna le signal.

Jeanne Darc naquit à Domremy, en 1409, sur les confins de la Champagne et de la Lorraine. Chez ses parents, des paysans, elle avait souvent entendu raconter les malheurs qui désolaient la France. On répétait que le royaume, perdu par une femme, cette femme était Isabeau de Bavière, devait être sauvé par une femme.

Jeanne se crut la femme destinée à sauver la France. Des voix, des visions, disait-elle, la pressaient d'aller au secours du roi de France.

Après de longues tergiversations, elle arriva à Chinon, où était la cour de Charles VII.

Cett cour railleuse et licensieuse n'ajouta jamais foi à la mission divine dont Jeanne se disait chargée. Elle utilisa la pauvre fille. Le peuple était convaincu: l'opinion populaire entraîna la cour.

Jeanne fut armée et équipée, et (le 29 avril 1429) avec une faible escorte et un convoi de vivres elle faisait son entrée dans Orléans. Les Orléanais reprirent courage. En quelques jours les bastilles anglaises élevées autour de la ville furent prises ou brûlées et les Anglais obligés de lever le siège.

Aussitôt Orléans délivré, la Pucelle d'Orléans alla rejoindre le roi à Tours et le pressa de se rendre à Reims pour se faire sacrer. Mais les politiques qui entouraient le roi ne voulurent pas se risquer au milieu d'un pays infesté d'ennemis. Ce n'est qu'après avoir chassé les Anglais loin de la Loire que l'on se décida à marcher sur Troyes qui fut pris sans coup férir et sur Reims qui ouvrit immédiatement ses portes.

Charles VII, ayant Jeanne à ses côtés, y fut solennelle-

ment sacré. Jeanne croyait sa mission terminée et demandait à retourner à Domremy. On l'en dissuada.

Alors elle voulut marcher sur Paris. Les conseillers du roi mirent des retards.

Quand Jeanne arriva sous les murs de cette ville, les Anglais prévenus repoussèrent les Français et Jeanne fut blessée. Elle se jeta dans Compiègne, pendant que la cour de Charles VII retournait derrière la Loire. A Compiègne, elle fut prise par un homme d'armes de Jean de Luxembourg, vassal du duc de Bourgogne, et vendue aux Anglais pour dix mille livres d'or.

Emprisonnée à Rouen, les Anglais firent le procès de Jeanne Darc. Un tribunal ecclésiastique, présidé par Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, la condamna à être brûlée vive. La pauvre fille fut exécutée à Rouen, sur la place du Vieux Marché. (1431).

XVII.

Louis XI (1461-1483). — Charles le Téméraire.

Après la mort de Jeanne Darc, les Français marchèrent de victoire en victoire. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, gagné par le sentiment national, abandonna le parti anglais et pardonna à Charles VII le meurtre de son père, Jean sans Peur.

Le traité d'Arras entre la France et l'Angleterre, ne laissa aux Anglais que la Guyenne et la Normandie. Charles VII rentra à Paris et travailla à mettre de l'ordre dans les finances du royaume et à réparer les maux de la guerre. Il réforma les finances, aidé par son trésorier, Jacques Cœur, et institua une armée régulière et permanente.

Lorsque, en 1449, les Anglais recommencèrent la guerre, ils furent vaincus partout, à Formigny, en Normandie, et à Castillon, en Guyenne. La Guerre de Cent Ans était finie. (1453).



Louis XI.

Né à Bourges en 1423; roi de 1461 à 1483.

Chassés de la Normandie et de la Guyenne, les Anglais ne possédaient plus en France que Calais. La Guerre des Deux Roses divisait alors l'Angleterre et l'ère des expéditions était terminée.

Les dernières années du règne de Charles VII furent attristées par les intrigues du dauphin Louis, qui succéda à son père, en 1461, sous le nom de Louis XI.

Quand Machiavel, qui naquit précisément sous le règne de Louis XI, écrivit *Le Prince,* il aurait pu prendre Louis XI comme modèle aussi bien que César Borgia. Avant Machiavel, Louis XI connaissait et mettait en pratique tous les principes énoncés par le célèbre Florentin.

Lors de son avènement, les grands, c'est-à-dire les seigneurs, crurent leur règne revenu. Etant dauphin, Louis n'avait-il pas pris leur parti contre son père CharlesVII? Ne s'était-il pas réfugié à la cour du duc de Bourgogne, Philippe le Bon? Il arriva tout le contraire.

Le règne de Louis XI sera consacré tout entier à la lutte contre l'aristocratie: l'abaissement des grands, tel sera le but de ce règne.

A la réalisation de cette œuvre, Louis XI apportera une forte volonté, une intelligence des affaires et une activité prodigieuse. Ses défauts même et ses vices, son goût pour la ruse et la fourberie, aideront à sa victoire finale.

Tant que vécut le vieux duc de Bourgogne, Philippe le Bon, la France resta en paix avec la Bourgogne. Mais les réformes de Louis XI, les mesures précipitées qu'il avait prises dès le début de son règne, avaient mécontenté tout le monde.

Il avait éloigné tous les conseillers de son père pour ne s'entourer que de petites gens. Sa compagnie ordinaire se composait de son barbier, Olivier le Daim, que parfois il envoyait comme ambassadeur, de son médecin, Coictier, et de Tristan l'Ermite, chef de sa police.

Charles le Téméraire, fils de Philippe le Bon, devenu duc de Bourgogne, n'eut donc pas de peine à former contre Louis XI une ligue formidable, la Ligue du Bien Public.

Après la bataille indécise de Montlhéry, Louis, quoique brave, aima mieux négocier que guerroyer, et traita avec ses

ennemis a Conflans et à Saint-Maur. Mais il se garda bien d'exécuter les clauses importantes de ces traités.

Une nouvelle ligue se forme. Le duc de Bretagne, le roi d'Angleterre, Edouard IV, en font partie. Avec sa décision ordinaire, Louis XI se hâte de traiter avec le duc de Bretagne, puis va trouver Charles le Téméraire à Péronne pour conférer avec lui.

Pendant que les deux princes sont à Péronne, les Liégeois, à l'instigation du roi, se soulèvent contre le duc. Furieux, Charles le Téméraire retient Louis XI en quelque sorte prisonnier pendant plusieurs jours, malgré le sauf-conduit qu'il lui avait donné, et l'oblige à signer un traité d'après lequel le roi s'engage à aider le duc à punir les Liégeois. Louis XI doit aussi donner la Champagne comme apanage à son frère.

Le roi accompagne Charles le Téméraire à Liège, mais aussitôt qu'il le peut, il prend congé du duc en lui faisant de grandes démonstrations d'amitié.

Louis XI n'exécute pas le traité de Péronne. A son frère il donne la Guyenne au lieu de la Champagne. Il le brouille ainsi avec les Anglais qui convoitaient toujours cette ancienne possession et l'éloigne de Charles le Téméraire.

Le cardinal de La Balue, que Louis XI avait comblé d'honneurs, l'avait trahi à Péronne. Louis XI le fait enfermer ainsi que son complice, l'évêque de Verdun dans d'étroites cages de fer. Le duc de Nemours, le comte de Saint-Pol, avait pris parti tantôt pour, tantôt contre le roi, Louis XI les fait juger et décapiter.

Une nouvelle coalition se forme. Le frère du roi, le duc de Guyenne, qui en faisait partie, meurt subitement. On soupçonna Louis XI de l'avoir fait empoisonner.

Charles le Téméraire marche sur Paris avec une puissante armée. La petite ville de Nesle est saccagée ; la population, qui s'était réfugiée dans l'église est massacrée. Arrivé sous les murs de Beauvais, le duc de Bourgogne trouve une résistance imprévue. Les femmes elles-mêmes se joignent aux défenseurs de la place.

Une d'elles, connue dans l'histoire sous le nom de Jeanne Hachette, repousse du haut des remparts les premiers Bour-

guignons qui se précipitent à l'assaut. Charles le Téméraire est obligé de lever le siège.

La maison de Bourgogne était riche et puissante. Charles n'ambitionnait plus que le titre de roi. Louis XI lui suscita des ennemis : le duc de Lorraine et les Suisses, ses voisins.

Charles le Téméraire, qui dédaignait ces paysans, est battu par eux à Granson et à Morat. Il se tourne alors contre le duc de Lorraine. Avec une faible armée, il veut lutter contre des forces supérieures et est vaincu et tué à Nancy.

Louis XI était délivré de tous ses ennemis. Sa tâche devient facile. Il s'empare d'une partie des Etats du duc de Bourgogne, qui n'avait comme héritière qu'une fille en bas âge, confisque les biens des seigneurs qui l'avaient mal secondé, traite avec l'Angleterre, fait valoir ses droits sur le duché de Milan, en Italie.

Le roi encourage le commerce et l'industrie, établit les postes, et, avant Richelieu, a l'idée de créer un grand port sur les côtes de Normandie.

Plusieurs fois il réunit les Etats Généraux. Lui-même, savant et orateur, leur parle, les convainc, et en obtient tout ce qu'il veut. La bourgeoisie ne pouvait rien refuser à un roi qui se disait le premier bourgeois du royaume, vivait en bourgeois, se rendait à pied à Notre-Dame, invitait les marchands à sa table et leur rendait visite.

En mourant il laissa la couronne à un enfant de treize ans, Charles VIII, sous la tutelle d'Anne de Beaujeu, sa fille aînée, "la moins folle femme du monde, disait Louis XI, car de sage, il n'y en a pas."

XVIII.

Guerres d'Italie. — Charles VIII (1483-1498.) Louis XII (1498-1515.)

Jusqu'alors la France avait été attaquée. Après Louis XI, elle attaque. Charles VIII et Louis XII cherchent à étendre leur puissance au dehors, et la noblesse remuante, occupée à guerroyer en Italie, n'intrigue plus en France contre la royauté.

D'après une ordonnance de Charles V, la majorité des rois de France était fixée à quatorze ans. A cet âge, Charles VIII était incapable de règner. Louis XI l'avait laissé dans l'ignorance la plus profonde, craignant qu'il ne se révoltât contre lui comme lui-même l'avait fait contre son père, Charles VII.

Louis ajoutait que son fils en saurait toujours assez s'il pouvait comprendre ces mots: "Qui nescit dissimulare nescit regnare. (Celui qui ne sait dissimuler ne sait régner.)" Il est douteux que Charles VIII les comprît.

La situation n'était pas sans péril, car la noblesse désirait profiter de la jeunesse du roi pour secouer le joug que lui avait imposé Louis XI. Cette noblesse, qui n'avait plus que de lointains rapports avec la féodalité, se composait principalement de membres de la famille royale, tels que le duc d'Orléans, le futur Louis XII, le comte de Dunois, le duc de Bourbon.

Anne de France, fille aînée de Louis XI, mariée au sire de Beaujeu, tiendra tête à tout le monde. C'est à elle que Louis XI avait laissé la surveillance de l'éducation et de la santé du jeune roi, sachant bien qu'elle prendrait les pouvoirs qui lui manquaient.

Les Etats Généraux convoqués, (1484), nommèrent un conseil de gouvernement. Dans un discours, Philippe Pot, député de Bourgogne, déclara que la souveraineté appartenait au peuple. Par le peuple, il entendait les trois ordres, le clergé,

la noblesse et la bourgeoisie, et il ajoutait que c'était au peuple à élire le roi ou du moins à contrôler ses actes. Paroles remarquables, bien avancées pour l'époque, et qui font présager les événements, qui, trois siècles plus tard, se produiront aux Etats Généraux.

Anne de Beaujeu sut si bien manœuvrer que ce fut elle qui dirigea le conseil du gouvernement, bien que son nom ne fût pas même cité dans l'acte qui le fondait. Elle écarta tous ceux qui lui portaient ombrage.

Quand elle vit le duc d'Orléans prendre quelque ascendant sur l'esprit du jeune roi, elle ne craignit pas, en digne fille de Louis XI, d'envoyer un parti de soldats s'emparer du duc. Celui-ci n'eut que le temps de fuir.

Il forma une coalition contre Anne de Beaujeu. Mais Anne, plus prudente même que Louis XI, n'avait pas dissipé ses ressources. Elle opposa une armée régulière et bien disciplinée à ses ennemis, qui furent vaincus à Saint-Aubin-du-Cormier. Le duc d'Orléans fait prisonnier resta trois ans dans la forteresse de Bourges.

Richard III, roi d'Angleterre, méditait une expédition en France. Anne de Beaujeu, pour le retenir en Angleterre, envoya des secours en hommes et en argent à son compétiteur, Henri de Richemont, qui devint roi d'Angletrre, sous le nom de Henri VII.

Nulle femme, à l'exception peut-être de Blanche de Castille, n'avait gouverné et ne gouvernera la France comme le fit fit Anne de Beaujeu. Cette princesse eut le rare mérite de laisser le pouvoir sortir de ses mains pour qu'il retournât sans secousse entre celles de son pupille, Charles VIII. Son dernier acte politique, et non le moins important, fut de marier Charles à Anne de Bretagne, héritière du duché de Bretagne.

Après avoir gouverné la France virilement pendant huit ans, elle se retira et mourut en 1522.

Libre de ses mouvements, Charles VIII ne montra aucune des qualités d'un grand roi. Jeune, enthousiaste, entreprenant, il voulut conquérir l'Italie.

Ce pays, divisé, comme il le sera jusqu'en 1870, offrait une proie facile au jeune roi. Avec une armée de 50.000

hommes, Charles VIII passa les Alpes. Du nord au sud il traversa l'Italie en conquérant et parvint jusqu'à Naples.

L'imagination surexcitée, Charles VIII pensait de là se diriger sur Constantinople, dont il ferait la conquête, et ensuite sur Jérusalem. Mais à Naples, au milieu des fêtes et des tournois, il reçut une lettre de son ambassadeur à Venise, Philippe de Commines, le célèbre historien.

Une ligue formidable s'était formée pour couper aux Français le chemin de leur pays. Charles VIII, abandonnant ses conquêtes, reprit le chemin de la France. Après avoir battu les Italiens à Fornoue, victoire attribuée à la *furia francese,* il rentra dans ses Etats, où il mourut quelques mois après, s'étant heurté le front contre le linteau d'une porte.

Charles VIII n'avait pas d'héritier, la couronne passa au duc d'Orléans, Louis XII. Le premier acte du nouveau roi fut de répudier, avec l'autorisation du pape, son épouse Jeanne, fille de Louis XI, pour épouser Anne de Bretagne, veuve de Charles VIII, afin de conserver la Bretagne.

Louis XII profiita d'une révolte des Génois pour faire une expédition en Italie. Avec l'appui du pape Jules II, il gagna sur les Vénitiens la victoire d'Agnadel. Mais le pape qui avait repris aux Vénitiens les villes tombées en leur pouvoir se tourna contre Louis XII. Malgré la victoire de Ravenne, où Gaston de Foix trouva la mort, les Français durent abandonner l'Italie (1512).

Anne de Bretagne étant morte, Louis XII, par politique, épousa la princesse Marie d'Angleterre, jeune fille de seize ans. Trois mois après ce mariage, le roi mourut, regretté du peuple qu'il avait protégé et laissant la couronne à son cousin et gendre, François d'Angoulême.

En 1506, dans une séance solennelle, les Etats Généraux avaient décerné à Louis XII, le glorieux surnom de "Père du peuple".

XIX.

La Renaissance. — François Ier (1515-1547.) — Henri II (1547-1559.)

Avec la prise de Constantinople par Mahomet II, (1453), finit le moyen-âge et commencent les temps modernes. Cette même année se termine la guerre de Cent Ans.

De grands changements se produisent dans le monde au cours du XVème siècle. Vers 1436, Gutenberg, de Mayence, par de nouveaux procédés, donne à l'imprimerie un essor incomparable. Les idées, la science se propagent. En 1469, Louis XI encourage la première imprimerie qui se fonde à Paris.

Les navigateurs ne craignent plus de s'aventurer sur les mers. Pendant les Croisades, les Arabes, qui le tenait des Chinois, avaient fait connaître aux Occidentaux l'emploi de la boussole. Christophe Colomb découvre le Nouveau-Monde. Vasco de Gama double le cap de Bonne-Espérance et ouvre une nouvelle route vers l'Inde.

La poudre à canon révolutionne l'art de la guerre. L'armure coûteuse du chevalier ne le protège plus. La force brutale cède devant la stratégie et la tactique. Les seigneurs, dans leurs châteaux forts, ne sont plus en sûreté. Comme le roi seul a le moyen d'avoir de l'artillerie, ils ne peuvent plus braver leur suzerain. Le grand seigneur devient courtisan. La bourgeoisie, au contraire, profite des découvertes: le commerce et l'industrie s'accroissent considérablement. La bourgeoisie seule se livrant au négoce, ses richesses et son importance augmentent.

En dépit de ses fautes et de ses défaites, François Ier restera toujours populaire, grâce à la protection qu'il accorda aux savants et qui lui valut le glorieux surnom de "Père des lettres".

Aussitôt roi, (1515), à l'âge de dix-neuf ans, il résolut de conquérir le Milanais. Il descend en Italie, bat les Suisses à Marignan et fait son entrée à Milan. Victorieux, il signe plusieurs traités: l'un avec le pape Léon X, le Concordat de 1516, qui fut en vigueur jusqu'à la Révolution; un autre avec les Suisses, connu sous le nom de Paix perpétuelle.

Les Suisses, qui se vendaient comme mercenaires à toutes les puissances de l'Europe, s'engagèrent, moyennant une somme annuelle à servir la France. Depuis ce jour ils se sont constamment enrôlés dans les armées françaises et ont formé la garde royale jusqu'au 10 août 1792 où ils se feront tuer aux Tuileries en défendant Louis XVI.

Après les succès, viennent les revers. Le grand ennemi de François Ier fut Charles d'Autriche. Ce prince, héritier des maisons d'Autriche et d'Espagne devint, en 1589, maître du plus grand empire du monde. Non seulement il régnait sur l'Espagne et ses riches colonies, mais encore sur tous les Pays-Bas et le sud de l'Italie. Il possédait la Franche-Comté, à l'est, et le Roussillon, au sud de la France. De tous côtés il enserrait la France.

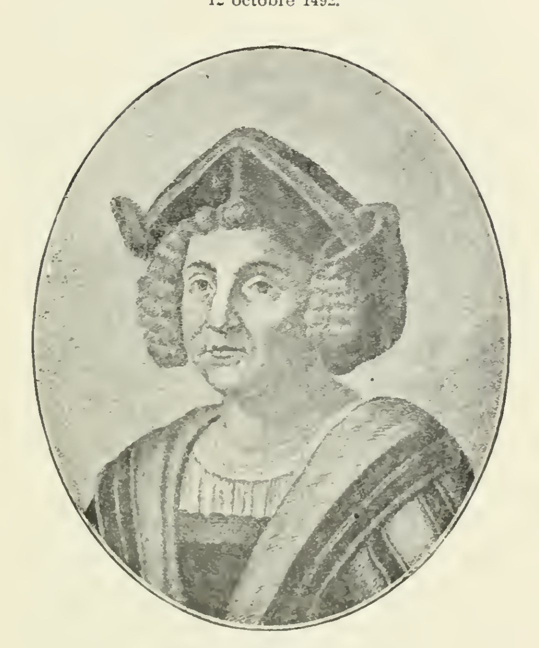
A la mort de l'empereur d'Allemagne, Maximilien, son grand-père, il brigua la couronne d'empereur que François Ier sollicitait aussi des sept électeurs. Charles Quint élu, commence une lutte de plus d'un siècle entre la France et l'Autriche. François Ier peut tenir tête à Charles Quint parce que son royaume est compact et qu'il y domine en maître. Les Etats de Charles au contraire sont divisés, son autorité n'est pas toujours reconnue par les princes allemands. Luther prêchait contre les abus de l'Eglise; une partie de l'Allemagne avait accepté sa doctrine, le protestantisme. La guerre civile et religieuse désolait l'empire.

François Ier chercha d'abord l'appui de l'Angleterre. Au camp du Drap d'or, non loin de Calais, François Ier et Henri VIII se rencontrèrent. Le roi de France, en voulant éclipser le monarque anglais par son luxe, ne réussit qu'à blesser sa vanité.

Au contraire, Charles Quint vint trouver Henri VIII, le flatta et gagna son amitié et son alliance.

Pour comble de malheurs, le connétable de Bourbon, alors

12 octobre 1492.



Christophe Colomb.
Né à Gênes vers 1436; mort à Valladolid en 1506.

chef de cette maison de Bourbon qui cent-cinquante ans plus tard devait monter sur le trône, trahit la France. A la suite de violentes querelles avec Louise de Savoie, mère du roi, Bourbon s'entendit avec Henri VIII et Charles Quint. En retour de certains avantages, il ne proposait rien moins que le démembrement de la France.

Les armées de Charles Quint envahirent la France de trois côtés, mais rencontrèrent partout une résistance opiniâtre. François Ier prit alors l'offensive, pénétra en Italie et livra aux Impériaux la bataille de Pavie. L'artillerie française écrasait les bataillons ennemis, quand le roi commis une de ces imprudences héroïques, qui avaient coûté si cher au temps de la guerre de Cent Ans. Il se précipita sur les ennemis, arrêtant ainsi le feu des canons français. Il fut pris et son armée détruite (1525).

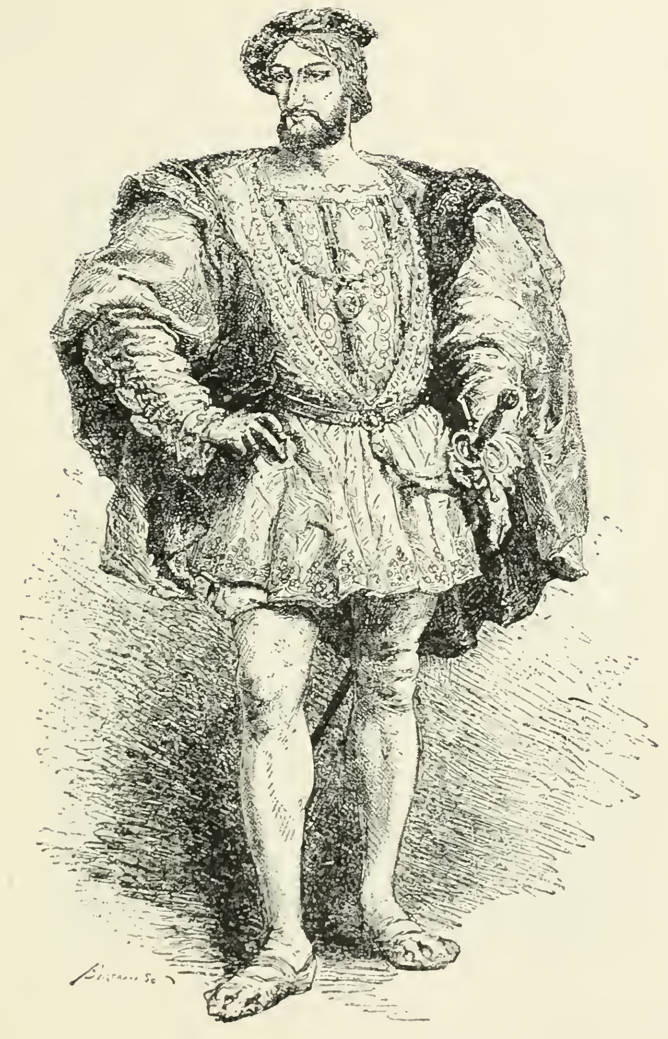
Emmené prisonnier à Madrid, François Ier signa avec Charles Quint, afin de recouvrer sa liberté, un traité désastreux. Libre, il ne l'observa pas, d'où de nouvelles guerres.

Rendu plus prudent, François Ier rechercha des alliances. Il ratifia un traité avec les Turcs, traité que Louise de Savoie avait fait pendant sa captivité. Il en fit un autre avec le pape, Venise et Florence.

Avec une armée de lansquenets, le connétable de Bourbon fondit de l'Allemagne sur l'Italie, ravagea le nord de la péninsule et marcha sur Rome. Il fut tué en montant à l'assaut de cette ville. Ses soldats, qui l'aimaient, le vengèrent, prirent la ville, la saccagèrent et l'occupèrent pendant plusieurs mois, gardant le pape captif dans le château Saint-Ange. La peste décima les vainqueurs et les obligea à se retirer.

Plus tard Charles Quint envahit la Provence, mais fut obligé de battre en retraite. François Ier mourut en 1547, laissant la couronne à son fils, Henri II.

Celui-ci reprend la lutte avec Charles Quint. Il s'allie aux princes protestants d'Allemagne et conquiert les trois évêchés de Metz, Toul et Verdun. C'est en vain que l'empereur cherche à reprendre Metz. Epuisé par trente-cinq ans de luttes, Charles Quint abdique. Son empire est partagé entre son frère, Ferdinand, élu empereur d'Allemagne, et son fils, Philippe II, qui conserve l'Espagne et toutes ses possessions.



François Ier
Né à Cognac en 1494. Roi de 1515 à 1547.

En paix avec l'Allemagne, la France combat l'Espagne et l'Angleterre. Le duc de Guise reprend aux Anglais Calais, la dernière place qu'ils possédaient en France. Philippe II signe la paix à Cateau-Cambrésis (1559). La même année, Henri meurt d'une blessure reçue dans un tournoi où il avait voulu se mesurer avec son capitaine des gardes, Montgomery.

L'autorité des rois qui n'avait cessé de grandir devient absolue sous François Ier. Ce n'était pas un mal que le clergé, la noblesse et le tiers-état fussent soumis à l'autorité du roi; car au temps où le clergé n'obéissait qu'au pape, où la noblesse n'obéissait à personne, et où les villes étaient comme des républiques, la France n'avait pas d'unité.

La royauté fait cette unité. Mais ce qui fut un grand mal, c'est que les trois ordres ne s'entendirent pas pour contenir l'autorité royale dans de justes limites. Les rois se crurent au-dessus des lois et abusèrent de leurs prérogatives.

La Renaissance, inaugurée en Italie dès le milieu du XVème siècle, commence en France sous Louis XII et fait de grand progrès sous François Ier et Henri II. Ces princes attirent à leur cour les artistes italiens: Léonard de Vinci, Benvenuto Cellini et d'autres. Sous leurs règnes, Pierre Lescot construit le Louvre, et Philibert Delorme les Tuileries. Les châteaux de Blois, de Chambord, de Chenonceaux, datent de cette époque.

Les lettres ne font pas moins de progrès que les arts. François Ier fonde le collège de France. Clément Marot et Ronsard sont les poètes de la cour. Montaigne écrit ses *Essais* et Rabelais, un des plus grands génie que le monde ait produit, publie ses livres incomparables de *Gargantua* et de *Pantagruel*.

De l'Allemagne, avec Luther, la Réforme passe en Angleterre sous Henri VIII. En France, dès 1532, Jean Calvin prêche à Paris la nouvelle doctrine, qui fait des progrès rapides. Malheureusement l'on ne connait pas ce grand bienfait que nous donnera la Révolution, la liberté de conscience, et de longues guerres de religion ensanglanteront la France sous les règnes suivants.



Diane de Poitiers,
duchesse de Valentinois, célèbre favorite de Henri II (1499-1566)

XX.

Les Guerres de Religion (1559-1589.)

De son mariage avec Catherine de Médicis, Henri II laissait en mourant six enfants en bas âge. Trois de ses fils, François II, Charles IX et Henri III vont se succéder en quelques années sur le trône. Nés maladifs et bientôt épuisés par les excès, ils meurent jeunes, sans laisser de postérité.

François II avait épousé Marie Stuart, nièce des Guises, et pendant les dix-sept mois que régna ce prince de seize ans, l'influence de la jeune reine et de ses oncles l'emporta sur celle de Catherine de Médicis. Faible d'esprit et de corps, François II laissa les factions se former à la cour: d'un côté, les Bourbons, protestants, de l'autre, les Guises, catholiques.

Les Bourbons finiront par triompher, mais ils devront embrasser le catholicisme. Sous François II, les Guises ont le pouvoir.

Une conspiration protestante, qui avait pour but d'enlever le roi à Amboise, échoue. Le roi meurt en 1560.

Son frère Charles, âgé de dix ans, lui succède sous la régence de Catherine de Médicis, et Marie Stuart désolée quitte la brillante et licencieuse cour de France pour aller régner sur la froide et rigide Ecosse.

Catherine de Médicis possède enfin le pouvoir. Cette Italienne astucieuse se plaisait aux intrigues politiques dans lesquelles excellaient les cours italiennes du XVIème siècle. En religion, elle était à peu près indifférente, quoique très superstitieuse. Sans convictions, sans scrupules, elle avait supporté sous Henri II tous les affronts. Même dans les cérémonies publiques, ce roi traitait sur un pied d'égalité Catherine et Diane de Poitiers. Catherine de Médicis aimait ses enfants, ce fut sa seule qualité, et, par tous les moyens possibles, chercha à leur conserver la couronne.



François II.

Elle prit d'abord pour conseiller le chancelier Michel de l'Hospital, magistrat vénérable, seul partisan de la tolérance religieuse dans un siècle où les passions religieuses étaient si vives. En vain il essaya de reconcilier les Protestants et les Catholiques. Au colloque de Poissy, où il avait convoqué les théologiens des deux partis, ceux-ci ne purent s'entendre.

A côté de la religion, l'intérêt personnel des Bourbons et des Guises ajoutait encore un brandon de discorde. Les Protestants ou Huguenots avaient pour chefs le prince de Condé, d'une branche cadette des Bourbons, et l'amiral de Coligny.

Le véritable chef, trop jeune à ce moment, sera Henri de Navarre.

A la tête des Catholiques étaient les deux Guises; François de Lorraine, duc de Guise, homme de guerre habile, qui avait défendu Metz contre Charles Quint et repris Calais aux Anglais, et Charles de Guise, son frère, cardinal de l'Eglise romaine. Cette maison prétendait descendre des Carolingiens, par conséquent avoir des droits au trône, et se prévalait de ses services rendus au royaume pour se mettre à la tête du gouvernement. Ce furent les Guises qui commencèrent la lutte.

Le duc de Guise, passant à Vassy, en Champagne (1562), entendit des Protestants chanter des psaumes dans une grange qui leur servait d'église. Les gens de sa suite voulurent les faire cesser. Une rixe s'éleva. Soixante Protestants furent tués, un plus grand nombre blessés. Les deux partis, prêts de longue date, en vinrent aux mains à Dreux. Guise y vainquit les Protestants.

Alarmée de la puissance que prenaient les Catholiques, Catherine de Médicis voulut, conformément à sa politique de bascule entre les deux partis, faire la paix avec les Protestants, Guise ne le permit pas et marcha sur Orléans. Sous les murs de cette ville, un fanatique protestant, Poltrot de Méré, exalté par les exemples de Judith, de Débora, d'Aod et de Jahel, passa dans son camp et le blessa mortellement d'un coup de pistolet. Catherine de Médicis fit signer la paix d'Amboise, qui dura quatre ans.

Pendant cette trêve, chaque parti chercha à se faire des alliés. Les Protestants attirèrent les Anglais, les Catholiques s'unirent au roi d'Espagne, Philippe II. Une autre guerre



Marie Stuart.
Epouse de François II ; reine de France de 1559 à 1560 ; décapitée en 1587.

éclate. Les Protestants sont battus à Jarnac et à Moncontour. Ils obtiennent pourtant une paix avantageuse à Saint-Germain.

La réconciliation entre Protestants et Catholiques paraissait si sincère que le jeune chef de la maison de Bourbon, Henri de Navarre, vint à la cour, à Paris, avec sa mère Jeanne d'Albret. Nombre de Protestants y vinrent aussi.

Charles leur fit bon accueil.

Ce roi, intelligent, mais faible et inconstant, se prit d'un grand goût pour le protestant Coligny, homme vraiment remarquable. Catherine, croyant son crédit menacé, se rapprocha des Guises. Henri de Guise avait alors pris la place de son père à la tête du parti catholique.

De concert avec la reine, les Guises tentèrent de faire assassiner Coligny. L'amiral ne fut que blessé. Charles IX jura de le venger, mais sa mère après une longue lutte, lui arracha son consentement à un second crime.

Il s'agissait de massacrer le même jour tous les Protestants de France. La date avait été fixée au 24 août (1572), fête de la Saint Barthélemy. L'ordre avait été envoyé dans les provinces de tuer ce jour-là tous les Protestants. A Paris, la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois devait donner le signal du massacre à trois heures du matin.

Dès deux heures le toscin sonna. Coligny fut une des premières victimes. Le roi de Navarre et le prince de Conde furent menés devant le roi, qui les menaça de mort s'ils n'abjuraient. Pour sauver sa vie, le futur Henri IV abjura sans hésiter.

On ne sait exactement le nombre des morts: les historiens varient entre quelques centaines et cent mille. Des bandes de pillards s'étaient joints aux massacreurs. Le philosophe Ramus fut tué à l'instigation d'un rival; des amis du roi, qui avaient joué avec lui la veille, tel le comte de La Rochefoucauld, périrent.

Michel de l'Hospital, le vieux chancelier, disgracié quelque temps auparavant, mourut de chagrin. Dans la plupart des provinces, les gouverneurs n'avaient pas exécuté les ordres de la cour.

Deux ans après, Charles IX mourut sans postérité, à l'âge



Charles IX et Catherine de Médicis.

Catherine de Médicis, née à Florence en 1519, femme de Henri II mère de François II, Charles IX et Henri III

Charles IX, roi de 1560 à 1574.

de vingt-quatre ans, en proie aux remords, abandonné de tous, si ce n'est de sa vieille nourrice huguenote.

Son frère, Henri, alors en Pologne où les seigneurs l'avaient élu roi, lui succéda. A la nouvelle de la mort de son frère, il s'enfuit et revint en France, en passant par l'Italie, où les plaisirs le retinrent quelque temps.

En France, la confusion était plus grande que jamais. Il y avait maintenant trois partis au lieu de deux: les Catholiques, avec Henri de Guise pour chef, les Protestants, avec Henri de Navarre, et le nouveau parti des Politiques, dont le chef était le duc d'Alençon, frère du roi.

Une armée d'Allemands venue au secours des Protestants est battue à Dormans par Henri de Guise, qui reçoit une blessure. Cette blessure à la face lui valut, comme à son père, le surnom de Balafré.

Henri III, qui se défiait de son frère, le duc d'Alençon, et craignait les succès du Balafré, accorda aux Protestants une paix si avantageuse que les Catholiques s'alarmèrent.

Dans tout le pays se forma une vaste association composée de bourgeois, de nobles, de prêtres, qui prit le nom de Sainte Ligue. Henri III s'en déclara le chef.

Le vrai chef était Henri de Guise.

Moins habile homme de guerre que son père, il était plus ambitieux et voulait parvenir au trône.

En effet, le duc d'Alençon étant mort, et Henri III n'ayant pas d'enfant, la couronne devait revenir au protestant Henri de Navarre.

L'émotion était grande parmi les Catholiques. Ils recherchent l'appui de l'Espagne tandis qu'Henri de Navarre demande du secours à Elisabeth d'Angleterre.

Henri III envoie une armée contre le roi de Navarre. Celui-ci la bat à Coutras. Mais d'un autre côté, Henri de Guise battait les Protestants dans deux rencontres.

Inquiet du succès de Guise, rival dangereux pour lui, Henri III lui défend de venir à Paris. Guise y vient et y est reçu en triomphateur. Le roi ayant fait entrer des troupes dans la ville, le peuple se soulève et fait des barricades (Jour-

née des Barricades 1588). Pendant que Catherine de Médicis parlemente avec Guise, Henri III se sauve du Louvre.

Henri III avait contre lui la Ligue et les Protestants. Il fit semblant de se réconcilier avec les Ligueurs, avec Guise, qu'il nomma lieutenant-général du royaume, et convoqua à Blois les Etats Généraux.

Henri de Guise y parut en maître. Henri III, en digne fils de Catherine de Médicis, le fit assassiner par sa garde, les Quarante-cinq. Le cardinal de Guise eut le même sort.

A la nouvelle de ce meurtre, une insurrection formidable éclata dans Paris.

Henri III se réconcilia alors avec Henri de Navarre, le reconnut comme héritier présomptif, et ensemble ils vinrent mettre le siège devant Paris.

L'assaut allait être donné. Le matin même (le 2 août 1589), un moine dominicain, Jacques Clément, se présenta devant le roi sous prétexte de lui confier des secrets importants. Le roi s'approchant, le moine lui plongea un couteau dans le bas ventre. Les gardes du roi accourus massacrèrent sur place l'assassin. Henri III mourut le soir même recommandant à Henri de Navarre de se faire catholique s'il voulait être roi.

Avec lui s'éteignit la race des Valois. La vieille Catherine de Médicis était morte six mois auparavant, laissant, après trente années d'efforts, de ruses et de perfidies, la royauté ébranlée, avilie, et la Ligue ou les Huguenots prêts à triompher.



Assassinat du duc de Guise.
(1588.)

XXI.

Henri IV (1589-1610.)

Avec Henri IV, les Bourbons arrivent sur le trône, où ils resteront deux siècles. A son avénement, jamais la situation de la France n'avait été si embrouillée. Seul, un homme comme Henri IV, d'une activité incomparable, d'une énergie infatigable, habile politique en même temps que grand général, pouvait venir à bout de la tâche qui lui était réservée.

La France était entre les mains des Ligueurs et des Espagnols; le roi devait conquérir son propre royaume.

Après l'assassinat de Henri III, l'armée, moitié catholique, moitié protestante, qui assiégeait Paris, reconnut pour roi Henri IV. Mais la plupart des Catholiques se souciant peu de servir un Protestant désertèrent.

Henri IV fut obligé de lever le siège. Il se dirigea vers la Normandie, se rapprochant ainsi de l'Angleterre, dont la reine, Elisabeth lui promettait des secours. "Le dernier jour de la France, disait cette reine, sera la veille du dernier jour de l'Angleterre". En effet, si la France avait alors succombé, l'Espagne triomphait et devenait maîtresse de l'Europe.

A Paris, le duc de Mayenne, oncle du jeune duc de Guise, dominait la Ligue. Il tergiversa, indécis sur le choix d'un candidat à la royauté. Maîtres des cinq-sixièmes de la France environ, les Ligueurs, soutenus par les armées de l'Espagne, se croyaient bien près de la victoire.

Il fallait cependant se débarrasser de Henri IV qui tenait la campagne.

On murmurait à Paris de la lenteur de Mayenne, dont on raillait la lourdeur et l'embonpoint. Celui-ci se décida à sortir de la ville avec une belle armée de 25.000 hommes et se dirigea sur Dieppe, ralliant en route une autre armée de 8.000 hommes.

Henri IV n'avait pas même dix mille combattants. Quelques-uns lui conseillaient de passer en Angleterre.



Henri IV à Ivry.

(1590)

Il établit sa petite armée sur les hauteurs d'Arques, près de Dieppe. Son artillerie était insuffisante; il mêla quelques petits canons à sa cavalerie.

Gustave-Adolphe, Frédéric de Prusse et Napoléon adopteront cette manœuvre et feront de l'artillerie légère un élément essentiel de leurs armées.

Pendant trois semaines, Mayenne attaqua en vain l'armée de Henri. Il fut repoussé de partout. Quand ses soldats faiblissaient sur un point, Henri, avec cette bravoure et cette insouciance de la vie qui faisaient le fond de son caractère, se jetait dans la mêlée et relevait leur courage.

Mayenne se retira. Henri IV se rendit dans l'Ouest, où il s'empara de plusieurs villes et s'en fit reconnaître roi.

Pendant ce temps, la Ligue était livrée aux dissensions. Mayenne espérait peut-être se faire nommer roi. Pour cela, il lui fallait le prestige d'une victoire. Il marcha de nouveau contre Henri avec une armée supérieure à celle de celui-ci.

La bataille se livra à Ivry. Au moment de charger, Henri IV s'adressant à ses soldats leur dit: "Compagnons, gardez bien vos rangs; si vous perdez vos enseignes, cornettes ou guidons, ralliez-vous à mon panache blanc, vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et de la gloire." Au bout de deux heures de combat, toute l'armée de la Ligue était en fuite.

La route de Paris était ouverte. Henri y mena son armée et mit une seconde fois le siège devant cette ville.

Quatre mois, les Parisiens, exaltés par un fanatisme religieux que leur insufflaient les prédicateurs de la Ligue, résistèrent à la famine et aux assauts de l'armée royale. Une armée espagnole arrivait à leur secours. Henri dut lever le siège.

Retiré en Normandie, Henri IV y vainquit les Espagnols à Aumale et à Yvetot. Dans cette ville, il s'écria: "Si je perds le royaume de France, je suis en possession de celui d'Yvetot". Il faisait allusion au seigneur de cette ville, popularisé plus tard par Béranger, dont les possessions ne relevaient de personne, et qui prenait le titre de roi.

Mayenne, en lutte à Paris avec les Seize, c'est-à-dire les représentants des seize quartiers de la ville, démagogues qui voulaient une république théocratique, finit par convoquer les Etats Généraux (1593).

Les Etats Généraux ne savaient à quoi se résoudre, à qui donner la couronne. L'ambassadeur du roi d'Espagne demandait qu'on abolît la loi salique et qu'on proclamât reine la fille du roi d'Espagne. L'opinion publique protesta.

Un merveilleux pamphlet, la satire Ménippée, composé par quelques bourgeois de Paris, tourna en ridicule Mayenne, les Espagnols et la Ligue.

Henri IV voyant que le seul moyen de mettre la paix dans le royaume était de se rallier à la religion de la majorité des Français, abjura le protestantisme à Saint-Denis et se convertit au catholicisme. Il se fit sacrer à Chartres et tous les gouverneurs de provinces firent promptement leur soumission. En 1594, le roi entra à Paris et força la garnison espagnole à en sortir.

Pour terminer la conquête de son royaume, Henri IV en chassa les Espagnols. Il les battit à Fontaine-Française, et, en 1598, conclut avec eux la paix de Vervins.

Les guerres de religion étaient finies en France.

Dans la seconde parte de son règne, Henri IV pansera les maux que quarante années de guerres civiles avaient causés au royaume; quarante années de perdues, par suite de l'ambition des Guises et de la politique de Catherine de Médicis.

Le premier acte du roi fut de rendre au royaume la paix religieuse par l'Edit de Nantes (1598). Cet édit accordait aux Protestants la liberté de conscience dans toute la France et leur donnait des places de sûreté et de nombreuses garanties.

Dans son œuvre de pacification, Henri IV fut secondé par son ami et premier ministre, Sully, dont le nom est inséparable de celui de Henri IV. A l'âge de douze ans, Sully avait failli être victime de la Saint-Barthélemy. Son gouverneur et son valet avait été tués à ses côtés; il n'avait échappé que grâce a son sang-froid. En habit d'écolier et un livre d'heures sous le bras, en guise de passeport, il s'était réfugié au collège de Bourgogne.

Dévoué au roi de Navarre, il l'avait suivi dans toutes les batailles. A la tête des affaires, il fit des réformes importantes. Sully favorisa surtout l'agriculture qu'il considérait comme la grande source de richesse de la France. Henri IV moins exclusif, protégea aussi l'industrie et le commerce.



Henri IV.

Né à Pau, en 1553; roi de France de 1589 à 1610.

Sous son règne l'on introduisit en France l'élève des vers à soie et la culture du mûrier, bien que cette industrie fût déjà connue dans le Comtat Venaissin, où les papes d'Avignon l'avaient introduite. Il fonda des manufactures, entre autres celle des Gobelins; il acheva le Pont-Neuf. Des canaux furent creusés; les routes furent améliorées, de nouvelles, construites. Une marine fut créée, et, au Canada, l'on fonda Québec.

A son avènement Henri IV avait ajouté à la France la Navarre et le Béarn. Il acquit sur la Savoie, à la suite d'une courte guerre, la Bresse et le Bugey.

Son premier mariage avec Marguerite de Valois ayant été annulé par le pape, le roi se maria avec Marie de Médicis, dont il eut deux fils: Louis XIII et Gaston d'Orléans.

Henri IV projetait d'humilier la maison d'Autriche, trop puissante en Europe, et, après la paix, de fonder, au dire de Sully, un tribunal souverain qui aurait jugé les différends entre les Etats. Tout était prêt pour commencer les hostilités. Sully avait amassé un trésor de guerre considérable. Une armée aguerrie n'attendait plus que son chef quand, le 14 mai 1610, Henri IV, allant visiter Sully à l'Arsenal, fut assassiné dans son carrosse par Ravaillac, fanatique religieux.



Née à Florence, 1573; épouse de Henri IV; régente pendant la minorité de Louis XIII; morte à Cologne en 1642.

XXII.

Louis XIII et Richelieu (1610-1643.)

En apprenant la mort du roi, Sully s'était écrié: "La France va tomber en d'étranges mains." Il ne se trompait pas.

Louis XIII étant mineur, la régence fut donnée à sa mère, Marie de Médicis, femme de médiocre intelligence, qui se laissa gouverner par ses favoris. Ces favoris étaient Léonora Galigaï, sœur de lait de la reine, et Concini, époux de Léonora.

Il ne fallait plus songer à suivre la politique de Henri IV. Sully fut disgracié. Une partie du trésor accumulé par ses soins fut distribuée à la noblesse prête à se révolter sous un jeune roi; l'autre partie devint la proie de Concini.

Pendant sept ans la France fut gouvernée par cet Italien, créé maréchal d'Ancre, bien qu'il n'eût jamais fait la guerre.

Cependant vers l'âge de seize ans, Louis XIII s'était pris d'amitié pour un cadet de famille habile à dresser les émerillons, Charles d'Albert de Luynes, âgé de trente-huit ans.

Ce favori du roi résolut de prendre la place du favori de la reine. Un complot fut tramé entre Louis XIII, son fauconnier de Luynes et son jardinier. Le capitaine des gardes, Vitry, reçut l'ordre d'arrêter Concini et de le tuer s'il résistait. Concini fut tué en entrant au Louvre. Sa femme, Léonora Galigaï, fut jugée et décapitée, sous prétexte de malversion, de complot et de sorcellerie.

Comme on lui demandait comment elle avait acquis tant d'empire sur l'esprit de la reine-mère, elle répondit: "Par l'ascendant d'un esprit supérieur sur un esprit faible".

Les Protestants s'étant soulevés, de Luynes, nommé connétable, mena le roi devant Mautauban, forteresse des Protestants. L'armée royale échoua au siège de cette ville. De Luynes y contracta une fièvre qui l'emporta. Louis XIII, après une campagne assez vive, fit la paix avec les Protestants.

Dès le début du règne, Marie de Médicis s'était rapprochée de l'Espagne, et avait fait épouser au roi l'infante espagnole, Anne d'Autriche.

Les finances ayant été dilapidées, la régente recourut aux Etats Généraux, (1614), qui furent impuissants à remédier aux désordres. Tous les maux que l'on croyait guéris par Henri IV reparurent.

Heureusement, Richelieu, évêque de Luçon, entra au ministère et les affaires changèrent de face.

Député du clergé aux Etats Généraux, il s'y était fait remarquer par ses idées dignes d'un véritable homme d'Etat. Marie de Médicis le fit entrer au conseil des ministres. Mais il y resta peu de temps. Dans la triste période où la France fut gouvernée par Concini et de Luynes, il servit plusieurs fois de médiateur entre la reine-mère, le roi et les favoris.

En 1624, le roi le rappela et le nomma premier ministre.

Arrivé au pouvoir, Richelieu se proposa un triple but: l'abaissement des Protestants, l'abaissement de la noblesse et l'abaissement de la maison d'Autriche.

Les Protestants avaient outrepassé les libertés que leur laissait l'Edit de Nantes. Ils formaient dans l'Etat une vraie république dont La Rochelle était la capitale. Richelieu prit cette ville, après un siège de quinze mois. Par l'édit d'Alais, il laissa aux Protestants la liberté de conscience, mais leur enleva leurs places de sûreté et le droit de tenir des assemblées politiques.

Il existait encore certains châteaux forts dont les seigneurs auraient pu se servir pour résister, en cas de guerre civile, aux armées royales. Richelieu les fit raser.

Les nobles qui refusaient d'obéir aux édits étaient punis et parfois décapités. Tel fut le cas de Chapelle et de Bouteville, qui s'étaient battus en plein jour sur une place publique malgré l'édit défendant les duels. Le duc de Montmorency, coupable d'avoir conspiré, eut le même sort. Gaston d'Orléans, frère du roi, qui intriguait, dut résider à Blois, loin de la cour.

Marie de Médicis, auteur de la fortune du premier ministre, s'unissait maintenant à tous ses ennemis; Richelieu la fit exiler. Le grand écuyer Cinq-Mars, favori du roi, osa cons-

pirer contre le cardinal. Il fut arrêté, jugé et exécuté à Lyon avec son ami de Thou.

Richelieu abolit les charges de grand-amiral et de connétable, qui donnaient trop d'autorité à leurs titulaires et créa les intendants, chargés de la police et du recouvrement des impôts dans les provinces.

Dans sa diplomatie et sa lutte contre la maison d'Autriche, Richelieu déploya tout son génie d'homme d'Etat.

Dès 1618, avait commencé en Allemagne la terrible guerre de Trente Ans, entre Protestants et Catholiques. Ceux-ci avaient pour eux la maison d'Autriche et l'avantage leur était resté au commencement. Le roi de Danemark, appelé par les Protestants, ayant été vaincu, le roi de Suède, Gustave-Adolphe, accourut à leur secours. Il remporta de grands succès, mais fut tué à Lutzen au milieu de sa victoire. Les Protestants étaient à bout de forces, quand Richelieu se fit le protecteur des petits princes protestants d'Allemagne contre l'Autriche.

La France déclara la guerre à l'Espagne et à l'Autriche (1635). Les armées françaises combattirent sur quatre points à la fois. Partout elles furent victorieuses; l'Autriche était réduite à la défensive, et, à la mort de Richelieu, (1642), on parlait de faire la paix.

Louis XIII mourut quelques mois après son premier ministre.

A la fin de sa vie, la France entière admirait Richelieu et reconnaissait son génie. Ce célèbre cardinal protégea les arts et les lettres. Il fonda l'Académie française, (1635), et fit construire le Palais Cardinal, aujourd'hui Palais Royal.

Sous le règne de Louis XIII, vécurent Descartes, l'un des plus grands philosophes, et Corneille, l'un des plus grands poètes dont s'honore la France.

Le plus grand reproche que l'on puisse faire à Richelieu, c'est d'avoir négligé les finances. D'après lui le peuple devait payer de forts impôts, ce qui l'obligeait à travailler. Trop prospère, le peuple aurait songé à demander plus de liberté et peut-être à se révolter. Cette idée absurde causera la plaie profonde dont la royauté ne pourra jamais se guérir; et par suite du mauvais état des finances, Louis XVI devra convoquer les Etats Généraux de 1789, qui renverseront la royauté et proclameront l'émancipation des peuples.

XXIII.

Louis XIV (1643-1715.)

Louis XIII laissait deux fils: Louis et Philippe. Ce dernier est le chef de la maison d'Orléans qui arriva au trône en 1830.

Louis n'avait que cinq ans. Sa mère, Anne d'Autriche, fut déclarée régente par le Parlement, cour de justice qui empiétait sur ses attributions en traitant de politique. Tous ceux que la main puissante de Richelieu avait dominés s'apprêtèrent à profiter de la minorité du roi pour troubler l'Etat et se distribuer places et honneurs.

Richelieu avait laissé un successeur, Mazarin, l'homme le plus souple, le négociateur le plus habile de son temps. Né en Italie, (son vrai nom était Mazarini), il débuta dans la carrière des armes, puis entra dans la diplomatie, au service du pape. Richelieu le remarqua, se l'attacha, obtint pour lui le chapeau de cardinal, et le légua, à sa mort, à Louis XIII.

Mazarin prit un empire absolu sur l'esprit et même sur le cœur d'Anne d'Autriche, et prépara ce long règne de soixante-douze ans, le plus long de l'histoire de France, règne dont la première partie fut si glorieuse et la seconde si triste.

Le début du règne est marqué par les victoires de Condé à Rocroi, à Fribourg, à Nordlingen et à Lens, et celles de Turenne en Allemagne. Ces victoires terminent la guerre de Trente Ans, en obligeant l'empereur d'Allemagne à signer les traités de Westphalie (1648).

La France gagna l'Alsace; l'Autriche fut abaissée et l'Allemagne divisée en une foule de petites principautés. L'Espagne refusa de faire la paix, comptant sur les troubles intérieurs que suscitait la mauvaise administration de Mazarin.

En effet, ce diplomate si subtil ne savait pas se faire redouter comme son prédécesseur, mais comme lui, accablait le peuple d'impôts, soit pour satisfaire aux besoins de la guerre,

soit pour s'enrichir, car son avarice était insatiable. A chaque nouvel impôt, les satires pleuvaient sur le ministre. Le rusé Italien, insensible à une opposition ne s'exhalant qu'en couplets satiriques, répondait avec insouciance dans son langage moitié italien, moitié français: "S'ils cantent la canzonnetta, ils pagaront."

Mais le peuple se lassa de toujours payer. Le Parlement, outrepassant encore ses droits, fit des remontrances. La reine essaya de sévir. Paris se souleva. Le roi, la reine et le ministre durent fuir et la guerre civile commença.

Cette guerre ridicule, qui dura quatre ans et à laquelle on donna le nom de Fronde, la comparant au jeu d'enfants du même nom, fut le dernier effort fait contre la royauté avant la Révolution. Une partie de la noblesse et des villes y prit part.

Le peuple finit par s'apercevoir qu'il faisait le jeu de la noblesse et se retira de la lutte. Après plusieurs combats et pacifications, la cour, deux fois obligée de quitter Paris, revint dans la capitale. Mazarin, plus puissant que jamais, put continuer la guerre contre l'Espagne.

Condé, le vainqueur de Rocroi, s'était jeté dans la Fronde, et maintenant à la tête des Espagnols, ses anciens ennemis, combattait les troupes françaises. Turenne, un moment frondeur, mais bientôt rallié à la cour, vainquit Condé et les Espagnols à Arras, puis aux Dunes, près de Dunkerque.

L'Espagne conclut avec la France le traité des Pyrénées. (1659). Louis XIV épousait l'infante Marie-Thérèse. Celle-ci renonçait à tous ses droits sur la couronne d'Espagne. Cependant la renonciation ne devait être valable que si sa dot de 500,000 écus d'or était payée.

L'habile Mazarin avait fait ajouter cette clause, sachant bien que l'Espagne ne paierait jamais. Ce sera la source de beaucoup de sang versé: les Bourbons en profiteront, le peuple donnera son sang.

En mourant, (1661), Mazarin laissa la France puissante en Europe, mais les finances dans un état déplorable. Au contraire la fortune du premier ministre avait atteint en quelques années des proportions scandaleuses. Ses nièces, venues pauvres d'Italie, étaient toutes riches et bien mariées.

Et cependant son népotisme ne l'avait pas aveuglé. Quand Louis XIV, amoureux de Marie Mancini, nièce du ministre, avait voulu l'épouser, le cardinal s'y était le premier opposé.

Il légua à la France la bibliothèque Mazarine. D'Italie il avait fait venir nombre de statues, de tableaux, de curiosités, même des acteurs et des machinistes qui introduisirent en France l'opéra. Il fonda l'Académie de peinture et de sculpture (1655).

Mazarin avait négligé l'instruction du jeune roi, mais non son éducation politique. Il lui avait conseillé de gouverner par lui-même et de ne pas avoir de premier ministre. Aussi, la cour et le Parlement de Paris furent bien étonnés quand Louis XIV déclara que désormais on s'adresserait à lui. Il tint parole.

Quoique sans génie, il était appliqué au travail, et grâce à d'excellents ministres, la prospérité, la gloire même comblèrent la première partie de son règne.

Louis XIV était pénétré de l'idée qu'il tenait son pouvoir de Dieu : il considérait donc la France comme sa chose et agissait en maître absolu.

Lorsqu'il commença à gouverner par lui-même, une foule d'hommes distingués l'entouraient. Le plus grand de tous fut assurément Colbert. C'est à lui que le roi confia les finances, dilapidées par Mazarin et Fouquet. Colbert répara le désordre. Il fit creuser le canal du Languedoc, donna un nouvel essor aux colonies, protégea la marine marchande et augmenta la marine militaire.

Sous son ministère fut commencée la construction de l'Observatoire et de l'Hôtel des Invalides. Versailles, simple rendez-vous de chasse sous Louis XIII, devint un immense et magnifique palais. Le Louvre reçut sa magnifique colonnade.

De son côté, Louvois portait jusqu'à la perfection l'organisation militaire. Il fondait des écoles de Cadets et des écoles d'artillerie. Vauban fortifiait les villes frontières et en temps de guerre prenait les places fortes de l'ennemi.

A la mort de son beau-père, Philippe IV d'Espagne, Louis XIV prétendit qu'en vertu d'un droit, appelé droit de Dévolution, la Flandre revenait à Marie-Thérèse. Turenne et Vauban s'emparèrent de cette province que la France garda par le traité d'Aix-la-Chapelle. (1668).

La Hollande, alors république prospère, avait vu avec inquiétude les succès de la France en Flandre et avait formé des alliances pour mettre un terme aux victoires de Louis XIV. Louvois voulait la guerre avec la Hollande et Colbert désirait ruiner le commerce des Hollandais. Il semblait que les hostilités seraient courtes.

Au moment où Louis XIV se croyait maître de la Hollande (1672), une révolution éclata à Amsterdam. Guillaume d'Orange devint stathouder. Il fit crever les digues qui protégent ce pays contre la mer et arrêta les progrès des armées françaises. De plus il forma contre Louis XIV une puissante coalition dans laquelle entrèrent l'Espagne et l'Empire.

Condé battit le stathouder à Senef. Turenne sauva l'Alsace par une campagne mémorable, mais fut tué à Salzbach (1675).

La Franche-Comté, province espagnole, fut conquise par les Français. Sur mer, Duquesne, dans deux batailles, anéantissait les flottes hollandaises et espagnoles. Le pavillon français dominait dans la Méditerranée. Mais l'Angleterre qui avait soutenu la France s'étant retirée, Louis XIV fit la paix.

A Nimègue, il obtenait la Franche-Comté et de nombreuses places fortes dans les Pays-Bas et dans l'est (1678). A l'apogée de son règne et de sa puissance, la bourgeoisie de Paris lui décerna le titre de Grand.

XXIV.

Louis XIV (*suite*). — (1683–1715.)

L'orgueil de Louis XIV n'avait plus de bornes. Ses armées victorieuses sur tant de champs de batailles lui faisaient croire qu'il était invincible. Il se crut tout-puissant, ne relevant que de Dieu. Son orgueil va précipiter la France vers les pires calamités.



Louis XIV, médaillon de PUGET.

Marie-Therese d'Autriche, femme de Louis XIV

Mme DE MONTESPAN, d'après un portrait du Musée de Versailles.

Paul Scarron (1610-1660).

Marquise de Maintenon. Elle épousa le poète Scarron puis le roi Louis XIV (1636-1719).

Avec Colbert disparaît le bel ordre qu'il avait mis dans les finances. Déjà, dans les dernières années de sa vie, ce grand homme n'avait pu empêcher Louis XIV de faire des dépenses exagérées, soit dans la construction du palais de Versailles, soit à la cour, où son amour du faste atteignait des proportions inouïes.

Prétendant ne tenir que de Dieu seul son pouvoir, Louis XIV voulut imposer à son peuple sa propre religion. Pendant la vie de la reine Marie-Thérèse, le roi avait mené une vie déréglée. Mademoiselle de la Vallière et Madame de Montespan avaient été ses principales favorites.

L'éducation des bâtards du roi avait été confiée à la veuve du poète Scarron.

Cette femme adroite, dirigée par ses confesseurs jésuites, se fit épouser secrètement par Louis XIV après la mort de la reine et prit un grand ascendant sur son esprit. Devenue Madame de Maintenon, elle introduisit à la cour ses créatures. La religion tint lieu de talent. Il ne suffisait plus d'être bon général pour être nommé chef d'armée, mais bon catholique.

Michelet, divise le règne de Louis XIV en deux parties: avant et après la fistule du roi. En effet, vers cette époque, Louis XIV eut une grave opération, et depuis, son caractère changea complètement. D'autres historiens datent la seconde partie de son règne de la mort de Colbert, du mariage avec Madame de Maintenon, ou de la paix de Nimègue. Quoi qu'il en soit, la fistule, la mort de Colbert, l'influence de la nouvelle épouse, l'âge du monarque marquent un changement évident, une orientation différente de sa politique.

La Révocation de l'Edit de Nantes fut le premier effet, et le plus désastreux pour la France, causé par le changement de politique.

A la suite de la Révocation de l'Edit de Nantes, décrétée sous le fallacieux prétexte qu'il n'y avait plus de Huguenots en France, 250.000 Français quittèrent le royaume et portèrent à l'étranger leurs richesses et leurs industries. La France supportera toujours la faute de Louis XIV rejetant ainsi une partie de la nation.

Les états protestants accueillirent les Huguenots français. Berlin, alors une petite ville sans importance, se peupla de réfugiés français.

Presque toute l'Europe se coalisa contre Louis XIV. En 1688, le Hollandais, Guillaume d'Orange, avait détrôné son beau-père, Jacques II, était monté sur le trône d'Angleterre, et s'était joint à la Coalition, qu'on appela la Ligue d'Augsbourg.

Louis XIV, nullement effrayé, commença la guerre en attaquant l'Allemagne. Sur le Rhin, pour contenir les ennemis, Louis XIV fit ravager horriblement le Palatinat. Dans les Pays-Bas, Vauban prit toutes les villes qu'il assiégea. Luxembourg, grand général, digne succeseur de Condé, gagna les batailles de Fleurus, de Steinkerque, de Nerwinde. En Italie, Catinat tint en échec le prince Eugène de Savoie. Sur mer, Jean-Bart s'illustrait dans maints combats. Au cap de la Hogue, Trouville avait résisté vaillamment aux flottes anglaise et hollandaise et ne s'était retiré que devant le nombre.

Mais la France, malgré ses victoires, était épuisée. Louis XIV, qui s'attendait à voir s'ouvrir la succession d'Espagne, demanda la paix. Elle fut signée à Ryswick.

Depuis 1665 règnait sur l'Espagne Charles II, dont Louis XIV avait épousé la sœur, Marie-Thérèse. N'ayant pas d'enfants, Charles II laissa par testament sa couronne au duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV.

La maison de Bourbon devenait prépondérante en Europe; la guerre était inévitable.

A de grands généraux comme Marlborough et le prince Eugène, la France n'opposa que des généraux plus courtisans qu'hommes de guerre. Marlborough et le prince Eugène chassèrent d'Allemagne les armées françaises et remportèrent les victoires de Hochstedt et de Ramillies. Les frontières étaient menacées; le terrible hiver de 1709 mit le comble à la misère publique.

Louis XIV demanda la paix, on lui fit des conditions si humiliantes qu'il les repoussa noblement. Les victoires de Vendôme à Villaviciosa et de Villars à Denain sauvèrent la France. La paix fut signée à Utrecht et à Rastadt (1714). Le duc d'Anjou, Philippe V, restait sur le trône d'Espagne.

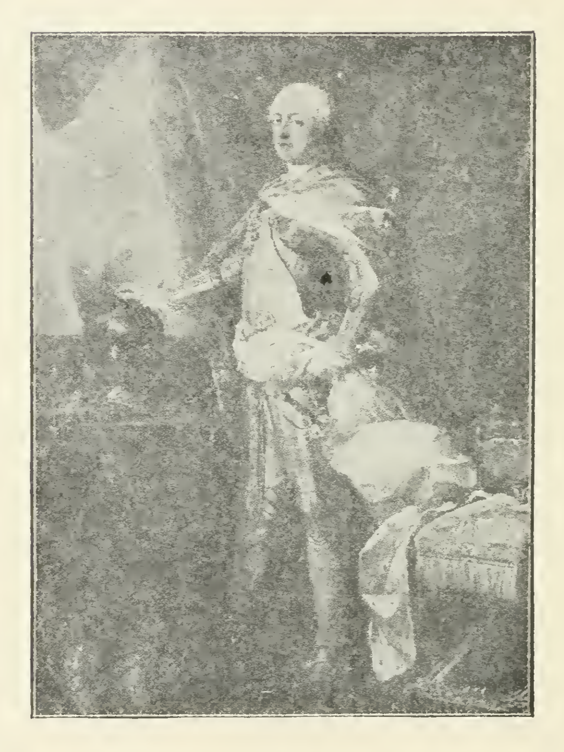
La France perdait de belles colonies. L'Angleterre commençait à conquérir l'empire des mers.

Les dernières années de Louis XIV furent aussi tristes que les premières avaient été brillantes. La misère publique était effroyable, la dette de la France avait atteint un chiffre énorme et le trésor était vide, De sa nombreuse famille, il ne restait plus à Louis XIV que le roi d'Espagne et un arrière-petit-fils, le futur Louis XV. Louis XIV meurt, (1715), et la cour et le peuple, au dire de Voltaire, croyant recouvrer la liberté et voir la fin de leurs misères, font éclater une joie insensée.

Malgré la triste fin de ce long règne, ce monarque absolu a cependant donné son nom au dix-septième siècle. De grands génies illustrèrent le siècle de Louis XIV. Sous Louis XIII, Descartes avait écrit le *Discours de la Méthode* et Corneille avait composé ses plus belles tragédies; sous la minorité de Louis XIV, Pascal publie les *Lettres Provinciales*. Bientôt Boileau donne des règles à la poésie, et Racine remplace Corneille dans la tragédie; Molière représente ses comédies et La Fontaine produit ses *Fables* inimitables. À côté de ces poètes, La Rochefoucauld écrit ses *Maximes* et La Bruyère ses *Caractères;* dans la chaire se font entendre de puissants orateurs, Bossuet, Bourdaloue, Massillon.

Les arts comptent aussi d'illustres noms; parmi les peintres: Lesueur, Claude Lorrain, Le Poussin, Mignard; parmi les sculpteurs, Puget. Claude Perrault élève la colonnade du Louvre et Mansard construit une grande partie du château de Versailles.

Vers la fin du règne, Fénelon, archevêque de Cambrai, orateur éloquent et écrivain remarquable, fait, dans son *Télémaque*, la critique du pouvoir absolu, et Vauban, aussi grand citoyen que grand homme de guerre, propose, dans un livre intitulé la *Dîme royale*, de réformer le royaume par de meilleures lois. Une littérature nouvelle s'annonce. Aux maux affreux qu'avait produit l'absolutisme royal, de grands esprits s'efforcent de trouver des remèdes et aspirent vers un régime meilleur.



Louis XV,
né à Versailles, 1710; roi de 1715 à 1774.

XXV.

Louis XV (1715-1774.)

L'ambition, l'orgueil, le despotisme de Louis XIV avaient causé des maux infinis au royaume. Après lui tout le monde espérait du soulagement. Sous son successeur, la France souffrit du même despotisme et subit des hontes qu'elle n'avait pas encore connues.

Comme son bisaïeul, Louis XV n'avait que cinq ans quand il monta sur le trône. La régence fut exercée par le duc d'Orléans, qui fit casser par le Parlement de Paris le testament de Louis XIV. Le duc du Maine et le comte de Toulouse. fils de Louis XIV et de Madame de Montespan, furent ainsi écartés.

Le duc d'Orléans avait de grandes qualités, mais il était adonné aux plaisirs, passait son temps en débauches et s'entourait d'indignes serviteurs. Parmi eux était Dubois, que le régent nomma premier ministre. Par sa protection, il devint archevêque de Cambray et même cardinal.

Les finances étaient dans un état déplorable. De toutes les tentatives faites pour remédier à la pénurie du trésor, la plus célèbre est celle de Law. Avec l'appui du Régent, Law fonda une banque qui émit des billets payables au porteur comme ceux de la Banque de France aujourd'hui. A sa banque il joignit une compagnie de commerce qui essaya de coloniser la Louisiane. Le système de Law, tout ingénieux qu'il était, finit par une grande banqueroute.

Après avoir été sur le point de lancer la France dans une guerre avec l'Espagne, Dubois et Philippe d'Orléans moururent et pour peu de temps le duc de Bourbon devint premier ministre. Il fut remplacé par le cardinal Fleury, ancien précepteur du roi.

Pendant dix-sept ans (de 1726 à 1743), ce vieillard admi-



Marie Leczinska,
épouse de Louis XV; née en 1703; morte en 1768.

nistra la France honnêtement et avec une rigoureuse économie, mais sa politique extérieure n'eut ni fermeté ni dignité.

Bien malgré lui, Fleury dut faire la guerre pour venir en aide à Stanislas Leczinski, ancien roi de Pologne, dont Louis XV avait épousé la fille, Marie Leczinska. D'après le traité de Vienne qui mit fin à la guerre, Stanislas abdiqua la couronne de Pologne et reçut la Lorraine, qui après sa mort devait revenir à la France.

Louis XV, apathique, tout entier à ses intrigues amoureuses, laissait Fleury gouverner à sa guise. D'abord comme alliée, puis comme ennemie de Frédéric II, roi de Prusse, la France fut entraînée dans la guerre de la Succession d'Autriche.

Maurice de Saxe, le plus grand général de l'époque, commandait les armées françaises, et remporta les victoires de Fontenoy, de Raucoux et de Lawfeld. Mais au traité d'Aix-la-Chapelle, Louis XV, sous prétexte qu'il faisait la paix non en marchand mais en roi, perdit tout l'avantage de ces victoires. Marie-Thérèse resta maîtresse de l'Autriche et de la Hongrie, et Frédéric II agrandit considérablement le royaume de Prusse (1748).

La France jouit alors de huit années de paix profonde pendant lesquelles se développa le commerce avec les colonies. Dans l'Hindoustan, Dupleix avait créé un vaste empire colonial français; la prospérité des Antilles, la Martinique, la Guadeloupe, Saint-Domingue, rejaillissaient sur les ports de la métropole. La Louisiane et le Canada étaient pour la France deux magnifiques possessions. La marine marchande et la marine militaire s'augmentaient considérablement.

L'Angleterre dont la marine était bien plus puissante s'effraya cependant de ces progrès. En 1755, sans déclaration de guerre, les Anglais enlevèrent plus de trois cents navires marchands français. En pleine paix, un détachement anglais, sous les ordres de Washington, le futur président des Etats-Unis d'Amérique, alors jeune officier au service de l'Angleterre, surprit et massacra, sur les bords de l'Ohio, un parlementaire français, Jumonville, et son escorte (28 mai 1754).

Puisque l'Angleterre voulait la guerre, la France aurait dû porter toutes ses ressources à lutter contre cette puissance. Mais la favorite, Madame de Pompadour, changea toute la



Les favorites de Louis XV.



Antoinette Poisson, marquise de Pompadour, 1721-1764.



Jeanne Bécu, comtesse du Barry, née en 1743, guillotinée en 1793.

politique. Son caprice faisait nommer ou casser généraux et ministres. En huit ans, vingt-cinq ministres furent appelés et renvoyés.

On a prétendu qu'un billet de Marie-Thérèse à Madame de Pompadour dans lequel l'Impératrice se disait la bonne amie de cette parvenue, décida le renversement de la politique séculaire de la France.

L'indolent Louis XV s'allia avec Marie-Thérèse contre le roi de Prusse et l'Angleterre.

Dans cette guerre de Sept Ans, (1756-1763), Frédéric II de Prusse gagna la réputation de grand général. Il vainquit les Français à Rossbach.

Tandis que la France portait tous ses efforts sur terre, l'Angleterre, sur mer, s'emparait des colonies françaises. Au Canada, Montcalm, abandonné à lui-même, combattait un ennemi dix fois supérieur; il mourut en défendant Québec que les Anglais prirent.

Dans l'Inde, Dupleix et plus tard Lally-Tollendal laissèrent tous les établissements français tomber en leur pouvoir.

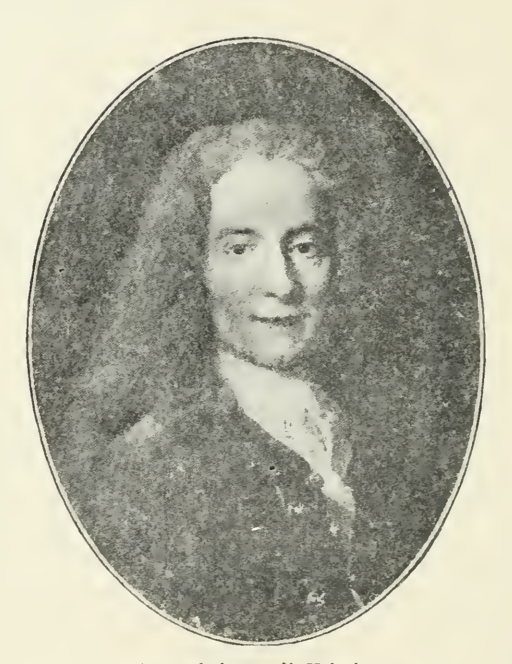
Les puissances européennes étaient épuisées et lasses de la guerre; la paix fut signée à Paris entre la France et l'Angleterre, et à Hubertsbourg, entre l'Autriche et la Prusse. La France perdait la plupart de ses colonies, y compris le Canada. (1763).

Jusqu'à la fin du règne il n'y eut plus de guerres. Un grand ministre, Choiseul, releva un moment la France par sa politique habile. Il rendit à la France des alliés, chercha des ennemis à l'Angleterre, mit beaucoup d'activité à reconstituer la marine, acquit la Corse des Gênois (1768). Mais à Madame de Pompadour morte, (en 1764), avait succédé Madame du Barry et Choiseul fut disgracié (1770), parce qu'il voulait lutter contre la nouvelle favorite, au moment où ses services allaient être le plus nécessaires.

La Russie, la Prusse et l'Autriche se partageaient la Pologne. Louis XV laissa faire.

L'état des finances devait amener une catastrophe, Louis XV la prévoyait bien, mais il s'en consolait cyniquement en pensant qu'elle tomberait sur une autre tête et répétait avec égoïsme: "Ceci durera bien autant que moi." Et la favorite

Voltaire.



Arouet le jeune, dit Voltaire,
né à Paris en 1694; mort à Paris en 1778.

répétait avec lui: "Après nous le déluge." Louis XV mourut (1774), après avoir mené une vie de débauches qui fit perdre aux Français le respect et l'affection qu'ils avaient eus si longtemps pour leurs rois.

Jamais roi ne légua à son successeur une tâche plus difficile. Dans les dernières années du règne, le Trésor, sous la direction de l'abbé Terray, ne payait plus ce qu'il devait. La marine était ruinée, les colonies étaient perdues, l'agriculture souffrait, les paysans étaient accablés d'impôts. Non seulement la liberté de conscience n'était pas respectée, car l'on persécutait les Protestants comme sous Louis XIV, mais la liberté personnelle était menacée par les lettres de cachet.

Cependant la nation, instruite par les philosophes et les grands écrivains de l'époque, commençait à demander des réformes. Voltaire, génie presque universel, ridiculisait souvent les choses les plus respectables, mais enseignait la tolérance et l'esprit de justice. Montesquieu, dans les *Lettres Persanes* et *l'Esprit des lois*, se moquait comme Voltaire, des abus de son siècle. D'Alembert, Diderot propageaient la science dans l'Encyclopédie, et J.-J. Rousseau proclamait le principe de la souveraineté du peuple, principe que la Révolution allait bientôt adopter.



La Fayette—1757-1834.

XXVI.

Louis XVI (1774-1789.)

Louis XVI, petit-fils de Louis XV, était âgé de vingt ans quand il monta sur le trône. Les mœurs du nouveau roi étaient pures et contrastaient avec celles de son prédécesseur, mais son esprit peu étendu, son intelligence médiocre, son caractère faible ne convenaient guère dans la crise difficile que la France allait traverser.

Il avait épousé l'archiduchesse Marie-Antoinette, fille de l'empereur François Ier et de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche. L'éducation de Marie-Antoinette avait été très négligée et ce n'est que quelques mois avant sa venue en France, quand le mariage avec le Dauphin était décidé, que, sur les instances de la cour de France, l'on songea un peu tard à compléter son éducation. A l'âge de quinze ans elle vint en France où sa jeunesse et sa grâce lui acquirent d'abord la popularité.

Louis lui montra une certaine froideur dans les premières années de leur mariage, plus tard il l'écouta, et finit par subir complètement son ascendant, Mais dès son arrivée, elle eut des ennemis. Madame Adélaïde et ses sœurs, filles de Louis XV, opposées à ce mariage, se montrèrent peu indulgentes pour leur jeune nièce, qui se soumettait difficilement à la sévère étiquette de Versailles. Sous leur influence un parti de mécontents se forma à la cour contre l'Autrichienne et de bonne heure commença contre elle une campagne de libelles, de pamphlets et même d'odieuses accusations.

Dès le début de son règne. Louis XVI remplaça les ministres déconsidérés de Louis XV par Maurepas et Malesherbes, hommes honnêtes quoique sans génie. Il appela avec eux aux affaires le comte de Saint-Germain qui réorganisa l'armée et le comte de Vergennes, diplomate habile, futur négociateur de l'alliance de la France avec les Insurgents d'Amérique.

Le plus éminent de ces ministres était Turgot, esprit supérieur, économiste distingué. Il voulait introduire des réformes



Louis XVI.
né à Versailles, 1754; roi de France, 1774; guillotiné le 21 janvier 1793.

qui auraient peut-être sauvé la France s'il avait pu les réaliser. Dans une lettre au roi, il résumait ainsi son programme: "Point de banqueroute, point d'augmentation d'impôts, point d'emprunt". En vingt mois, il remboursa plus de cent millions de dettes.

Turgot, par un système d'élections qu'il aurait étendu peu à peu, voulait introduire en France le système parlementaire. Il projetait d'établir la liberté du commerce dans l'intérieur du royaume, de soumettre le clergé et la noblesse à l'impôt, enfin il aurait donné la liberté de conscience et s'occupait d'un vaste plan d'instruction publique pour répandre partout les lumières.

La noblesse et le clergé voyant leurs privilèges en danger se tournèrent contre Turgot. Le peuple qui ne comprenait pas le bien qu'on voulait lui faire, et excité par les ennemis du ministre se souleva dans plusieurs provinces. Louis XVI se lassait d'un ministre qui lui exposait sans cesse de vastes desseins dépassant la portée de son esprit.

Comme les rois fainéants, comme les derniers Carolingiens, les rois s'étiolent loin des armées, loin du peuple, dans la solennelle oisiveté de Versailles. Louis XVI passait des journées entières à la chasse, et quand le mauvais temps empêchait la chasse, il faisait de la serrurerie. Il ne comprit jamais rien aux affaires de l'Etat. La reine, toute entière à ses plaisirs, ne pouvait aimer un financier qui ne parlait que d'économies.

Malesherbes, l'ami de Turgot, poursuivi comme lui par la colère des nobles, du clergé et de la reine, faiblit le premier et donna sa démission. Turgot d'une trempe plus forte, attendit que le roi, obsédé par les prières de Marie-Antoinette, lui envoyât l'ordre de quitter le ministère. Cependant le faible Louis XVI sentait que Turgot ne désirait que le bonheur de la France, puisque deux mois avant son départ, il disait: "Je vois bien qu'il n'y a que M. Turgot et moi qui aimions le peuple".

A Malesherbes, à Turgot, succèdent des hommes nuls que Maurepas choisissait parce qu'ils ne pouvaient lui enlever son crédit à la cour. Mais la guerre d'Amérique allait commencer, il fallait de l'argent. On recourut à un banquier genevois, Necker, financier habile, mais qui n'avait pas les idées



Marie-Antoinette.
reine de France de 1774 à 1792; épouse de Louis XVI

étendues de Turgot. Il croyait pouvoir guérir les maux dont se mourait la France par des expédients et des réformes partielles.

Grâce à des économies et à mille petites réformes utiles, il fit face à tous les besoins de l'Etat, et, par son crédit, put emprunter plus de cinq cent millions. En empruntant, il avait reculé, sans la résoudre, la difficulté où se trouvait l'Etat, et bientôt il arriva à demander à peu près les mêmes réformes que Turgot. Quand il parla de diminuer les dépenses de la cour, il rencontra la même opposition que lui et dut envoyer au roi sa démission.

La France avait accueilli avec enthousiasme la révolte des colonies anglaises d'Amérique. Pendant leur séjour à Paris, les envoyés américains, surtout Franklin, étaient l'objet d'une ovation perpétuelle. Des volontaires français, parmi lesquels La Fayette, allèrent combattre dans les rangs des Insurgents, et, (en 1778), Louis XVI signa un traité d'alliance avec les provinces révoltées, qui avaient pris le nom d'Etats-Unis.

Sur mer, la marine française vainquit les flottes anglaises dans plusieurs batailles aux Antilles et dans l'Inde. Aux Etats-Unis, Rochambeau, avec une armée française, aida Washington, après son échec devant New-York, à reprendre l'offensive et contribua puissamment à la capitulation de Cornwallis à Yorktown. L'Angleterre dut reconnaître l'indépendance des Etats-Unis et la paix de Versailles (1783) rendit à la France une partie des colonies perdues sous le règne précédent.

Cette guerre avait coûté beaucoup d'argent. Le trésor était vide. Le roi prit pour ministre Calonne qui augmenta encore la dette par des emprunts. Quand il parla de réformes, il fut renvoyé comme ses prédécesseurs.

Le cardinal Loménie de Brienne, archevêque de Bordeaux, le remplaça et conserva le pouvoir pendant quinze mois, grâce à des expédients. Quand il n'y eut plus rien dans le trésor, il céda la place à Necker, que Louis XVI rappela, ne trouvant pas d'autre financier capable de ramener la confiance.

Mais il était trop tard pour sauver le pays avec de petits moyens. Il fallut en appeler à la nation. Loménie de Brienne avait promis de convoquer les Etats Généraux. Necker reprit

cette idée et les Etats Généraux, qui ne s'étaient pas réunis depuis 1614, furent convoqués à Versailles pour le premier mai 1789. Une ère nouvelle allait s'ouvrir pour la France.

XXVII.

La Révolution. — Les États Généraux de 1789.

La France souffrait de deux maux: l'un politique, les abus de la royauté et des classes privilégiées; l'autre financier, qui découlait du premier, le déficit. Pour supprimer les abus et le déficit, il fallait une complète réorganisation du pouvoir.

Plus d'une fois déjà la royauté s'était transformée. Il y avait une grande différence entre le pouvoir des premiers Capétien et l'absolutisme de Louis XIV et de ses successeurs. Les temps étaient arrivés où un autre changement devait avoir lieu, changement réclamé par les progrès de l'industrie, du commerce, de la science. La nation était mûre pour se gouverner elle-même et secouer l'omnipotence d'un seul homme.

Les élections aux Etats Généraux ne se firent pas sans difficultés. Un grand nombre de brochures et de pamphlets parurent. Le plus célèbre de ces pamphlets fut celui de Siéyès, dans lequel il disait: "Qu'est-ce que le tiers-état? Tout.—Qu'a-t-il été jusqu'ici? Rien.—Que demande-t-il? A devenir quelque chose."

En même temps que la nation élisait ses représentants, elle formulait ses demandes dans des cahiers. On y demandait la réforme de la justice et de l'administration, la liberté de conscience; on y proclamait la souveraineté du peuple et l'urgence de donner à la France une Constitution.

En résumé, la nation française voulait toutes les libertés et l'égalité de tous les Français. Elle voulait que l'autorité royale cessât d'être absolue et que les lois fussent faites, non

par le roi, suivant son bon plaisir, mais par une assemblée de représentants du peuple.

Le roi, la reine et leurs conseillers ne se résignèrent pas à accorder la liberté. Quant à la noblesse et au clergé, ils voulaient bien faire quelques concessions, mais non pas consentir à l'établissement de l'égalité. Une lutte était inévitable.

Les Etats Généraux se réunirent à Versailles le 5 mai 1789. Dans la séance d'ouverture, le roi, en quelques nobles paroles, exprima ses vœux pour le bonheur de la nation, et convia les Etats à y travailler en examinant les questions financières sans se laisser entraîner au désir exagéré d'innovations.

Necker, au contraire, dans un discours d'ailleurs long et fatigant, conseillait aux députés de fonder la prospérité du royaume sur des bases solides, en recherchant les meilleurs moyens.

Déjà il y avait opposition entre les paroles du roi et celles du ministre.

La première difficulté à résoudre fut le mode de délibération et de vote. Si chaque ordre délibérait et votait séparement, il était certain que le clergé et la noblesse s'entendraient pour défendre leurs privilèges; ils auraient deux voix contre la voix du tiers. Si les trois ordres délibéraient ensemble et votait par tête, les députés du tiers, un peu plus nombreux que ceux du clergé et de la noblesse réunis, auraient la majorité. D'ailleurs, au tiers pouvaient se joindre une partie du clergé et quelques nobles.

Le roi, poussé par la cour, voulut que l'on votât par ordre et prit ainsi parti contre le tiers.

Ce fut le commencement de la lutte.

Les députés du tiers tinrent bon: ils firent savoir à ceux du clergé et de la noblesse qu'ils les attendaient pour délibérer ensemble. Le roi ordonna de fermer leur salle.

Alors Bailly, président du tiers, se rendit dans la salle du Jeu de Paume où les députés du tiers s'empressèrent de le suivre, et là, les représentants du peuple jurèrent de ne pas se séparer avant d'avoir donné une Constitution à la France. (Serment du Jeu de Paume, 20 juin 1789).

Trois jours après, Louis XVI présida une séance des Etats, déclara que les trois ordres devaient délibérer séparément et

leur commanda de se retirer dans leurs salles respectives.

La noblesse et le clergé obéirent.

Les députés du tiers-état refusèrent et restèrent à leurs places. Le grand-maître des cérémonies rentra et dit: "Vous avez entendu, Messieurs, les ordres du roi."

Alors Mirabeau, le grand orateur des Etats Généraux, lui répondit: "Nous avons entendu les intentions que l'on a suggérées au roi. Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté du peuple et que nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes." Et comme on annonçait au roi le refus du tiers de quitter la salle: "Eh bien, dit-il, comme importuné, qu'on les y laisse."

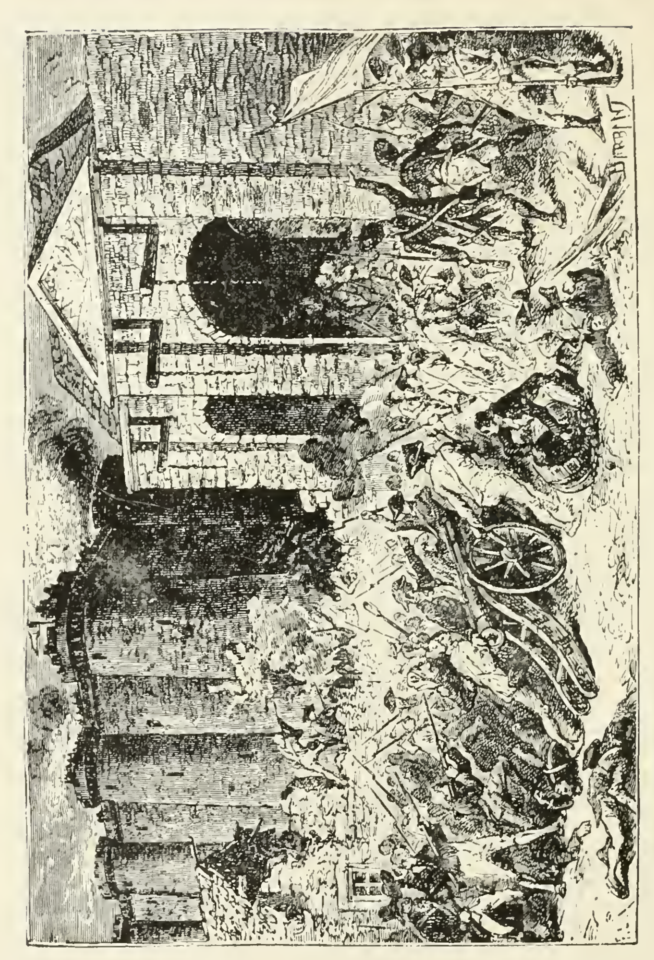
Bientôt la majorité du clergé et une partie de la noblesse se joignirent au tiers. Le roi effrayé, sur le conseil de Necker, invita les deux ordres à se joindre au tiers-état. Les Etats Généraux ne formèrent plus qu'une seule assemblée qui prit le nom d'Assemblée Nationale Constituante. L'Assemblée s'organisa et se mit immédiatement au grand travail de la Constitution.

Le roi avait cédé, la cour était vaincue. Elle pensa à prendre sa revanche.

Des troupes furent appelées de tous côtés et concentrées autour de Paris. Les régiments français qui avaient adopté les idées du peuple étaient écartés et l'on ne voyait que des Suisses ou des Allemands dont la fidélité à la cour n'était pas douteuse. Paris s'émut: l'Assemblée se voyant menacée demanda le rappel des troupes. Le roi s'y refusa, et poussé par la reine et la cour, exila le populaire Necker.

En apprenant ces événements, le peuple de Paris s'arme, l'on forge des piques, l'on enlève de l'Hôtel des Invalides des fusils, des sabres, des canons. "A la Bastille!" devient le cri général.

Construite au XIVème siècle, cette forteresse servait de prison aux grands criminels, mais surtout aux victimes du despotisme royal; aux yeux du peuple elle symbolisait l'absolutisme. Elle s'élevait à l'entrée du faubourg Saint-Antoine; bien défendue, elle aurait pu résister longtemps aux assaillants. Mais le gouverneur, de Launay, ne commandait qu'à quelques



Prise de la Bastille
(14 juillet 1789.)

Suisses et à une centaine d'invalides. Il capitula au bout de quelques heures.

La prise de la Bastille (14 juillet 1789) eut un effet immense. Sa chute semblait marquer la fin du despotisme et le commencement d'une ère de justice et de liberté.

Le lendemain de la prise de la Bastille, Louis XVI se rendit, sans gardes, à l'Assemblée; il déclara qu'il avait rappelé Necker.

Il cédait encore une fois.

Il ajouta qu'il avait éloigné les troupes et que son cœur était avec la nation. L'Assemblée le salua de ses acclamations et une foule immense le suivit à Paris.

Pendant les jours d'insurrection la capitale avait élu une municipalité nouvelle; les citoyens s'étaient armés et une garde nationale avait été organisée. La Fayette, nommé général, lui avait donné pour emblème la cocarde tricolore: rouge et bleu, couleurs de la ville de Paris, entre lesquelles on avait placé le blanc, couleur de la royauté et de la France .

Telle fut l'origine des couleurs nationales françaises.

Venu à Paris et reçu par la municipalité, Louis XVI approuva tout ce qui s'était fait et le peuple l'acclama comme l'Assemblée l'avait acclamé.

Cependant après la prise de la Bastille, une panique terrible s'était emparée des provinces où les nouvelles arrivaient difficilement. Le peuple des campagnes brûlait et dévastait couvents et châteaux; des bandes de brigands pillaient et massacraient. L'Assemblée voulut mettre fin à ces fureurs.

Dans la nuit du 4 août 1789, elle vota l'abolition des privilèges. Nobles, évêques, moines, renoncèrent à leurs privilèges. De cette nuit mémorable date l'abolition de l'ancien régime et la naissance de l'égalité.



Marie-Antoinette,
née à Vienne, 1755; épouse de Louis XVI.

XXVIII.

La Révolution (*suite*). — L'Assemblée Nationale Constituante (1789-1791.)

A l'exemple donné quinze ans auparavant par le Congrès américain, un des premiers soins de l'Assemblée fut de rédiger une Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Dans cette déclaration étaient exposés les principes d'après lesquels serait établie la Constitution.

Le parti modéré aurait voulu une monarchie constitutionnelle avec deux chambres; le roi aurait eu le droit de veto.

Ces idées n'ayant pu triompher, l'influence dans l'Assemblée passa à des hommes plus audacieux et décidés à tout tenter. La cour fit de nouveaux préparatifs militaires en appelant des troupes à Versailles.

L'impopularité de la cour était grande à Paris. Le peuple rendait le roi et son entourage responsables de ses misères. Mais Marie-Antoinette surtout était l'objet de la haine populaire.

Dès son mariage elle avait été en butte aux sarcasmes d'une partie de la cour. On lui reprochait son manque de dignité, sa légèreté, ses amitiés. À vrai dire, si Louis XVI n'avait pas de favorites comme ses prédécesseurs, la reine avait les siennes: la princesse de Lamballe, puis la comtesse, bientôt créée duchesse de Polignac.

La faveur de Marie-Antoinette pour cette dernière coûta cher à la France, et lorsque, par ordre de l'Assemblée, les dépenses de la cour furent publiées (en 1790), Mirabeau s'écriait avec justesse: "Mille écus à la famille d'Assas pour avoir sauvé la France, et un million à la famille de Polignac pour l'avoir perdue."

Cinq ans avant la Révolution, l'affaire du Collier avait montré combien la reine était détestée. La cardinal de Rohan,

avide de se concilier les bonnes grâces de Marie-Antoinette, s'était laissé duper par une intrigante, la comtesse de La Motte. Celle-ci lui avait fait croire que la reine désirait vivement un collier d'un million six cent mille livres que le roi lui avait refusé. Le cardinal l'acheta et le remit à la comtesse pour le donner à la reine. Le Collier disparut. Rohan ne put le payer et l'affaire se découvrit. Mis à la Bastille, le cardinal fut acquitté, tandis que la comtesse de La Motte était condamnée à être fouettée, marquée au fer rouge et emprisonnée pour la vie à la Salpêtrière.

Bien que Marie-Antoinette eût été tout à fait étrangère à la première partie de cette affaire, le scandale, avivé par la malignité publique, rejaillit sur elle. Elle avait intrigué pour faire condamner le cardinal. Plus tard elle aida peut-être à l'évasion de Madame de La Motte, qui cependant l'avait dénigrée et calomniée dans ses dépositions. De Londres, où elle s'était réfugiée, cette aventurière fit imprimer d'abominables pamphlets contre celle que l'on n'appelait plus que l'Autrichienne.

C'est encore Mirabeau qui disait que "l'affaire du Collier avait été le prélude de la Révolution". Et Napoléon à Sainte-Hélène ajoutait: "La mort de la reine date de là."

Pendant que la cour impopulaire de Louis XVI continuait à vivre dans le luxe et l'insouciance, comptant sur l'armée pour la défendre au besoin, Paris mourait de faim. Les récoltes avaient été mauvaises, et la France, et surtout Paris, souffraient de la disette. Le commerce avait presque cessé, le travail s'était arrêté.

Au commencement d'octobre 1789, la nouvelle se répand dans Paris que, dans un grand banquet de soldats, à Versailles, le roi et la reine ont été acclamés, que la cocarde tricolore a été foulée aux pieds et la cocarde blanche arborée.

La populace de Paris furieuse s'arme et se dirige sur Versailles. Elle croit que l'abondance y règne. Elle veut demander du pain et ramener le roi et la reine à Paris, supposant que l'abondance y reviendra avec eux.

La Fayette à la tête de la garde nationale suivit la foule, n'ayant pu empêcher la marche sur Versailles. Marie-Antoinette, contre laquelle des forcénés profèrent des menaces de



La princesse de Lamballe.
favorite de Marie-Antoinette, victime des massacres de septembre 1792.

mort, n'est sauvée que par le dévouement des gardes du corps qui se font tuer en défendant sa porte. Le roi promet de se rendre à Paris. La famille royale est ramenée, en quelque sorte de force, à Paris, où l'Assemblée commet la faute de la suivre (journées des 5 et 6 octobre 1789).

L'année 1790 se passa sans événement remarquable, si ce n'est la fête de la Fédération (14 juillet), fête donnée par les Parisiens à 100,000 représentants de l'armée et des départements le jour anniversaire de la prise de la Bastille. La Fayette le premier prêta serment de fidélité à la nouvelle Constitution, sur l'autel de la patrie élevé au Champ de Mars. A son tour Louis XVI jura de maintenir la Constitution telle qu'elle avait été décrétée par l'Assemblée Nationale. Ce fut un des beaux jours de la Révolution. Mais il n'eut pas de lendemain.

L'Assemblée était dirigée par les plus audacieux et les plus violents. Mirabeau, après avoir combattu la cour, s'était rapproché d'elle et essayait avec tout son talent de mettre un frein aux excès. Il mourut (2 avril 1791) et la cour n'eut plus de soutien. Depuis plusieurs mois, Necker, voyant son impuissance, avait donné sa démission.

Le roi, qui, depuis les journées d'octobre, était en quelque sorte prisonnier aux Tuileries, résolut de s'enfuir.

Dès le lendemain de la prise de la Bastille l'émigration avait commencé. Le comte d'Artois, le plus jeune frère du roi, avait été le premier à donner le signal. Un grand nombre de nobles l'imitèrent.

A l'étranger, ils excitèrent les rois contre la France.

Au nom de Louis XVI, le comte d'Artois négociait avec l'empereur d'Autriche, Léopold, et avec les princes allemands. A un signal donné, une armée de cent mille hommes était prête à entrer en France.

Ainsi Louis XVI, après avoir juré d'observer la Constitution, autorisait l'invasion de la France.

Le roi, la reine et leurs enfants, le dauphin et Madame Royale, ainsi que la sœur du roi, Madame Elisabeth, quittèrent les Tuileries dans la nuit du 20 juin 1791. Le comte de Provence, frère du roi, s'enfuit en même temps d'un autre côté et parvint en Belgique.

La famille royale, reconnue à Varennes au moment où elle cherchait à gagner la frontière de l'est, fut ramenée à Paris au milieu du silence de la population.

Les clubs demandaient la déchéance de Louis XVI. L'Assemblée refusa. Le roi resta suspendu de ses fonctions jusqu'au moment où l'Assemblée se sépara (14 sept. 1791). Alors elle le rétablit après lui avoir fait accepter la Constitution complétée, qu'il jura solennellement d'observer.

En deux ans, l'Assemblée Nationale Constituante avait accompli une Révolution extraordinaire. Avant elle, la France était gouvernée par un roi qui s'en croyait le maître absolu. La Constituante proclama que le souverain de la France était le peuple français. Auparavant le roi faisait les lois suivant son bon plaisir, la Constituante donna le pouvoir législatif aux représentants de la nation. Le roi n'était plus le maître de l'Etat, il en était le premier serviteur. On lui laissa le droit de veto; il pouvait empêcher pendant un certain temps l'exécution d'une loi votée par l'Assemblée.

La France, divisée autrefois en provinces dont l'administration était fort compliquée, fut divisée en départements, les départements furent divisés en districts, appelés aujourd'hui arrondissements, les districts en cantons et les cantons en communes. La Constituante établit la justice sur une base solide, supprima le droit d'aînesse, proclama l'égalité de tous les citoyens. Elle reconnut la liberté du travail et du commerce entravés précédemment par les corporations, par les douanes provinciales et les péages. Les immenses biens du clergé furent vendus au profit de l'Etat et le clergé reçut une Constitution civile.

La Constitution de 1791 donnait le pouvoir à une assemblée unique et permanente, que le roi ne pouvait dissoudre. Des élections générales la renouvelaient tous les deux ans. Le corps électoral comprenait seulement deux millions d'électeurs environ.

Les républicains trouvaient cette Constitution trop aristocratique, car elle n'établissait pas le suffrage universel; la cour et l'Europe la considéraient comme trop révolutionnaire. La Révolution profitera surtout à la bourgeoisie.

XXIX.

LA RÉVOLUTION (*suite*). — L'ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE (1791-1792.)

Sur la proposition de Robespierre, la Constituante avait décidé que ses membres ne pourraient faire partie de la nouvelle assemblée. Ce désintéressement imprudent allait priver l'Assemblée Législative de l'expérience de douze cents représentants éclairés.

La droite de l'Assemblée était formée non plus des partisans de la monarchie absolue, mais des défenseurs de la monarchie parlementaire.

A gauche se trouvaient les partisans d'idées plus avancées, Vergniaud, Gensonné, Guadet, Condorcet, Roland, Brissot, Pétion, presque tous députés de la Gironde, d'où le nom de Girondins donné à leur parti. Les Girondins désiraient établir la République.

Enfin, au centre, était la Plaine, composée de ces hommes honnêtes mais timides, qui, par leur caractère, répugnent aux excès, et qui, par peur, finissent par voter avec les plus violents.

Cette assemblée bien pâle entre la Constituante et la Convention, ne sut même pas imposer au peuple le respect de ses délibérations. Par suite de ses concessions, la municipalité ou commune de Paris devint toute puissante.

Un des premiers actes de la Législative fut d'ordonner aux émigrés, qui continuaient de préparer l'invasion de la France, de rentrer en France sous peine de confiscation de leurs biens. Le roi mit son veto.

Les prêtres qui ne voulaient pas prêter serment à la Constitution civile du clergé agitaient quelques provinces de l'ouest ; l'Assemblée prit contre eux des mesures sévères. Le roi mit encore son veto.

Louis XVI usait ainsi du droit que lui donnait la Constitution.

Il fut alors attaqué avec violence dans les clubs, surtout au club des Jacobins, où dominait Robespierre, et au club des Cordeliers, où trônaient Danton et Camille Desmoulins.

Cependant Louis XVI et Marie-Antoinette correspondaient avec les cours de l'Europe et les excitaient contre la France, ainsi qu'il fut prouvé plus tard. Les puissances étrangères armaient contre la France. Les ministres choisis par le roi étaient soupçonnés de trahison. L'Assemblée força le roi à les renvoyer et à choisir de nouveaux ministres parmi les Girondins. Dumouriez devint ministre des affaires étrangères, et Roland, dont la femme a mérité une place parmi les noms fameux de la Révolution, fut nommé ministre de l'intérieur.

Au mois d'avril 1792, obligé par son ministère, Louis XVI vint, bien malgré lui, demander à l'Assemblée de déclarer la guerre à l'Autriche, qui s'était alliée à la Prusse et menaçait d'attaquer la France. L'Assemblée déclara la guerre.

La nation accepta la guerre avec enthousiasme; mais le peuple, à Paris surtout, croyait, et avec raison, que la cour était d'accord avec l'étranger.

Le roi ayant refusé d'approuver un nouveau décret contre les prêtres réfractaires et renvoyé ses ministres girondins, une émeute éclata le 20 juin 1792, anniversaire du Serment du Jeu de Paume et de la fuite de Varennes. La foule envahit les Tuileries et voulut forcer le roi à approuver les décrets qu'il avait repoussés. Louis XVI se laissa coiffer du bonnet rouge et le peuple satisfait se retira sans avoir arraché la sanction des décrets.

La Fayette qui commandait une armée à la frontière demanda en vain justice de la violation de la demeure royale. Proscrit lui-même deux mois après, il quitta l'armée et émigra.

Les armées ennemies approchaient des frontières. Au mois de juillet 1792, l'Assemblée proclame que "la Patrie est en danger." Aussitôt des volontaires s'enrôlent en masse.

C'est alors que l'on connaît à Paris le manifeste du duc de Brunswick, général en chef de l'armée prussienne. Dans ce manifeste, Brunswick annonçait qu'il venait, au nom des rois, rendre à Louis XVI son autorité. Il menaçait de faire fusiller les habitants pris les armes à la main, et, si les Tuileries étaient insultées, de livrer Paris à une exécution militaire.

Le peuple accepte le défi, s'insurge de nouveau et enveloppe les Tuileries le 10 août (1792). Entouré des Suisses, des gardes et de quelques nobles, le roi aurait pu se défendre dans les Tuileries. Il se décide, avant l'attaque, à se réfugier avec sa famille au sein de l'Assemblée.

Les défenseurs du château sont égorgés ou emprisonnés et le peuple vainqueur envahit l'Assemblée, lui dictant deux ordres : la déchéance du roi et la convocation d'une Convention nationale. Elle obéit au second ordre.

Quant au roi, elle le suspend de ses fonctions et le fait conduire, toujours accompagné de sa famille, à la tour du Temple.

Les Prussiens venaient de prendre Longwy; le bruit se répand qu'ils sont dans Verdun et qu'ils marchent sur Paris. On propose dans l'Assemblée de se retirer au delà de la Loire. Danton démontre que livrer Paris, c'est livrer la France. Avant d'aller exterminer les ennemis du dehors, il faut exterminer ceux du dedans, au moins faire peur aux royalistes.

C'est alors que Danton ordonne ou laisse ordonner par le comité de surveillance, dont Marat était membre, les massacres de septembre qui ensanglantèrent les prisons de Paris (du 2 au 6. sept. 1792). Des bandes d'égorgeurs soudoyés par la Commune s'emparèrent des prisons et sans pitié mirent à mort les prêtres non assermentés, les Suisses, les royalistes avoués. La princesse de Lamballe, l'amie de la reine, fut déchirée en lambeaux et sa tête promenée dans les rues, jusque sous les fenêtres du Temple.

Après la prise de Verdun, une armée de 160.000 Prussiens et Autrichiens, accompagnée d'un corps d'émigrés français, avait réussi, malgré l'habile tactique de Dumouriez, qui commandait l'armée française, à forcer un des défilés de l'Argonne et à pénétrer en Champagne. Dumouriez persista à rester dans l'Argonne sur les derrières de l'ennemi qui n'osa s'aventurer sur la route de Châlons et de Paris. Kellermann avec une autre armée vint rejoindre Dumouriez à Valmy.

C'est là que se livra la première grande bataille de la Révolution. Elle fut le prélude des grandes hécatombes qui pendant vingt ans vont ensanglanter l'Europe.

Malgré l'opinion des émigrés qui prétendaient que l'on vien-

drait facilement à bout des troupes françaises, composées en majeure partie de recrues, l'armée française résista courageusement aux attaques des coalisés.

Kellerman laisse s'avancer les colonnes d'attaque de Brunswick, puis il se met au premier rang de ses troupes et s'apprête à charger l'ennemi à la baïonnette au cri de "Vive la nation!"

Les Prussiens, en voyant cette attitude, hésitent; l'artillerie française redouble ses coups et laboure les flancs des colonnes ennemies. Les Coalisés doivent battre en retraite. Brunswick et son armée reprennent la route de l'Allemagne.

Le grand poète Goethe avait suivi en curieux l'armée allemande. Vivement frappé par la fière attitude et par l'enthousiasme des soldats de Kellermann, il dit gravement le soir de la bataille: "En ce lieu et dans ce jour commence une nouvelle époque pour l'histoire du monde." (20 sept. 1792).

XXX.

La Révolution (*suite*). — La Convention (1792-1795.)

Le lendemain de Valmy, la Convention se réunit. Son premier acte fut de déposer Louis XVI et de proclamer la République. A Brunswick qui demandait de négocier elle fit une réponse digne du vieux sénat de Rome: "La République française ne peut entendre aucune proposition avant que les troupes prussiennes n'aient entièrement évacué le territoire français."

Les Girondins qui formaient le parti avancé dans la Législative devinrent le parti modéré dans la Convention. Ils conservèrent quelque temps encore le pouvoir. Il passa bientôt aux Montagnards; ainsi nommés parce qu'ils siégeaient sur les bancs les plus élevés de l'assemblée.

Les Girondins avaient plus d'éloquence et de savoir, ils voulaient une république modérée.

Les Montagnards avaient plus de passion et d'audace et étaient décidés à employer les moyens les plus violents pour assurer le triomphe de la Révolution. Ils s'appuyaient sur les clubs et sur la municipalité ou Commune de Paris.

Entre les Girondins et les Montagnards étaient toujours les modérés, les indécis, qui formaient la Plaine ou le Marais.

Les chefs des Montagnards étaient Marat, Danton et Robespierre.

L'Europe entière menaçait la France d'une immense coalition. "L'ennemi nous menace, s'écria Danton, jetons-lui en défi une tête de roi." Et la Convention se faisant en même temps accusatrice et juge cita le roi déchu à comparaître devant elle.

Robespierre demandait la mort de Louis sans jugement, réclamait cette condamnation comme mesure de salut public. Les Girondins ne firent que de timides efforts pour le sauver.

Louis Capet, comme on l'appelait, lui donnant le nom du fondateur de la dynastie, fut accusé de trahison. A l'unanimité, la Convention le reconnut coupable de conspiration contre la liberté publique et d'attentat contre la sûreté générale. A la majorité il fut condamné à mort sans délai et exécuté le 21 janvier 1793.

La mort de Louis XVI arma contre la France tous les Etats qui hésitaient. Le Danemark et la Suède seuls restèrent dans la neutralité. La Convention fit appel à tous les peuples, au nom de la liberté, les excitant à se soulever contre leurs monarques absolus. Ainsi toutes les monarchies et aristocraties de l'Europe se levèrent contre la France, non pas tant pour venger Louis XVI, mais plutôt pour étouffer les principes du nouvel ordre social jetés dans le monde par la Révolution.

A la guerre étrangère s'ajouta la guerre civile. Elle commença en Vendée et s'étendit peu à peu dans l'ouest où le clergé et les nobles avaient conservé une grande influence.

La Convention tint tête partout. Après Valmy, Dumouriez avait vaincu les Autrichiens à Jemmapes (6 nov. 1792) et s'était emparé des Pays-Bas, mais il avait subi un échec à Nerwinde et avait dû abandonner ses conquêtes. Il se déclara

alors contre la Convention et essaya de soulever contre elle son armée. Ses soldats refusèrent de le suivre. Il passa dans le camp autrichien.

La Convention décréta une levée de trois cent mille hommes. Elle institua le Comité de Salut public qui gouvernait les ministres et les généraux avec une autorité absolue, et le Tribunal révolutionnaire, chargé de juger les ennemis de la République. Un Comité de Sûreté générale devait rechercher non seulement les coupables mais encore les suspects et les traduire au Tribunal révolutionnaire.

Depuis la défection de Dumouriez, la crainte, le soupçon étaient partout. Montagnards et Girondins se défiaient les uns des autres et prêtaient à leurs adversaires des projets absurdes. La guillotine était en permanence, toujours menaçante et prête à tomber sur toutes les têtes. Ce système a reçu le nom de Terreur.

Le plus atroce des énergumènes était Marat, qui, dans son journal, l'Ami du peuple. raisonnait ainsi: "Le salut public est la loi suprême: or, 270,000 nobles et prêtres mettent l'état en danger, donc il faut faire tomber ces 270,000 têtes". Les Girondins qu'il accusait du crime de modérantisme l'attaquèrent. Le Tribunal révolutionnaire renvoya Marat absous.

Les Girondins accusèrent alors Robespierre. La Montagne souleva contre eux le peuple de Paris. L'émeute envahit la Convention et l'obligea à voter l'arrestation de trente-et-un Girondins. Les uns attendirent leur jugement et furent guillotinés; les autres s'enfuirent en province et soulevèrent quelques villes. Bordeaux, Lyon, Marseille se déclarèrent contre la Convention. Toulon fut livré aux Anglais avec toute la flotte de la Méditerranée.

Le Comité de Salut public exerça alors une dictature terrible. Il rédigea une loi des suspects qui jeta dans les prisons plus de trois cent mille individus, et lança la proclamation suivante: "La République n'est plus qu'une grande ville assiégée: il faut que la France ne soit plus qu'un vaste camp. Tous les âges sont appelés par la patrie à défendre la liberté: les jeunes gens combattront; les hommes mariés forgeront des armes; les femmes feront les habits et les tentes des soldats; les enfants mettront le vieux linge en charpie, et les vieillards se feront

porter sur les places publiques pour enflammer tous les courages."

Un million deux cent mille hommes partirent pour les armées. Carnot organisa quatorze armées. La poudre, l'acier manquaient; on n'avait point de canons. Les chimistes firent de la poudre et de l'acier. On fondit les cloches pour faire des canons.

Lyon fut assiégé, repris et les rebelles furent mitraillés A Bordeaux, Tallien, délégué du Comité de Salut Public, fit rentrer cette ville dans le devoir en multipliant les exécutions: il y rencontra Thérésa Cabarrus alors marquise de Fontenay, qui l'armera plus tard contre Robespierre. Le général Dugommier, secondé par un jeune capitaine d'artillerie nommé Napoléon Bonaparte, reprit Toulon aux Anglais. Dans l'ouest, les Vendéens furent vaincus. Jourdan à la tête de la principale armée contint les armées des Coalisés.

A l'intérieur, la guillotine était toujours en permanence. Une jeune fille, Charlotte Corday, crut qu'en tuant Marat, elle allait tuer la Terreur. Elle poignarda Marat, mais la Terreur redoubla.

La reine Marie-Antoinette, puis sa belle-sœur, Madame Elisabeth, sœur de Louis XVI, montèrent sur l'échafaud. Le pacifique Bailly, ancien maire de Paris, le duc d'Orléans, Malesherbes, Madame Roland, des généraux, des savants, et bien d'autres eurent le même sort.

Les Montagnards en vinrent à se déchirer entre eux. Camille Desmoulins, Danton et leur groupe passaient pour indulgents. Sous prétexte d'orléanisme, Robespierre les fit décréter d'accusation. Le Tribunal révolutionnaire les condamna à la guillotine.

Cependant une si horrible situation ne pouvait durer Robespierre tout puissant au Comité du Salut Public était devenu un véritable dictateur. Il voulut faire passer une loi qui aurait permis de condamner sans jugement. La Convention la vota avec des modifications. De nombreuses victimes montèrent encore sur l'échafaud; le célèbre poète André Chénier fut du nombre. Les Conventionnels menacés s'unirent pour précipiter la chute du terrible dictateur.

Marie-Antoinette.



La *Reine conduite au Supplice*, par DAVID.

Cet effroyable croquis fut tracé d'une fenêtre de restaurant par le peintre David, 1793.

XXXI.

La Révolution (*suite*). — Fin de la Convention (1795.)

Sentant son pouvoir lui échapper, Robespierre résolut de frapper un grand coup. Le 8 thermidor, an II, la lutte s'engagea dans la Convention. Le débat fut orageux et longtemps indécis. Enfin, sur la proposition de Tallien, la Convention vota à l'unanimité l'arrestation de Robespierre, de son frère et de leurs soutiens, Couthon, Saint-Just et Lebas.

Mais la Commune de Paris fit sonner le toscin dans les faubourgs; le peuple s'arma, délivra les prisonniers et les mena à l'Hôtel de Ville. La Convention, agissant avec fermeté, mit Robespierre et tous les siens hors la loi et fit marcher la garde nationale sur l'Hôtel de Ville. Ils furent repris et conduits à l'échafaud au milieu des outrages d'une foule qui voyait dans leur supplice la fin d'un épouvantable régime.

Le 9 thermidor an II de la République correspond au 27 juillet 1794.

La Convention avait aboli le calendrier grégorien et établi le calendrier républicain. Avec ce nouveau calendrier, l'année commençait le 22 septembre, jour de la proclamation de la République et de l'équinoxe d'automne.

L'an I commençait donc le 22 septembre 1792.

L'année était divisée en douze mois de trente jours auxquels le poète Fabre d'Eglantine donna les noms suivants: Vendémiaire, brumaire, frimaire; nivôse, pluviôse, ventôse; germinal, floréal, prairial; messidor, thermidor, fructidor. Chaque mois était partagé en trois périodes de dix jours. A la fin de l'année il y avait cinq jours, et les années bissextiles, six jours complémentaires. Ce calendrier fut en usage jusqu'au premier janvier 1806.

Immédiatement après la chute de Robespierre, les lois

révolutionnaires furent abolies et la Convention se mit à l'œuvre pour préparer une autre Constitution.

Pendant la Terreur près de deux mille sept cents personnes, à Paris seulement, étaient montées sur l'échafaud; à peu près le même nombre furent massacrées dans les provinces.

Pour consoler au milieu de ce deuil, partout les armées françaises étaient victorieuses de la Coalition européenne. Aux opérations lentes et méthodiques des armées coalisées dont les stratégistes n'avaient trouvé d'autre plan que celui d'entourer la France d'armées nombreuses disséminées en petits corps, Carnot substitua la guerre par grandes masses.

Les généraux improvisés de la République ne connaissaient pas les savantes manœuvres; Carnot, qui a mérité le nom d'Organisateur de la victoire, demanda que l'on frappât des coups rapides, marchant droit devant soi, à la baïonnette. Cette tactique convenait aux jeunes armées françaises qui l'adoptèrent avec enthousiasme et se précipitèrent souvent sur l'ennemi au cri de: "Vive la Nation!" et au chant de la Marseillaise, composée à Strasbourg, en 1792 par Rouget de Lisle, jeune capitaine du génie.

Au nord Jourdan reconquit la Belgique et vainquit les Autrichiens à Fleurus (1794). Pichegru occupa la Hollande et fonda la République Batave. Des escadrons de hussards s'emparèrent de la flotte hollandaise retenue dans les glaces. Dans l'est, sur le Rhin, Hoche délivra l'Alsace envahie et battit les Allemands à Woerth, là même où les Français furent battus en 1870. Moreau prit Trèves et Coblentz. Les armées républicaines occupèrent la rive droite du Rhin. Sur la frontière des Alpes, Montesquiou conquit la Savoie et le comté de Nice. Enfin les Espagnols étaient repoussés de l'autre côté des Pyrénées.

La France était partout victorieuse excepté sur mer. Tous les officiers avaient émigrés; la flotte restait sans chefs. L'amiral Villaret-Joyeuse, naguère simple capitaine, attaqua, avec vingt-cinq vaisseaux montés par des paysans, une flotte anglaise de trente-huit vaisseaux, pour protéger l'arrivée d'un immense convoi de blé. Le convoi passa, mais six vaisseaux français furent perdus. L'un d'eux, le Vengeur, plutôt que d'amener son pavillon, s'engloutit dans les flots avec son équipage chantant la Marseillaise.

En Vendée, les Chouans avaient fait la guerre plutôt en brigands qu'en soldats. L'insurrection s'étant étendue, la Convention dut envoyer contre les Vendéens des armées aguerries et des généraux expérimentés. Kléber et Marceau les vainquirent au Mans et à Savenay. Hoche chargé de pacifier le pays, repoussa une armée d'émigrés descendus dans la presqu'île de Quiberon, en Bretagne. Ce fut une véritable défaite à la fois pour les royalistes et les Anglais qui les avaient aidés dans leur débarquement (1795).

Effrayées de leurs défaites, deux grandes puissances demandèrent la paix: la Prusse et l'Espagne. La Prusse céda à la France toutes ses provinces à la gauche du Rhin; l'Espagne céda la partie de Saint-Domingue lui appartenant.

La Convention avait voté une nouvelle Constitution, connue sous le nom de Constitution de l'an III (1795). Elle donnait le pouvoir législatif à deux assemblées: le Conseil des Cinq-Cents et le Conseil des Anciens. Le pouvoir exécutif était confié à un comité de cinq membres, appelé Directoire.

Craignant qu'un seul homme à la tête du pouvoir exécutif n'abusât de son autorité, la Convention avait distribué cette autrorité entre cinq.

Elle avait aussi affaibli le pouvoir législatif en le partageant entre deux assemblées. Ces précautions étaient sages, mais les deux pouvoirs se trouvèrent affaiblis au moment où la République était menacée à la fois par ses ennemis du dedans et du dehors.

Depuis le 9 thermidor, une réaction s'était produite; les royalistes espéraient une restauration prochaine. Ils comptaient de nombreux partisans dans la garde nationale; le général Pichegru lui-même promettait son appui. Ils croyaient que les prochaines élections leur donneraient la majorité. Mais la Convention décida que les membres des nouvelles assemblées seraient pris pour les deux-tiers parmi les Conventionnels. Les royalistes déçus soulevèrent les sections de la garle nationale; 40,000 hommes marchèrent sur les Tuileries où siégeait la Convention.

Barras chargé par la Convention de la défendre s'adjoignit le général Bonaparte. Celui-ci reçut les émeutiers à coups de canon et les dispersa facilement (13 vendémiaire—5 octobre

1795). La garde nationale fut désarmée. Bonaparte fut surnommé le général Vendémiaire.

Peu après la Convention se sépara. Cette célèbre assemblée n'eut pas le temps de réaliser toutes les réformes qu'elle souhaitait, mais elle prépara toutes les réformes réalisées depuis en France. Elle resserra l'unité du pays, prépara un code uniforme, décréta l'instruction nationale, fonda toutes les grandes écoles qui font la gloire de la France. De cette époque date l'établissement du système métrique.

Les fortunes avaient été bouleversées par l'émission désordonnée des assignats, Cambon créa le Grand Livre de la Dette Publique et mit de l'ordre dans les Finances.

En se séparant la Convention laissait la France plus grande qu'elle ne l'avait trouvée. La France avait alors ses limites naturelles, les limites de l'ancienne Gaule, le Rhin la bornait à l'est.

XXXII.

La Révolution (*suite*). — Le Directoire (1795-1799.)

Le Conseil des Anciens et le Conseil des Cinq-Cents se réunirent à la fin de l'année 1795 et élurent les cinq directeurs. Ceux-ci s'installèrent au Luxembourg. Deux d'entre eux, Barras et Carnot, étaient des hommes supérieurs.

L'Angleterre et l'Autriche continuaient la guerre. C'est contre l'Autriche que le Directoire porta ses efforts.

Carnot, l'organisateur des armées de la Convention, traça un magnifique plan de campagne. Deux armées devaient pénétrer en Allemagne et remonter l'une le Mein, l'autre le Neckar, la troisième devait faire la guerre en Italie dans la vallée du Pô. Les deux premières devaient se réunir sous les murs de Vienne, la troisième devait retenir les Autrichiens en Italie.

Ce plan ne réussit pas complètement, car ces trois armées

étaient trop éloignées les unes des autres; elles ne pouvaient se porter secours s'il était nécessaire.

La première armée commandée par Jourdan s'avança en Allemagne le long de la vallée du Mein, pendant que Moreau, à la tête de la deuxième armée pénétrait dans la vallée du Danube. L'archiduc Charles porta toutes les forces de l'Autriche sur l'armée de Jourdan qu'il vainquit à Altenkirchen, où fut tué Marceau. Jourdan dut ramener son armée derrière le Rhin.

L'archiduc attaqua alors Moreau. Celui-ci, inférieur en nombre, sans perdre un homme ni un canon, fit une retraite mémorable.

Quant à la troisième armée, Carnot l'avait confiée au jeune Bonaparte.

Né en 1768, et non 1769, comme on l'a souvent répété, dans l'île de Corse, Napoléon Bonaparte était fils de Charles Bonaparte, avocat peu fortuné d'Ajaccio et père de huit enfants.

Avant sa mort (1785), Charles Bonaparte avait eu le temps d'obtenir des bourses de collège pour les aînés. Napoléon fut donc envoyé en France à l'école de Brienne où il commença ses études. De là il passa à l'école militaire de Paris.

Lieutenant en second dans l'artillerie en 1785, il résida dans plusieurs garnisons, où il se fit peu remarquer. Sans fortune, il ne pouvait pas même fréquenter les autres officiers; il étudiait, lisait, écrivait parfois, d'ailleurs sans succès. Il accueillit la Révolution avec enthousiasme.

Devenu capitaine en 1793, il fut désigné avec une partie de son régiment pour le siège de Toulon. Il était alors jacobin et recherchait l'amitié de Robespierre jeune et de Barras, délégués de la Convention à l'armée assiégeant Toulon. A Valence il avait fait imprimer une brochure, le Souper de Beaucaire, dans lequel il s'élevait contre les Girondins. Après la prise de Toulon il devint rapidement général de brigade et fut envoyé à l'armée des Alpes. Le 9 thermidor vit la chute de Robespierre.

Bonaparte compromis par ses relations avec le parti jacobin fut arrêté et privé de commandement. Venu à Paris, il y végéta plusieurs mois, n'ayant presque aucune ressource. Il songeait à demander du service dans l'armée turque. Enfin, à force de sollicitations, il obtint une place au ministère de la

guerre, au bureau topographique. Peu après, Barras le choisit pour défendre la Convention.

Après cette facile victoire de Vendémiaire, Bonaparte, sauveur de la Convention, est nommé général en chef de l'armée de l'intérieur. Il peut alors fréquenter les salons des puissants de l'époque. Il rencontre Joséphine de Beauharnais, veuve du général Alexandre de Beauharnais, guillotiné sous la Terreur. Elle n'est plus jeune, elle a deux enfants, mais Bonaparte l'aime et l'épouse. Il vient d'être choisi pour commander cette troisième armée que Carnot lance contre l'Autriche. Deux jours après le mariage, Bonaparte part pour rejoindre son armée.

En arrivant à son quartier-général à Nice, (27 mars 1796), Bonaparte trouve une armée de 40,000 soldats environ, mal nourris, mal vêtus, mais aguerris et commandés par des généraux tels que Masséna et Augereau, déjà illustres par maints combats.

Par une ardente proclamation, le général en chef exalte le courage et le patriotisme de son armée. Il lui promet même les dépouilles de l'Italie.

Les soldats ne prendront que trop à la lettre cette dernière promesse. Jusqu'alors les armées républicaines respectaient les biens des vaincus; avec Napoléon, les immenses armées qui le suivront considèreront les biens des vaincus comme le leur propre par droit de conquête. Napoléon fera de même. C'est ce qui a permis à Taine d'appeler Napoléon un condottiere de génie.

Bonaparte a en face de lui 60,000 Autrichiens et Piémontais. Il attaque les Piémontais, les bat et les oblige à signer le traité de Turin.

Il se retourne contre les Autrichiens, commandés par Beaulieu, les vainc à Lodi et les rejette dans le Tyrol.

Le pape et le duc de Parme négocient. Pour arrêter les vainqueurs, ils versent plusieurs millions et livrent à la France de nombreux objets d'art.

A Beaulieu succède Wurmser avec une nouvelle armée de 60,000 hommes. Wurmser est vaincu à Castiglione. Malgré les renforts qu'il reçoit, il est de nouveau battu et obligé de se réfugier dans Mantoue où Bonaparte va l'assiéger.

Une troisième armée autrichienne, sous les ordres d'Alvin-

zi, descend des Alpes. Le péril est grand. Bonaparte lève le siège de Mantoue; il recule. Tout à coup il tourne la position d'Alvinzi, bat les Autrichiens sur les bords de l'Adige, à Arcole, et oblige Alvinzi à se retirer.

Renforcé de nouveau, Alvinzi est encore battu à Rivoli. Mantoue doit capituler.

L'armée française avait gagné en quelques mois douze grandes batailles et plus de soixante combats.

L'Italie est alors divisée en républiques sous la protection de la République française.

Pendant ce temps deux armées sous le commandement de Hoche et de Moreau s'étaient mises en mouvement. Hoche vainqueur dans trois batailles et cinq combats menace Vienne. Bonaparte s'avance dans le Tyrol. L'Autriche demande la paix à Leoben et signe un traité définitif à Campo-Formio (1797). Elle reconnaît à la France la possession de la Belgique et de toute la rive gauche du Rhin.

Seule l'Angleterre restait en armes contre la France. Bonaparte propose de porter la guerre en Egypte d'où l'on pourrait menacer les possessions anglaises de l'Inde. Le Directoire lui donne une armée.

Bonaparte débarque près d'Alexandrie, s'en empare et marche sur le Caire. Il gagne sur les Mamelucks la bataille des Pyramides et prend le Caire. Mais une flotte anglaise sous les ordres de Nelson, détruit, dans la rade d'Aboukir, l'escadre qui avait amené les Français.

Bonaparte songe à porter la guerre dans les Indes. Il se met en route pour la Syrie, bat les Turcs à Ascalon et au Mont-Thabor, mais il ne peut prendre Saint-Jean d'Acre et est obligé de revenir en Egypte.

Là, il apprend que la France est menacée d'une invasion, que le Directoire est devenu impopulaire. Depuis ses victoires d'Italie, il ambitionne le pouvoir; il abandonne son armée en Egypte, laissant le commandement à Kléber.

XXXIII.

La Révolution (*suite*). — Le Consulat (1799-1804.)

L'Angleterre avait formé contre la France une nouvelle coalition dans laquelle étaient entrées l'Autriche et la Russie.

La France fut attaquée de tous côtés: par les Anglais en Hollande, par les Autrichiens et les Russes en Suisse et en Italie. Partout les armées françaises étaient repoussées.

Hoche était mort peu après avoir reçu le commandement en chef des deux armées du Rhin. On le regardait comme un autre Bonaparte, moins l'ambition démesurée. La République espérait en lui lorsqu'il mourut à l'âge de vingt-neuf ans, laissant une des plus grandes et des plus pures renommées de la Révolution.

Les victoires de Bergen et de Zurich sauvèrent la France. Le général Brune vainquit à Bergen une armée anglaise débarquée en Hollande, et Masséna, par de savantes manœuvres, battit complètement à Zurich l'armée russe commandée par Souwarow qui menaçait en Suisse la frontière de l'est (1799).

Il n'y avait plus de vertu et d'énergie qu'aux armées. Après les souffrances de la Terreur, on ne pensait qu'à la joie de vivre. A l'intérieur le Directoire était déconsidéré. La situation financière était très mauvaise. Tous les partis conspiraient.

Les élections ayant été favorabbles aux royalistes, le Directoire fit un coup d'Etat. Sans jugement, il déporta à la Guyane les députés royalistes. L'année suivante ce furent les Conseils qui obligèrent trois des Directeurs à démissionner.

Un gouvernement fort aurait mis en accusation un général abandonnant son armée. Il n'en fut rien quand Bonaparte débarqua à Fréjus.

Le peuple d'ailleurs accueillit Bonaparte avec enthousiasme, le considéra comme un sauveur. Avec la complicité de

Siéyès, de Barras et de Roger-Ducos, membres du Directoire, Bonaparte prépare un coup d'Etat.

Le 18 brumaire an VIII (9 nov. 1799), il pénètre dans la salle des délibérations du Conseil des Cinq-Cents à Saint-Cloud, où il est reçu aux cris de : "A bas le dictateur."

Il hésite. Mais son frère Lucien, qui présidait, ne pouvant se faire entendre des députés, va haranguer les soldats. Ceux-ci chassent les représentants du peuple.

Le Conseil des Anciens accepte le coup d'Etat et nomme trois consuls provisoires, Bonaparte, Siéyès et Roger-Ducos. Deux commissions sont chargées de reviser la Constitution.

La Constitution de l'an VIII promulguée peu après, créa des consuls, des sénateurs, des tribuns, des préfets. La mode était aux choses romaines.

Le pouvoir exécutif fut confié à trois consuls: Bonaparte, Cambacérès et Lebrun. Quatre assemblées exerçaient le pouvoir législatif. Le Conseil d'Etat préparait les lois, le Tribunat les discutait, le Corps Législatif les votait et le Sénat les approuvait.

Ces assemblées s'amoindrissaient les unes par les autres; elles affaiblissaient le pouvoir législatif. On tendait à revenir au gouvernement monarchique, puisque le premier consul, Bonaparte, nommé pour dix ans, réunissait tous les pouvoirs d'un roi.

La guerre continuait. Assiégé dans Gênes, Masséna y soutint un siège mémorable contre une nombreuse armée autrichienne.

Bonaparte, à la tête d'une armée de 40,000 hommes, franchit les Alpes par le Grand Saint-Bernard afin de surprendre les Autrichiens en Lombardie. Il les atteignit à Marengo (14 juin 1800). Malgré ses habiles calculs, la bataille était perdue pour le Premier Consul, quand le général Desaix parut sur le champ de bataille avec de nouvelles troupes. Desaix et ses troupes se précipitent sur l'ennemi, Kellermann les suit à la tête de sa cavalerie. Desaix est tué. Les Autrichiens sont battus et l'Italie est reconquise.

Pendant ce temps Moreau marchait sur Vienne par la vallée du Danube et gagnait la grande bataille de Hohenlin-

den, avec l'aide des généraux Ney et Richepanse. L'Autriche signe la paix de Lunéville (fév. 1801).

En Egypte, Kléber avait remporté une brillante victoire à Héliopolis pour tomber ensuite sous le poignard d'un fanatique. Son successeur, Menou, se rendit aux Anglais avec le reste de son armée. L'Angleterre épuisée par la guerre fit la paix à Amiens et prit l'engagement de rendre à la France les colonies qu'elle avait conquises pendant la guerre.

La France crut les guerres de la Révolution terminées. Le Premier Consul rappela les émigrés, restaura le culte catholique en signant avec le pape le Concordat de 1801. Mais tout en rendant à l'Eglise romaine une partie de ses anciens privilèges, il maintint la liberté de conscience et la liberté des cultes.

Les assemblées de la Révolution avaient accompli de grandes réformes et en avaient préparé d'autres. Bonaparte continua leur œuvre. Il centralisa le gouvernement en organisant les préfectures et sous-préfectures, organisation qui a résisté à tous les bouleversements politiques du XIXème siècle et existe encore. Il créa les cours d'appel, fit rédiger les codes de lois. réforma l'administration financière et institua la Banque de France. Il fonda l'ordre national de la Légion d'Honneur. pour récompenser les services civils et militaires. L'Université fut réorganisée.

Au milieu de la paix et de la prospérité publique, les partis extrêmes n'espérant plus vaincre par des émeutes, conspiraient. Un complot républicain fut découvert, mais un autre, dirigé par les royalistes, faillit réussir.

Une machine infernale éclata sur le passage du premier Consul dans la rue Saint-Nicaise, à Paris. Plus de cinquante personnes furent tuées ou blessées. Cette tentative ne fit qu'affermir la popularité de Bonaparte. Le peuple consulté lui donna le consulat à vie avec le droit de choisir son successeur.

Ce fut vers cette époque que Bonaparte céda la Louisiane aux Etats-Unis. Cet acte lui fut vivement reproché, en France.

L'Angleterre avait violé la paix d'Amiens. Sans déclaration de guerre, elle avait saisi de nombreux navires français et hollandais. Elle cherchait à former une nouvelle coalition. Elle soudoie même des assassins contre le premier Consul. Un ancien chouan, Georges Cadoudal, et quelques complices vien-

nent à Paris pour l'assassiner. Le complot est découvert. Les généraux Pichegru et Moreau y sont impliqués. Pichegru se suicide; Moreau s'exile aux Etats-Unis.

Pour répondre aux attentats et conspirations royalistes, Bonaparte fait saisir à Ettenheim, dans le grand duché de Bade, le duc d'Enghien, le dernier des Condé. Amené à Vincennes, le duc est livré à une commission militaire, et, la même nuit, condamné à mort et fusillé dans les fossés de la place. On lui appliqua la loi touchant les émigrés qui avaient porté les armes contre la France. Sa mort toujours reprochée à Bonaparte fut un acte de représailles. "En une circonstance semblable a écrit Napoléon dans son testament, j'agirais encore ainsi."

XXXIV.

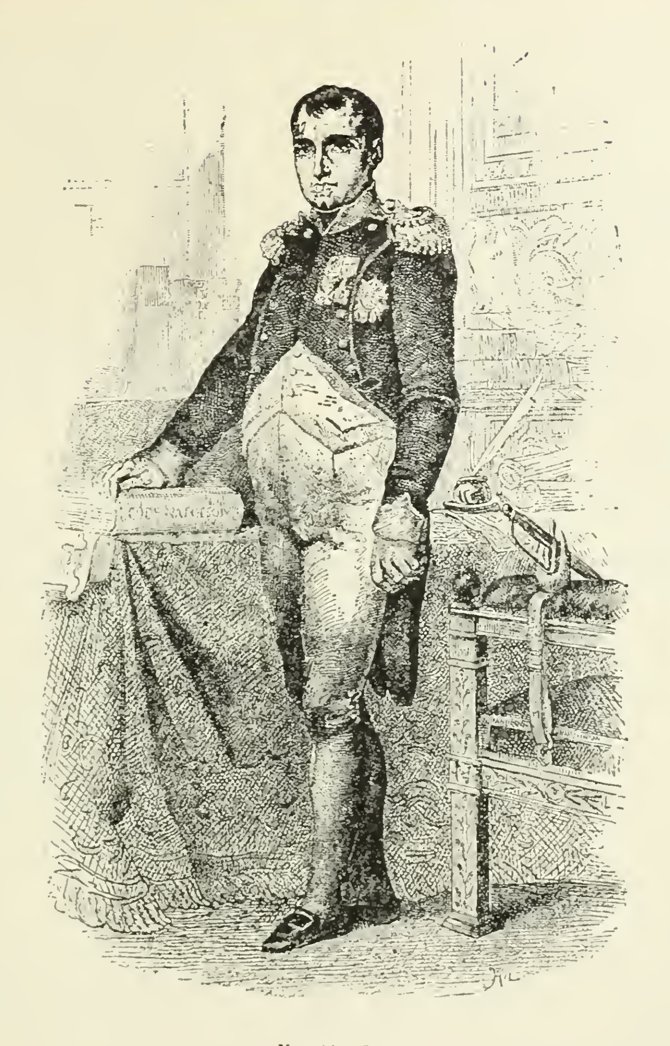
Napoléon Ier (1804-1814.)

En présence de la Coalition formée par l'Angleterre, au moment où les Bourbons et leurs adhérents conspiraient contre le Premier Consul, la nation, sur la proposition du Sénat, répondit en élisant Bonaparte empereur sous le nom de Napoléon Ier. La Constitution fut modifiée. L'héridité fut établie dans la descendance de Napoléon ou de ses fils adoptifs.

Une cour sur le modèle de celles des anciens rois fut organisée. Napoléon créa des dignitaires, des maréchaux, et un peu plus tard une nouvelle noblesse. Cependant cette noblesse n'excluait pas l'égalité devant la loi.

La Révolution avait donné à la France la liberté et l'égalité, avec Napoléon la liberté disparaît.

Pour frapper l'imagination populaire, Napoléon voulut, à l'exemple des anciens monarques, se faire sacrer par le pape. Pie VII vint à Paris sacrer le nouveau Charlemagne. Joséphine de Beauharnais, dont la conduite avait été jadis fort



Napoléon Ier,

né en 1768; lieutenant d'artillerie en 1785; général en chef en 1796; empereur de 1804 à 1814; de nouveau empereur pendant les Cent Jours, (1815); mort à Sainte-Hélène en 1821.

scandaleuse et que Bonaparte voulait répudier à son retour d'Egypte, fut également couronnée impératrice (2 déc. 1804).

Quelques semaines après, l'empereur des Français se rendit à Milan où il se fit proclamer roi d'Italie. Eugène de Beauharnais, fils de Joséphine, y résida comme vice-roi d'Italie.

Dès lors Napoléon veut restaurer l'empire d'Occident. Son ambition le perdra; la France, entraînée par lui, sera sur le point de disparaître du nombre des nations.

Comme autrefois Guillaume le Conquérant, Napoléon avait conçu le projet de débarquer en Angleterre avec une armée. Cent cinquante mille soldats furent rassemblés à Boulogne, prêts à être transportés de l'autre côté du détroit par une immense flotille. Aucune occasion favorable ne se présenta. D'ailleurs une coalition formidable se formait contre le nouvel empire français.

Avec sa décision ordinaire, Napoléon lève le camp de Boulogne et se précipite sur les Autrichiens. Pendant que Mack attend les Français à la sortie des défilés de la Forêt Noire, Napoléon le tourne, l'enveloppe et le force à capituler à Ulm avec une armée de 80,000 hommes, succès sans précédent, acsuré presque sans combat, par les seules combinaisons d'un grand génie militaire.

Deux jours après la reddition d'Ulm, la flotte française était détruite à Trafalgar par la flotte anglaise commandée par Nelson. L'amiral anglais périt dans la bataille. A partir do cet échec, Napoléon ne compta plus sur la marine française.

L'Empereur précipite sa marche, entre à Vienne, et se dirige sur la Moravie où l'attendait une armée austro-russe supérieure à la sienne. Les armées se trouvent en présence à Austerlitz (le 2 déc. 1805).

Par un éclair de génie, Napoléon devine le plan des ennemis, les laisse essayer de tourner sa position, et tout à coup fond sur le centre de l'armée austro-russe, la coupe en deux et la disperse. Les empereurs de Russie et d'Autriche s'enfuient avec leurs soldats. L'Autriche demande la paix qui est signée à Presbourg.

Avec plus de deux mille canons pris à l'Autriche, Napoléon fait élever à Paris, sur la place Vendôme, la colonne de la Grande Armée.

Le traité de Presbourg consacrait l'empire en affermissant le pouvoir de Napoléon. François II abdiquait son titre d'empereur d'Allemagne pour ne conserver que celui d'empereur d'Autriche. Les états allemands formèrent la Confédération du Rhin dont Napoléon se déclara le Protecteur,

C'est à ce moment qu'il fonde la noblesse impériale et qu'il distribue des royaumes à ses frères. Joseph Bonaparte devient roi de Naples, Louis Bonaparte, roi de Hollande. Des membres de la famille impériale, des ministres, des maréchaux, sont créés princes.

L'Angleterre restait maîtresse des mers et sur le continent ne cessait d'exciter les puissances contre la France. D'accord avec la Russie, elle décide la Prusse à se déclarer contre Napoléon.

Deux armées prussiennes s'organisent, l'une commandée par le duc de Brunswick, l'autre par le prince de Hohenlohe. Pendant que Napoléon par d'habiles manœuvres, attaque et bat l'armée du prince de Hohenlohe à Iéna, le maréchal Davout met en déroute le même jour l'armée du duc de Brunswick à Auerstaedt (14 oct. 1806). Les places fortes de la Prusse capitulent sans résistance et Napoléon entre à Berlin.

Les Russes viennent au secours des Prussiens. Napoléon marche à leur rencontre, les bat sur les bords le la Vistule et les poursuit jusqu'en Pologne. A Eylau, il leur livre une bataille sanglante et indécise, et les accable à Friedland. L'empereur de Russie, Alexandre Ier demande la paix. Les deux souverains se rencontrent sur un radeau au milieu du Niémen, en face de la ville de Tilsit et signent la paix (1807).

La Prusse fut sévèrement punie. Les provinces qu'elle avait prises à la Pologne lui furent enlevées et données au duc de Saxe qui devint roi. Les provinces qu'elle possédait sur la rive gauche de l'Elbe formèrent le royaume de Westphalie pour Jérôme Bonaparte. Quant à la Russie, que Napoléon voulait s'attacher dans sa lutte avec l'Angleterre, l'empereur lui laissa s'annexer le grand-duché de Finlande.

Ne pouvant attaquer l'Angleterre chez elle, Napoléon voulut la ruiner en empêchant les peuples de l'Europe de faire le commerce avec elle. En 1806, il décréta le Blocus Continental. Il défendit non seulement aux Français, mais à tous les peuples



Joséphine Tascher de la Pagerie,
née à la Martinique en 1763; épouse du vicomte de Beauharnais,
puis du général Bonaparte, (1796); divorcée en 1809;
morte à la Malmaison en 1814.

de Hollande, d'Allemagne, d'Espagne, et d'Italie de recevoir aucun navire anglais ou aucune marchandise anglaise.

A cette époque les Anglais apportaient à presque toute l'Europe le sucre, le café, le coton, les draps et d'autres marchandises. Pendant sept ans que le Blocus Continental fut appliqué, les peuples d'Europe souffrirent de grandes privations. Il y eut beaucoup de résistance. Napoléon essaya d'en triompher.

Les Anglais occupaient le Portugal. Junot à la tête d'une armée française traversa l'Espagne et entra dans Lisbonne sans coup férir.

L'Angleterre excita alors l'indignation de l'Europe par une attaque sans provocation sur Copenhague, qu'une flotte anglaise bombarda trois jours pour enlever au Danemark sa flotte et dépouiller son arsenal, réputé très riche. Cet acte fit entrer dans le Blocus Continental le Danemark, même l'Autriche. Tous les ports du continent furent fermés aux Anglais.

XXXV.

Napoléon Ier (*suite*). — (1804-1814.)

L'Angleterre ne pouvait tenir longtemps. Elle fut sauvée par les fautes de Napoléon : son intervention en Espagne et sa rupture avec le pape.

Le pape Pie VII, oubliant les services que le premier Consul avait rendus à l'Eglise en restaurant le culte catholique en France, refusa d'observer le Blocus dans ses Etats. Après de longues négociations, Napoléon, menacé d'excommunication, déclara la domination temporelle supprimée et retint le pape en captivité à Savone. Le clergé et les catholiques français se retournèrent contre l'empire. En signant le Concordat, le Premier Consul avait dit : "Le clergé est une force ; je veux m'en servir." Il ne savait pas que cette force ne se laisse jamais prendre.

L'intervention de Napoléon en Espagne eut des suites bien plus graves. Il déposséda les Bourbons (1808) qui régnaient sur ce pays depuis 1700 et Joseph, roi de Naples, alla régner à Madrid. Il fut remplacé à Naples par Murat, époux de Caroline Bonaparte, une des sœurs de Napoléon.

L'Espagne n'accepta pas le roi qu'on lui imposait. En vain, l'empereur fit dans ce pays arriéré les meilleures réformes; l'Espagne ne sut apprécier ces bienfaits qui venaient de l'étranger.

Une insurrection terrible éclata. Une armée française commandée par le général Dupont capitula à Baylen. Napoléon ramena d'Allemagne une armée de 150,000 hommes et se rendit en Espagne. Tous les combats qu'il livra furent des victoires. Mais pendant qu'il était occupé au-delà des Pyrénées, l'Autriche reprit les armes.

Pour la première fois l'empereur d'Autriche fait appel à son peuple. Les troupes françaises allaient être enveloppées. Napoléon accourt en Autriche. Il remporte cinq victoires sur l'archiduc Charles, s'empare de Ratisbonne, entre en vainqueur à Vienne pour la seconde fois et s'avance sur la rive droite du Danube pendant que l'archiduc reste sur la rive gauche.

Napoléon se décide à traverser le fleuve en face de l'île Lobau et livre la bataille d'Essling. Une crue du Danube enlève les ponts. L'armée française doit se retirer dans l'île Lobau.

Quelques semaines après elle débouche de cette île par huit ponts. Les Autrichiens sont battus à Wagram. Par le traité de Vienne, l'Autriche perd une partie de ses Etats.

Napoléon était arrivé à l'apogée de la gloire. L'empire s'étendait sur une grande partie de l'Europe: chaque année, des annexions en reculaient les limites. Pour n'avoir pas observé le Blocus Continental, les Etats Pontificaux et la Hollande avaient été réunis à la France.

La France comptait alors cent-trente départements et plus de cent millions d'habitants. Les rois d'Espagne, de Naples, de Westphalie, étaient les frères de l'empereur. Les rois de Bavière, de Saxe, un grand nombre d'autres princes étaient ses vassaux. Depuis Charlemagne aucun homme n'avait eu pareille puissance.

Napoléon semble oublier son origine. Comme il n'avait point d'enfant de son mariage avec Joséphine, il fit prononcer le divorce et voulut entrer dans une des vieilles familles souveraines d'Europe. Il épousa l'archiduchesse d'Autriche Marie-Louise, fille de François II. De ce mariage naquit, en 1811, un fils, le Roi de Rome.

L'Espagne n'était point conquise. Trois cent mille Français y étaient retenus pour combattre les Espagnols secourus par les Anglais commandés par Wellington.

Une guerre de guérillas épuisait l'armée française commandée par les meilleurs généraux de Napoléon.

L'empereur aurait dû éviter de se faire de nouveaux ennemis. Après l'entrevue de Napoléon et d'Alexandre de Russie à Erfuth, la Russie eut à se plaindre de la politique de la France, et poussée par l'Angleterre, sembla chercher la guerre. Napoléon irrité se prépara à lutter contre le tsar.

Il traverse l'Allemagne, y reçoit les hommages du roi de Prusse et des princes allemands et réunit à son armée les troupes qu'ils lui fournissent. A la tête de six cent mille hommes Napoléon franchit le Niémen au mois de juin 1812.

Il comptait sur l'alliance ou au moins sur la neutralité de la Turquie et de la Suède, les deux puissances qui auraient eu le plus à gagner à l'affaiblissement de la Russie. La Suède, trompée par Bernadotte, se joint à la Russie.

Né à Pau, (1764), Bernadotte était sergent-major au moment de la prise de la Bastille; sous la Révolution il devint général et ministre de la guerre. Il épousa la fille d'un riche armateur de Marseille, Désirée Clary, que Bonaparte, simple général avait été sur le point d'épouser. Joseph Bonaparte avait déjà épousé sa sœur. Malgré le caractère antipathique de Bernadotte, Napoléon le créa maréchal et prince de Pontecorvo. Dans plusieurs circonstances il exécuta mal ou refusa d'exécuter les ordres de l'empereur. A Auerstaedt, par jalousie, il ne voulut pas aller au secours de Davout qui vainquit sans lui.

Le roi de Suède, Charles XIII, n'ayant pas d'héritier, les délégués suédois lui proposèrent la couronne. Bernadotte partit pour la Suède en qualité d'héritier présomptif (1810) et dirigea la politique de ce pays. Oubliant les bienfaits de Na-



Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche,
née à Vienne en 1791; épouse de Napoléon en 1810, puis du comte de Neipperg et enfin du comte de Bombelles; morte en 1847.

poléon Ier, il devint l'un des chefs de la Coalition contre la France.

Les Russes reculaient devant l'armée française. Ils se décidèrent à livrer une bataille près de Moscou, sur la Moscova.

Après cette sanglante bataille dans laquelle se distingua le maréchal Ney, les Russes vaincus abandonnèrent Moscou. Napoléon y entra, mais les Russes mirent le feu à la ville et l'empereur Alexandre, comptant sur l'hiver qui approchait, ne répondit pas aux offres de paix qui lui furent faites.

L'hiver vint. Il fallut battre en retraite. Napoléon s'y résigna trop tard. La retraite devint une déroute. L'armée française marcha de longs jours à travers d'immenses plaines couvertes de neige, ne trouvant ni vivres ni abris. Les chevaux et les hommes périssaient par milliers. Les Cosaques harcelaient les troupes; il fallait se défendre et toujours reculer.

Arrivés sur les bords de la Bérésina, on ne put franchir la rivière qui charriait des glaçons. Avec de grandes difficultés, on finit par construire deux ponts où passa l'armée, laissant derrière elle quantité de morts.

Enfin l'armée atteignit la Pologne. Napoléon l'avait abandonnée, comme autrefois en Egypte, pour retourner à Paris où venait d'éclater la conspiration de Malet. La Grande Armée presque toute entière avait péri dans les neiges de la Russie. Les éléments avaient vaincu Napoléon.

Le désastre de Russie rendit courage à tous les ennemis de la France. En mars 1813, le roi de Prusse fit une proclamation à son peuple. Il leva une armée de deux cent cinquante mille hommes. Napoléon vainquit les Prussiens à Lutzen, à Bautzen et à Dresde.

Mais l'Autriche se déclara contre lui. Trois cent mille Autrichiens, Prussiens, Russes, Suédois même, attaquèrent à Leipsig les cent cinquante mille soldats de Napoléon. Cette bataille, appelée Bataille des Nations, dura trois jours.

Les Saxons et une partie des Wurtembergeois passèrent à l'ennemi au milieu du combat.

Napoléon recula et repassa le Rhin, écrasant à Hanau soixante mille Austro-Bavarois qui lui barraient la route.

En Espagne les lieutenants de Napoléon avaient dû se retirer devant les Espagnols et les Anglais de Wellington. La France allait être envahie de tous côtés.

XXXVI.

Chute de Napoléon (1814). — La Première Restauration (1814-1815.)

Pour sauver la France, il eut fallu un réveil unanime du sentiment national, comme en 1792. Mais les généraux étaient las de la guerre. La France était épuisée.

Napoléon décréta, mais trop tard, la levée en masse. Une partie de l'armée française restait immobilisée dans les places de l'Allemagne.

Tandis qu'au sud Soult contenait Wellington pénétrant par l'Espagne, et qu'à l'est, Augereau devait arrêter une armée autrichienne venant d'Italie, Napoléon avec 60,000 hommes seulement avait en face de lui 300,000 Prussiens et Autrichiens qui s'avançaient en deux armées sous les ordres de Blücher et de Schwarzenberg.

Jamais Napoléon ne montra tant de génie que dans cette campagne de 1814, où il défendait le sol de la France contre l'invasion étrangère. Placé entre deux armées qui marchaient sur Paris, l'une par la vallée de la Marne, l'autre par la vallée de la Seine, il les battit l'une après l'autre dans plus de vingt combats, dont les plus célèbres sont ceux de Montereau, de Champaubert et de Montmirail. Puis il essaya de passer derrière les envahisseurs afin de couper leurs communications et de les prendre entre son armée et Paris. Mais Paris qui n'était pas fortifié ne se défendit qu'une journée et se rendit malgré la résistance du maréchal Moncey.

Alors le Sénat si prodigue autrefois de flatteries envers l'empereur proclama sa déchéance. Soult avait arrêté Wellington à Toulouse. Napoléon avait encore des forces imposantes. On aurait pu réunir une armée derrrière la Loire. Mais Marmont, circonvenu par Talleyrand fit défection; d'autres maréchaux abandonnèrent la lutte. Napoléon abdiqua au profit de son fils, le roi de Rome.

Après avoir fait ses adieux à sa vieille garde dans la cour du Cheval blanc, à Fontainebleau, il partit pour l'île d'Elbe avec les généraux Bertrand, Drouot et Cambronne et quatre cents hommes de la vieille garde (20 avril 1814). Cet îlot de la Méditerranée était tout ce que les souverains d'Europe, réunis à Paris, laissaient à l'homme qui avait régné sur la moitié de l'Europe.

Talleyrand, vrai chef du gouvernement provisoire, signa une convention désastreuse. Elle réduisait la France à ses limites du 1er janvier 1792 et livrait aux alliés places fortes, canons et vaisseaux.

Le jour où Napoléon partait pour l'île d'Elbe, le frère de Louis XVI, le comte de Provence, quittait sa résidence de Hartwell, près de Londres, pour rentrer en France. Il avait émigré vingt-deux ans auparavant, le 20 juin 1792. L'autre frère de Louis XVI, le comte d'Artois, qui avait émigré dès le lendemain de la prise de la Bastille, revint aussi de l'exil.

Les empereurs d'Autriche et de Russie, encore étonnés de se trouver à Paris, hésitaient à rendre la couronne de France aux Bourbons. Bernadotte, qui, avec une armée de Suédois, s'était avancé sur Paris par le nord, essayait d'intriguer. Il n'était plus utile, on ne l'écouta pas et il regagna la Suède.

L'empereur Alexandre, arbitre de la situation, accepta comme nouveau roi de France le comte de Provence, à la condition qu'il donnerait au pays un gouvernement constitutionnel, seul compatible avec les aspirations de la France.

Le nouveau monarque prit le nom de Louis XVIII. Le dauphin, fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette, passait pour être mort au Temple. Il est certain cependant qu'un autre enfant lui a été substitué et que le dauphin connu dans l'histoire sous le nom de Louis XVII s'est échappé du Temple. Par respect pour sa mémoire, le comte de Provence s'intitula Louis XVIII. Il n'était guère disposé à faire des concessions au peuple français. Ce fut sous la pression de l'empereur de Russie qu'il se décida à octroyer la Charte Constitutionnelle.

D'après cette Charte la royauté était héréditaire dans la famille des Bourbons. Il y avait deux chambres: l'une élue par le peuple; l'autre, celle des pairs, nommée par le roi. La liberté individuelle, la liberté de la presse et des cultes étaient procla-

mées. Les propriétés étaient déclarées inviolables, même celles provenant des biens nationaux vendus sous la Révolution. Les ministres étaient responsables. Enfin toutes les grandes institions de l'empire étaient maintenues. L'acte constitutionnel signé, les souverains étrangers s'éloignèrent et leurs armées commencèrent à évacuer la Frence.

Louis XVIII était un homme habile. Il comprenait qu'il était nécessaire de réconcilier la France avec l'ancienne dynastie. Mais dans la propre famille du roi et parmi les anciens émigrés étaient des hommes qui, pendant plus de vingt ans d'exil, n'avaient rien appris ni rien oublié et rêvaient de rétablir l'ancien régime. Louis XVIII n'ayant point d'enfant, la couronne devait revenir à son frère le comte d'Artois. Celui-ci était le chef du parti ultra-royaliste.

En dix mois, le gouvernement de Louis XVIII devint tout à fait impopulaire. Le drapeau tricolore avait été remplacé par le drapeau blanc, qui, pour les Français, signifiait l'absolutisme. Les grades, les charges, les honneurs, étaient prodigués aux anciens émigrés, tandis que les officiers qui avaient gagné leurs épaulettes devant l'ennemi étaient mis en demi-solde.

De son exil, Napoléon suivait le mouvement populaire en France. Au Congrès de Vienne, les souverains parlaient de l'envoyer dans une île plus éloignée de l'Europe. Profitant de l'impopularité des Bourbons, Napoléon tenta encore une fois la fortune et quitta subitement l'île d'Elbe.

XXXVII.

Les Cents Jours. — Waterloo (1815.)

Le 1er mars 1815, Napoléon aborde au golfe Juan, près de Cannes, avec quelques centaines d'hommes. Il adresse à la France une proclamation et s'avance rapidement vers l'intérieur du pays.

Près de Grenoble, les soldats envoyés contre lui l'accueillent aux cris de: "Vive l'empereur", et le colonel Labédoyère lui amène son régiment. A Lyon, il est reçu avec enthousiasme. A Auxerre, Ney parti. de Paris tout dévoué au roi, cède à l'entraînement général et rejoint son ancien chef.

Le 20 mars Napoléon rentre aux Tuileries que Louis XVIII avait quittées la veille pour se rendre à Gand. Pas un coup de fusil n'était parti pour défendre les Bourbons.

Napoléon commençait un nouveau règne, bien éphémère, il est vrai, puisqu'il ne devait durer que cent jours environ.

Le premier soin de Napoléon rétabli sur son trône fut de briser les dernières résistances royalistes et de constituer un gouvernement solide. La première partie de cette tâche fut facile grâce au concours de l'armée. Bordeaux et Toulouse où les Bourbons comptaient des partisans se soumirent sans résistance.

Pour fonder un gouvernement durable, Napoléon ne crut pouvoir y parvenir qu'en élargissant les bases de son autorité. Pour gagner les républicains, il appela Carnot au ministère de l'intérieur, et pour se concilier les royalistes modérés, il chargea l'un d'eux, Benjamin Constant, de rédiger sous le titre d'Acte Additionnel aux Constitutions de l'Empire une constitution plus libérale encore que la Charte.

Malgré l'approbation de cet Acte par le suffrage populaire et sa promulgation solennelle dans la cérémonie du Champ de Mai, Napoléon ne parvenait à convaincre les populations ni de ses intentions conciliatrices, ni de la solidité de son pouvoir. A peine assemblées, les Chambres lui manifestèrent leur défiance.

Cependant Napoléon allait avoir l'Europe entière à combattre. Les souverains réunis à Vienne déclarèrent Napoléon ennemi et pertubateur du repos du monde et s'apprêtèrent à marcher sur la France. En cinquante jours, Napoléon organisa une armée de 180,000 hommes et une réserve de 200,000 gardes nationaux.

Les alliés avaient des forces bien supérieures et toutes prêtes. Cinq cent mille Russes et Autrichiens s'avançaient sur la France. Déjà en Belgique, se trouvaient 95,000 Anglo-Hollandais sous Wellington, général méthodique à qui les

grandes inspirations manquaient, mais qui ne livrait rien au hasard, et 124.000 Prussiens sous Blücher. Ils attendaient l'arrivée des Russes pour commencer les opérations militaires.

Napoléon décide de prévenir l'ennemi et de prendre l'offensive. Il franchit la Sambre avec 124,000 hommes, comptant surprendre les Prussiens, les vaincre, et ensuite tomber sur les Anglais. Mais le lieutenant-général de Bourmont déserte et avertit Blücher qui a le temps de concentrer ses troupes à Ligny. Cette trahison, la veille de la bataille, fait échouer le plan de Napoléon et prépare sa chute.

Les Français s'avancent divisés en trois corps: l'aile droite. commandée par Grouchy; le centre, sous les ordres directs de Napoléon; l'aile gauche sous les ordres de Ney.

Tandis que Ney contiendra les Anglais aux Quatre-Bras, l'aile droite et le centre attaqueront les Prussiens. Une lutte terrible s'engage à Ligny (16 juin 1815). Deux fois le village est pris et repris. Il reste entre les mains des Français. Les Prussiens battent en retraite. Napoléon charge Grouchy avec un corps d'armée de 34.000 hommes de suivre les Prussiens et d'empêcher leur jonction avec les Anglais.

Avec le corps d'armée de Ney et les troupes qu'il amène, en tout 70,000 soldats. Napoléon se dirige vers les Anglais. Wellington avait 32.000 Anglais et 40.000 Hollandais, c'est-à-dire une armée égale à celle des Français. Cette armée était assemblée en avant du village de Waterloo. sur le plateau du Mont-Saint-Jean, dans une position que Wellington avait étudiée auparavant et où il était décidé à se défendre pour couvrir la route de Bruxelles.

La pluie était tombée à torrents dans la journée du 17 juin et dans la nuit suivante. Le 18 juin, jour de la bataille de Waterloo, les chemins étaient détrempés et l'artillerie ne pouvait manœuvrer. La bataille ne commença que vers midi.

Le plan de Napoléon était de simuler une fausse attaque sur la droite des Anglais retranchés au château d'Hougoumont et d'amener ainsi Wellington à dégarnir son centre. Alors il percerait ce centre. au plateau du Mont-Saint-Jean. couperait la retraite des Anglais sur Bruxelles et les rejetterait dans les campagnes de la Flandre. Jamais Napoléon ne s'était senti si sûr de la victoire.

L'attaque a donc lieu sur Hougoumont et Wellington trompé y porte l'élite de ses troupes. Napoléon réunissant, suivant son habitude, une puissante batterie de canons, dirige un feu épouvantable sur le centre des Anglais et lance Ney et ses troupes sur la Haie-Sainte. Ney s'avance. Il veut profiter du désordre des Anglais pour porter en avant son artillerie. Il faut traverser un ravin. Avant que l'artillerie ait eu le temps de se mettre en bataille, Wellington lance contre elle sa cavalerie. Ney rallie ses troupes, repousse les Anglais et enlève la Haie-Sainte. Déjà une partie de l'armée anglaise est en déroute et des fuyards portent jusqu'à Bruxelles le bruit de la défaite de Wellington.

Pour achever la déroute Napoléon allait lancer la garde, quand soudain l'on entend le canon à droite de l'armée française. Dans les rangs français, l'on croit que c'est Grouchy qui arrive. C'est Bülow avec 30,000 Prussiens.

Napoléon envoie contre lui Lobau et la garde impériale. Ney revient à l'attaque du centre de l'armée anglaise. Mais il n'est pas appuyé, et onze fois il charge les lignes anglaises qui sont rompues mais se reforment toujours. Enfin vers sept heures du soir, Napoléon ayant réussi à contenir les Prussiens peut lancer quelques bataillons de sa garde contre les Anglais. Il rappelle les troupes de son aile gauche et va briser la résistance de Wellington.

Mais une nouvelle canonnade éclate à l'extrême droite des Français. Ce n'était encore pas Grouchy comme Napoléon s'y attendait, mais Blücher avec 36,000 Prussiens. Alors les Français se croient trahis, la confusion se met dans leurs rangs. Napoléon tire son épée pour se lancer au milieu des ennemis. Ses généraux l'entourent et l'entraînent sur la route de Genappe. Ney, les habits troués de balles, criait aux fuyards: "Arrêtez. Suivez-moi. Je vais vous montrer comment meurt un maréchal de France."

La garde composée de vieux soldats, qui depuis vingt ans combattaient sur tous les champs de bataille de l'Europe, se forme en carrés et arrête l'ennemi. Sommé de se rendre, son chef, Cambronne répond: "La garde meurt et ne se rend pas."

Napoléon s'était retiré sur Paris et avait reformé une armée de cent mille hommes. Blücher et Wellington s'étaient

portés en avant trop rapidement et il eut été facile de les vaincre. Napoléon offrit de se mettre à la tête des troupes. Mais Fouché et La Fayette s'y opposèrent. Ils voulaient placer sur le trône la branche cadette des Bourbons, les d'Orléans, et au besoin revenir à la branche aînée.

Une seconde fois Napoléon abdiqua en faveur de son fils, Napoléon II. Ce fils et sa mère, Marie-Louise, étaient en Autriche et déjà Marie-Louise avait oublié Napoléon et l'avait remplacé par Neipperg. Joséphine était morte à la Malmaison l'année précédente.

Menacé d'être livré à l'ennemi, Napoléon partit pour Rochefort, pensant trouver un asile aux Etats-Unis. Mais tous les passages étaient gardés et il se rendit à bord du vaisseau anglais le Bellérophon, demandant la protection de l'Angleterre. L'Angleterre le traita comme un prisonnier de guerre et l'envoya dans l'île de Sainte-Hélène, sous un climat meurtrier, où il mourut après six ans de captivité (le 15 mai 1821).

L'histoire ne connaît pas de destinée plus étonnante que celle de Napoléon. Nul génie militaire ne l'a égalé. Alexandre, César, commandaient des armées supérieures par les armes et la discipline aux barbares avec lesquels elles avaient à lutter. Napoléon, souvent avec des troupes inférieures en nombre, vainquit les meilleures armées de l'Europe.

Non seulement il fut un génie militaire, mais aussi un génie organisateur. Les grandes assemblées révolutionnaires avaient créé une nouvelle France: il l'a organisée.

Sa politique ne fut pas sans fautes. S'il laissa la France plus petite qu'il ne l'avait trouvée, si deux fois sous son règne la France fut envahie, il faut avouer que, à son avènement, il a trouvé la guerre et que l'implacable hostilité de l'Angleterre l'a forcé, comme il l'a dit lui-même, à conquérir l'Europe et à continuer une guerre sans trêve et sans repos.

XXXVIII.

La Seconde Restauration. — Louis XVIII (1815-1824). — Charles X (1824-1830.)

Louis XVIII revint de Gand derrière les armées ennemies. Les royalistes se vengèrent cruellement de leur second exil. Le maréchal Ney, le général Labédoyère furent condamnés à mort ; le maréchal Brune fut assassiné. Bien d'autres furent victimes de la réaction royaliste appelée la Terreur Blanche. Dans le Midi, les haines religieuses s'ajoutèrent aux haines politiques et les Protestants furent persécutés.

La nouvelle chambre, composée d'ultra-royalistes, encourageait ces désordres. On la surnomma la Chambre Introuvable.

Louis XVIII, homme prudent et modéré, comprit le danger que faisait courir au pays et à la royauté les ultra-royalistes et renvoya la Chambre. Les électeurs élurent des royalistes plus modérés.

Après un court ministère de Talleyrand, Louis XVIII choisit pour premier ministre le duc de Richelieu. Celui-ci rendit un grand service à la France en obtenant des souverains étrangers d'évacuer le territoire français deux ans plus tôt. Mais les ultra-royalistes continuaient à agiter le pays ; le clergé se mêlait de politique, prétendait diriger le gouvernement, prêchait contre les œuvres et les hommes de la Révolution. Les libéraux, partisans du gouvernement parlementaire, faisaient de leur côté, une vive opposition. Le duc de Richelieu découragé se retira et fut remplacé par Decazes.

Ce ministre se préparait à accomplir des réformes libérales, quand un misérable, Louvel, assassina le duc de Berry, neveu du roi.

Les ultra-royalistes prétendirent rejeter ce crime sur les libéraux. Le gouvernement devint dès lors ultra-royaliste dans sa politique. Une loi restreignit le droit de vote : seuls les riches pouvaient voter.

Les rois et les empereurs avaient formé la Sainte Alliance, pour tenir les peuples dans l'obéissance. Le peuple espagnol s'étant insurgé contre son roi, Ferdinand VII, qui gouvernait despotiquement, la Sainte Alliance, au congrès de Vérone, chargea la France de défendre Ferdinand. Une armée française soumit l'Espagne sans rencontrer d'autre résistance qu'à Cadix, où elle s'empara du fort Trocadéro, et Ferdinand redevint roi absolu.

En France le gouvernement était entré en lutte ouverte avec les libéraux. Leurs principaux orateurs à la chambre étaient le général Foy, Royer-Collard et Manuel. Ils ne purent lutter longtemps contre l'arbitraire du gouvernement. Le mécontentement augmentait contre les Bourbons. En mourant, (1824), Louis XVIII inquiet exprima la crainte que son héritier, son frère, le comte d'Artois, ne perdît la monarchie.

Sous Louis XVIII, le comte d'Artois avait été l'espoir des ultra-royalistes. Devenu roi sous le nom de Charles X, il les contenta en se laissant conduire par le clergé.

Les Chambres votèrent une indemnité d'un milliard en faveur des émigrés qui avaient perdu leurs biens sous la Révolution. Elles votèrent aussi une loi, dite du Sacrilège, qui punissait de mort ceux qui volaient dans les églises.

L'opposition croissait toujours. La presse commençait à fonder dans l'Etat un pouvoir nouveau et appuyait les idées libérales. Paul-Louis Courier et Béranger luttaient contre le gouvernement, l'un par ses pamphlets, l'autre par ses chansons.

Tous les partis s'entendirent cependant pour secourir les Grecs qui cherchaient à recouvrer leur indépendance. Déjà lord Byron avait excité en leur faveur la sympathie de l'Europe. Il était mort dans leurs rangs, à Missolonghi. Les Grecs allaient succomber dans leur lutte inégale contre les Turcs, quand la Russie, l'Angleterre et la France unirent leurs flottes et détruisirent à Navarin la marine turque. De plus la France envoya en Grèce un corps de troupes commandé par le général Maison qui reprit toutes les villes occupées par les Turcs. La Grèce devint libre.

Les libéraux avaient fini par obtenir la majorité à la Chambre des députés. Malgré lui, Charles X dut choisir un ministère libéral dont le chef fut de Martignac. Avec les meil-

leures intentions, ce ministère commença les réformes, sans l'aide du roi. En 1829, Martignac fut remplacé par le prince de Polignac.

Conseillé par ce nouveau ministre, Charles X prononça la dissolution de la Chambre. Les électeurs réélurent les mêmes députés libéraux. Alors le roi se décida à faire un coup d'Etat.

Il fut encouragé par le succès des Français en Algérie. Pour venger une insulte au consul de France, une armée de 37,000 hommes, commandée par le comte de Bourmont, était débarquée près d'Alger et s'était emparée de cette ville (le 4 juillet 1830).

Le 26 juillet parurent les Ordonnances par lesquelles le roi prononçait la dissolution de la nouvelle Chambre avant qu'elle se soit réunie, supprimait la liberté de la presse et créait un nouveau système électoral. Charles X et ses ministres violaient ainsi la Charte, puisqu'ils n'avaient pas le droit de faire des lois sans les Chambres. C'était un coup d'Etat contre les libertés publiques et contre la Charte qui avait été la condition du retour des Bourbons sur le trône de leurs ancêtres.

Paris répondit à la provocation de la cour par les trois journées des 27, 28 et 29 juillet (1830). L'insurrection, légitime cette fois, puisque le peuple se battait contre ceux qui avaient violé la Constitution, fut victorieuse malgré la résistance de la garde royale et des troupes commandées par Marmont.

Charles X abdiqua au profit de son petit-fils, le duc de Bordeaux, et reprit le chemin de l'exil. Il se réfugia d'abord en Angleterre, puis à Prague, enfin à Goritz (Autriche) où il mourut, (1836).

Cette abdication arrivait trop tard. La chambre des pairs et la chambre des députés, empiétant sur leurs attributions. proclamèrent roi des Français Louis-Philippe d'Orléans.

Le peuple victorieux arbora de nouveau le drapeau tricolore. En reprenant le drapeau de 1789, la nation semble reprendre possession d'elle-même et de ses libertés.

Une colonne élevée sur la place de la Bastille rappelle le souvenir des citoyens qui moururent pour la défense de la liberté dans les trois glorieuses journées de juillet 1830.

XXXIX.

Louis-Philippe Ier (1830-1848.)

Louis-Philippe, chef de la maison d'Orléans, branche cadette des Bourbons, était né à Paris en 1773. Au moment de la Révolution il avait suivi la politique de son père, Philippe-Egalité, c'est-à-dire qu'il avait adopté les idées nouvelles. Il s'était distingué à Valmy et à Jemmapes, mais, compromis dans le complot de Dumouriez, il avait passé en Suisse et de là aux Etats--Unis. Dans une situation précaire, il dut alors pour vivre enseigner le français et les mathématiques.

De retour en Europe, il épousa Marie-Amélie des Deux-Siciles (1809). Il revint en France lors de la rentrée des Bourbons. Pendant les Cent-Jours il se réfugia en Angleterre et se rendit suspect à Louis XVIII. A partir de 1818, il vécut à Paris, songeant surtout à augmenter sa fortune.

De son mariage avec Marie-Amélie, il avait eu huit enfants. Il faisait élever ses fils dans les écoles publiques, fréquentait les chefs du parti libéral, enfin ses habitudes bourgeoises l'avaient rendu populaire dans la bourgeoisie. Après la révolution de juillet, Thiers et Laffitte le proposèrent au choix des Chambres.

Le 9 août 1830, Louis-Philippe fut proclamé roi après avoir juré d'observer la Constitution révisée. Les changements dans la Constitution furent de peu d'importance. On abolissait l'héridité de la pairie, l'on diminuait le cens pour les électeurs et l'on supprimait la censure pour les journaux.

Dès les premiers jours, le gouvernement se trouva en présence de plusieurs sortes d'ennemis. Les Bourbons avaient conservé des partisans, les légitimistes. Ce parti restait fidèle au petit-fils de Charles X, le duc de Bordeaux, qui, ayant reçu en don le château de Chambord, prit le nom de comte de Chambord.

En 1832, sa mère, la duchesse de Berry, essaya de soulever la Vendée au nom de son fils. Elle fut faite prisonnière à Nantes, enfermée à Bordeaux, et, après un scandale qui lui fit perdre toute influence politique, reconduite à la frontière.

Le fils de Napoléon Ier vivait en Autriche sous le nom de duc de Reichstadt et avait aussi ses partisans, les impérialistes ou bonapartistes. Après la mort de ce jeune prince (1832), Louis-Napoléon Bonaparte, fils de Louis, ex-roi de Hollande, et de Hortense de Beauharnais, devenu héritier de Napoléon, essaya de soulever la garnison de Strasbourg et de se faire proclamer empereur. La tentative ne réussit pas. Il fut arrêté et par ordre du roi embarqué pour l'Amérique (1836).

Louis-Napoléon ne se découragea pas. Quatre ans après, il débarqua à Boulogne avec une petite troupe pour une nouvelle tentative. Cette fois il est arrêté, jugé et condamné par la chambre des pairs à la prison perpétuelle. Enfermé au fort de Ham, il réussit à s'enfuir (1846). Deux ans plus tard il reviendra.

Les républicains formaient un troisième parti, peu nombreux encore, mais augmentant constamment. La population ouvrière, souvent manquant de travail, s'insurgera plusieurs fois et deviendra socialiste.

Parmi les hommes décidés à soutenir le gouvernement, un grand nombre réclamaient des réformes, par exemple, l'extension du droit de suffrage.

Pour donner satisfaction aux républicains, Louis-Philippe, dès le début de son règne, nomma le général Lafayetté âgé de soixante-treize ans, commandant de toutes les gardes nationales du royaume, et appela Laffitte au ministère.

Jusqu'en 1840, les ministères se succédèrent rapidement. Après Laffitte, Casimir Périer suivit une politique plus énergique. La France intervint en faveur de la Belgique, qui se séparait de la Hollande, et empêcha l'Autriche de s'agrandir en Italie.

Casimir Périer étant mort du choléra lors de la terrible épidémie qui ravagea Paris en 1832, le gouvernement passa successivement entre les mains de Thiers, Guizot, de Broglie et Molé.

Sous ces différents ministres, la France suivit une politi-

que pacifique et se rapprocha de l'Angleterre. Louis-Philippe voulait la paix à tout prix, souvent en sacrifiant les droits de la France. L'impopularité du roi en augmenta.

Plusieurs tentatives d'assassinat furent faites contre lui. La plus célèbre fut celle de Fieschi. Une machine infernale jeta morts autour du monarque le maréchal Mortier, une des gloires de l'empire et d'autres dignitaires. Le gouvernement en profita pour faire des lois plus sévères, rendre la justice plus rigoureuse et restreindre la liberté de la presse.

Le gouvernement de Louis-Philippe eut la gloire de conquérir l'Algérie et de doter la France d'une magnifique colonie. Ce ne fut qu'au prix des plus grands efforts que les Arabes furent soumis. Les principaux événements qui marquèrent sous Louis-Philippe la conquête de l'Algérie furent la prise de Constantine, la résistance d'Abd-el-kader, la prise de sa smalah par le duc d'Aumale, la victoire d'Isly par le général Bugeaud sur les Marocains soulevés par Abd-el-kader.

Enfin Abd-el-kader, l'âme de la résistance, s'étant rendu au général Lamoricière, il n'y eut plus que des soulèvements partiels.

A partir de 1840, les changements de ministères cessent. Guizot demeura pendant huit ans premier ministre. De grands travaux étaient entrepris, de grandes lignes de chemin de fer se construisaient, mais le gouvernement repoussait toutes réformes politiques.

Guizot. historien de talent, mettait à exécution ses idées politiques. D'après lui, la bourgeoisie était la classe instruite, travailleuse, c'était elle qui par le commerce et l'industrie créait et acquérait la richesse, c'était donc elle qui devait être la classe dirigeante de la nation. Le gouvernement de Louis-Philippe, avec Guizot pour ministre, représentait la bourgeoisie et repoussait toutes réformes en faveur des prolétaires, même en faveur de la petite bourgeoisie.

L'opposition demandait principalement la réforme électorale. Il n'y avait que 200,000 électeurs. Il aurait fallu que la fortune seule ne donnât pas le droit de voter. On réclamait l'adjonction des capacités, c'est-à-dire que les hommes assez instruits pour s'occuper des affaires publiques fussent électeurs, même s'ils n'avaient pas la fortune suffisante.

L'opposition organisa partout des banquets, appelés banquets réformistes, où des orateurs, entre autres Lamartine, firent de violents discours en faveur de la réforme électorale.

Un de ces banquets devait avoir lieu à Paris le 24 février 1848. Le ministère empêcha le banquet.

Aussitôt d'immenses rassemblements se forment dans Paris. Les républicains reprennent confiance. Le roi pouvait compter sur l'armée commandée par le général Bugeaud. Mais Louis--Philippe hésite. Il donne ordre à Bugeaud de retirer ses troupes. Les manifestations dégénèrent en émeute et l'émeute en révolution.

Le duc d'Orléans, fils aîné du roi, dont l'influence sur l'armée avait été grande, était mort, le prince de Joinville et le duc d'Aumale, qui jouissaient d'une grande popularité, étaient absents, les autres princes étaient trop jeunes pour tenter quelque chose. Louis-Philippe menacé dans les Tuileries abdiqua au profit de son petit-fils, le comte de Paris, et, comme son prédécesseur, prit la route de l'Angleterre, où il mourut, à Claremont , (1850).

La Révolution de Février était faite. Les insurgés obligèrent la Chambre à nommer un gouvernement provisoire dont Lamartine et Ledru-Rollin étaient les principaux membres. Le même soir. 24 février 1848, le Gouvernement provisoire proclamait la République.

XL.

La Deuxième République (1848-1852.)

A peine la République fut-elle proclamée que la foule exigea que le drapeau rouge devînt le symbole du nouveau pouvoir. Lamartine dans une célèbre improvisation repoussa avec énergie ce drapeau qui n'avait fait que le tour du champ de Mars, traîné dans le sang, tandis que le drapeau tricolore

avait fait le tour de l'Europe en portant partout le nom et la gloire de la France.

Le gouvernement décréta que tous les Français âgés de vingt-et-un ans seraient électeurs. Ainsi fut établi le suffrage universel.

Les électeurs élurent une Assemblée Nationale Constituante composée de neuf cents représentants. Les républicains étaient en majorité dans l'Assemblée, mais c'étaient des républicains conservateurs qui ne désiraient que remplacer le roi par un président électif et accroître les libertés publiques.

Il y avait aussi des républicains avancés qui demandaient tout de suite de grandes réformes et des socialistes qui voulaient transformer la société. Ces derniers comptaient de nombreux adhérents dans la population ouvrière de Paris. Cette population manquant de travail par suite de la révolution et de l'instabilité du gouvernement s'insurgea plusieurs fois.

En juin 1848, l'on se battit dans Paris pendant quatre jours. Plusieurs généraux périrent; l'archevêque de Paris, Monseigneur Affre, fut frappé à mort au moment où il se rendait au milieu des insurgés pour prêcher la conciliation. Les insurgés furent battus. Le général Cavaignac, commandant des troupes qui avaient remis l'ordre dans Paris fut nommé chef du pouvoir exécutif.

L'Assemblée vota alors une Constitution qui donnait le pouvoir législatif à une seule assemblée et le pouvoir exécutif à un président de la République élu pour quatre ans par le suffrage universel.

Le député Grévy avait demandé qu'il n'y eût pas de président de la République et que le premier ministre fût le chef du pouvoir exécutif, ministre nommé par l'assemblée et toujours révocable. Cet amendement qui aurait peut-être évité à la France bien des malheurs fut repoussé.

L'élection du président fut fixée au dix décembre 1848.

Les deux principaux candidats furent le général Cavaignac et le prince Louis-Napoléon Bonaparte. Le général, homme intègre, honnête, qui avait sauvé le gouvernement lors de l'insurrection de juin, n'obtint que 1,500,000 suffrages. Le neveu de Napoléon Ier fut élu par près de 5,500,000 suffrages.

L'élection d'un prince héritier de Napoléon Ier était un

grand danger pour la République. Le trouble profond jeté dans les esprits par l'insurrection de juin fut en partie cause de cette élection. Le pays avait peur des révolutionnaires. D'ailleurs le nom de Napoléon était demeuré populaire; la nouvelle génération avait oublié les malheurs que son ambition avait causés à la France pour ne se souvenir que de sa gloire. Parmi les électeurs beaucoup avaient voté pour un Bonaparte afin qu'il devînt empereur.

L'Assemblée Nationale Constituante s'étant séparée, l'Assemblée Législative lui succéda. Elle se composait de sept cent cinquante membres presque tous hostiles à la République. C'était la peur des agitations et du socialisme qui avait amené ce résultat.

La majorité, quoique royaliste, était incapable de renverser la République, car elle ne s'entendait pas sur le choix du roi à élire. Les Légitimistes voulaient mettre sur le trône le comte de Chambord, les Orléanistes, le comte de Paris.

Tous furent d'accord pour diminuer la liberté de la presse et pour enlever le droit de vote à trois millions d'électeurs environ, en décrétant que nul ne pouvait voter s'il ne résidait depuis trois ans dans la même commune.

Une assemblée composée en majorité de royalistes ne pouvait être d'accord avec un président dont le but était de rétablir l'empire.

La Constitution ne permettant pas de réélire le président, Louis-Napoléon Bonaparte demanda la révision de la Constitution. C'était aussi le vœu de la nation. L'Assemblée s'y refusa. Elle repoussa également la proposition du président demandant le rétablissement du suffrage universel.

L'animosité de l'Assemblée contre le président s'accentuait; certains députés parlaient d'enfermer le prince à Vincennes. Mais une assemblée est toujours faible pour l'action. Louis-Napoléon au contraire avait pour lui l'armée, une partie de la population parisienne, presque toute la France fatiguée de ce désordre moral, enfin il avait l'unité du commandement. Il prévint ses ennemis. Il fit un coup d'Etat, un nouveau 18 brumaire.

La conspiration, dirigée par Morny et soutenue par des généraux résolus, tels que Saint-Arnaud et Magnan, éclata

dans la nuit du 1er au 2 décembre 1851. Cette même nuit, seize représentants du peuple, parmi lesquels Thiers et Cavaignac, sont arrêtés et emprisonnés à Mazas. Dès le matin, des décrets sont affichés déclarant l'Assemblée dissoute, le suffrage universel rétabli. Le peuple était convoqué dans ses comices et l'état de siège était institué. Dans une proclamation, Louis-Napoléon dénonçait les prétendus complots de l'Assemblée et promettait de soumettre à la nation une Constitution inspirée du Consulat.

Un certain nombre de députés (220) se réunissent et proclament la déchéance du président. Ils sont arrêtés et enfermés. Restait l'insurrection. Victor Hugo, Jules Favre, Hippolyte Carnot et d'autres tentent de l'organiser. On élève des barricades. Les troupes fusillent et canonnent les insurgés. Dans les départements la résistance est également écrasée.

Tous les députés hostiles au prince furent expulsés de France; cent mille citoyens furent emprisonnés et tous les suspects exilés ou même déportés en Algérie et en Guyane. Le peuple français par 7,500,000 votes approuva les actes de Louis-Napoléon, accepta la Constitution qu'il proposait et lui conféra pour dix ans le pouvoir exécutif.

D'après la nouvelle Constitution, deux assemblées étaient instituées: le Corps Législatif, élu par le suffrage universel, et le Sénat, composé des illustrations du pays. Le Conseil d'Etat préparait les lois et les soumettait au Corps Législatif.

L'ordre renaissait: le travail reprit son activité, la prospérité reparut. Le président en profita pour faire un voyage dans les départements. Il fut accueilli aux cris de: "Vive l'Empereur!" Même Paris l'acclama à son retour.

Alors le Sénat proposa le rétablissement de la dignité impériale dans la personne de Louis-Napoléon Bonaparte avec hérédité dans sa famille. La nation, par près de huit millions de votes affirmatifs, approuva cette proposition, ratifiant ainsi le coup d'Etat. L'empire fut solennellement proclamé le 2 décembre 1852.

XLI.

Napoléon III (1852-1870.)

Napoléon III, troisième fils de Louis Bonaparte, roi de Hollande, et de la reine Hortense, était né à Paris, aux Tuileries, en 1808. Il quitta la France en 1815 avec sa mère, qui sut lui inspirer une foi aveugle dans l'étoile napoléonienne.

Ses frères aînés étaient morts, l'un à cinq ans, l'autre à vingt-cinq ans, lors du soulèvement des Romagnes contre le pape, insurrection à laquelle avait pris aussi part le futur empereur.

Après la mort du duc de Reichstadt, (1832), Louis-Napoléon se considéra comme le véritable représentant des Bonapartes.

Il exposa d'abord ses idées dans deux opuscules, où il se déclarait, au-dehors pour la politique des nationalités, au-dedans pour l'amélioration du sort des masses populaires. Il était persuadé qu'il n'aurait qu'à paraître en France pour rallier le peuple et l'armée. Ses tentatives de Strasbourg et de Boulogne échouèrent.

A peine revêtu de la dignité impériale, Napoléon épousa Eugénie de Montijo, Espagnole remarquable par sa beauté mais tout à fait incapable de remplir le rôle d'impératrice, parfois de régente, auquel son manque d'éducation et ses idées étroites ne l'avaient pas préparée. En 1856, naquit le prince impérial. Eugénie acquit plus tard sur Napoléon III, malade et de plus en plus apathique, une influence néfaste pour la dynastie napoléonnienne et surtout pour la France.

Au début de son règne, le nouveau souverain chercha à consolider son pouvoir. Il améliora le sort des masses populaires comme il l'avait promis en créant des institutions de bienfaisance et en donnant une impulsion aux travaux publics. De nouveaux réseaux de chemins de fer furent exécutés, ainsi

que des canaux, des routes, des ports. Paris changea d'aspect et fut embelli d'une façon grandiose. Enfin le gouvernement encouragea l'agriculture, l'industrie, le commerce et les arts. Pendant près de dix-huit ans la France jouit d'une grande prospérité.

Avant son couronnement, Napoléon III avait dit: "L'Empire, c'est la paix", formule heureuse, qui malheureusement ne put être appliquée. L'empire fera la guerre et sera emporté par la guerre.

Depuis 1815, la Russie exerçait sur l'Europe une prépondérance menaçante. Le tsar Nicholas personnifiait un système



Louis-Napoléon Bonaparte,

né à Paris en 1808, président de la République en 1848,
empereur de 1852 à 1870,
mort à Chiselhurst en 1873.

de compression et de conquête. Il avait envoyé en Autriche une armée pour aider l'empereur à réprimer les Hongrois révoltés. Il voulait s'emparer de la Turquie et de Constantinople. La France et l'Angleterre s'unirent pour arrêter son ambition.

La guerre fut déclarée. Le principal théâtre des hostilités fut la péninsule de la Crimée, dans la mer Noire. Sous les ordres de Saint-Arnaud, l'armée franco-anglaise remporta sur les Russes une grande victoire près de la rivière de l'Alma (1854) et assiégea Sébastopol. Après un an d'un siège opiniâtre, cette ville se rendit. La tour de Malakoff dut être em-

portée d'assault. Le traité de Paris mit fin à cette guerre, (1856). La Russie ne pouvait avoir de flotte dans la mer Noire.

L'Autriche, qui, après la Russie, était le plus en opposition aux idées modernes, possédait déjà en Italie la Lombardie et la Vénétie. Elle menaça le Piémont de la guerre. Mais le Piémont, assuré de l'appui de la France, déclara la guerre à l'Autriche (1859).

Après une campagne de six semaines seulement et deux batailles, celle de Magenta où Mac-Mahon donna la victoire aux Français par son arrivée sur le champ de bataille, et celle de Solférino, les Autrichiens vaincus signèrent la paix à Villafranca.

L'Autriche cédait la Lombardie à la France qui la donnait au Piémont. En retour, le Piémont cédait à la France, avec le consentement des populations, la Savoie et le comté de Nice.

Napoléon III, qui avait proclamé la politique des nationalités, ne poursuivit pas en Italie une politique arrêtée. Il laissa à Rome une garnison pour conserver cette ville au pape, pendant que Garibaldi s'emparait de la Sicile, de Naples et sous un roi unissait l'Italie, moins les Etats pontificaux.

En conservant Rome au pape, Napoléon III cédait aux instances de l'impératrice dont les idées religieuses s'accordaient mal avec la politique française. De plus l'empereur aurait dû se souvenir des leçons de l'histoire. Les papes n'ont jamais considéré que le bien de la papauté et non celui des peuples. Sous les papes, Rome était la ville la plus mal gouvernée du monde. En 1870, les Romains accueillirent avec transport les troupes italiennes qui les délivraient d'un gouvernement abhorré.

La Chine ayant violé un traité par lequel elle ouvrait ses ports aux étrangers, l'Angleterre et la France firent ensemble une expédition en Extrême-Orient. Le général Cousin-Montauban vainquit les Chinois à Palikao et entra dans Pékin où une paix avantageuse fut signée. La Chine, et par suite le Japon, qui craignait le même sort, furent ouverts au commerce des autres nations (1860). La France profita de sa force en

'Asie pour s'emparer de la Cochinchine, dont Saïgon devint la capitale.

Une expédition désastreuse pour la France fut celle du Mexique. Elle fut entreprise tout d'abord de concert avec l'Angleterre et l'Espagne pour forcer ce pays à respecter les droits de leurs commerçants; mais ces deux dernières puissances se retirèrent et laissèrent la France seule.



Eugénie de Montijo,
née à Grenade en 1827 épouse de Napoléon III (1853.)

En vérité le vrai but du gouvernement français était de fonder au Mexique un empire latin pour contrebalancer l'influence des Etats-Unis.

L'éducation espagnole de l'impératrice et son influence sur Napoléon III n'étaient pas étrangères à ce projet.

Napoléon offrit la couronne du Mexique à Maximilien, frère de l'empereur d'Autriche François-Joseph. Une forte

armée française sous les ordres du général Forey, puis du général Bazaine, remporta d'abord des succès. Mais les Mexicains n'aimaient pas Maximilien. Il eut fallu une armée immense pour soumettre ce vaste pays.

La guerre de Sécession s'était terminée par le triomphe du Nord et les Etats-Unis demandaient le retrait des troupes françaises. Napoléon III rappela les troupes et Maximilien, abandonné, sans soldats, sans ressources, tomba entre les mains des Mexicains qui le fusillèrent à Queretaro (1867). Son épouse, l'impératrice Charlotte, est devenue folle et vit encore en Belgique.

Jusqu'en 1860, le gouvernement de Napoléon III avait été absolu, car le Sénat et la Chambre des députés n'étaient guère composés que de créatures prêtes à obéir au souverain. Les chambres délibéraient à huis clos et leurs discussions n'étaient pas publiées. La presse n'avait aucune liberté.

Un vif mécontentement se manifestait contre le gouvernement impérial. Le groupe des députés républicains s'accrut aux élections de 1863 et surtout à celles de 1869. L'empereur fit des concessions libérales à diverses époques. Enfin en janvier 1870, il rétablit complètement le régime constitutionnel. La nouvelle constitution, soumise à l'approbation du peuple français, fut acceptée par un plébiscite.

On put croire que l'empire était raffermi, mais sa chute était proche. Au mois de juillet suivant éclatait la guerre avec la Prusse.

XLII.

La Guerre de 1870-1871. — La Commune (1871.)

Depuis Frédéric II, la Prusse n'avait cessé de s'agrandir. Vaincue à Iéna, elle avait pris sa revanche à Waterloo, où Blücher avait décidé la victoire. Quand Guillaume 1er fut

monté sur le trône et qu'il eut pris Bismark comme ministre et conseiller, la Prusse se prépara à reconstituer le vieil empire germanique. Tandis que Bismark dirigeait la politique, de Moltke créait une armée formidable.

Depuis 1866, époque où la Prusse avait vaincu l'Autriche à Sadowa, et où Napoléon III n'avait pas eu le courage d'intervenir en faveur de l'Autriche, tout le monde prévoyait une guerre entre la Prusse et la France.

La chambre des députés avait commis la faute de ne pas voter une loi, proposée par le gouvernement, rendant le service militaire obligatoire. Le gouvernement n'insista pas, ne fit rien pour se préparer à la guerre et fut surpris par les événements.

La candidature de Léopold de Hohenzollern au trône d'Espagne fut l'occasion de cette guerre préparée de longue main par la Prusse.

Napoléon III, atteint d'une maladie terrible et douloureuse, était tombé dans une funeste apathie. Mal conseillé par l'impératrice Eugénie, qui ne connaissait rien à la politique et ignorait les forces de la Prusse, il déclara la guerre. L'impératrice appelait cette guerre "ma guerre", elle la voulait, car, en l'absence de Napoléon III, elle allait être régente et pouvoir exercer son autorité. D'un cœur léger, le premier ministre, Emile Ollivier, livra la France.

En quelques jours, 500,000 Allemands, groupés en trois armées, et soutenus par une réserve d'un million d'hommes, accablèrent sous le nombre l'armée française ne comptant que 240,000 hommes, disséminés en sept corps sur la frontière de l'est.

Indépendamment du nombre, l'armée allemande avait encore la supériorité de l'artillerie, dont la portée était bien plus grande que celle des canons français, et la supériorité du commandement. En effet, depuis de longues années les officiers français ne combattaient plus qu'en Algérie contre des tribus nomades et ne savaient rien de la grande guerre européenne.

Après les défaites de Wissembourg et de Reishoffen, une armée se reforme à Châlons sous le commandement de Mac-Mahon. Napoléon III avait déjà abandonné le commandement

en chef, mais continuait à suivre l'armée, gênant par sa présence le général en chef.

Mac-Mahon proposait de rétrogarder jusque sous les forts de Paris, d'y reformer l'armée et d'y attendre l'attaque des Prussiens.

L'impératrice et son conseil s'y opposèrent vivement et donnèrent l'ordre à Mac-Mahon de marcher sur Metz, au secours de Bazaine, avec son armée encore mal équipée et mal reformée.

Le maréchal Bazaine avait réussi à réunir une armée de 170,000 hommes autour de Metz. Après de terribles batailles, héroïquement soutenues par les Français, à Borny, à Gravelotte, à Saint-Privat, les Allemands cernèrent Bazaine dans Metz. C'est alors que Mac-Mahon reçut l'ordre d'aller à son secours par le nord.

Mac-Mahon exécuta ce plan avec tant de mollesse et de lenteur que son armée fut surprise, enveloppée, battue et faite prisonnière à Sedan. L'empereur était au nombre des prisonniers (2 sept. 1870).

Quand ces nouvelles arrivèrent à Paris, la République fut proclamée (4 sept. 1870). Les onze députés de Paris, parmi lesquels, Jules Ferry, Jules Favre et Léon Gambetta, formèrent un gouvernement provisoire, sous la présidence du général Trochu, gouverneur de la ville.

L'impératrice Eugénie, moins brave que la duchesse de Berry en 1830 et que la duchesse d'Orléans en 1848, s'enfuit des Tuileries, passa en Belgique, et de là en Angleterre, où Napoléon III la rejoignit plus tard.

Le gouvernement provisoire prend le nom de gouvernement de la Défense Nationale, et la guerre continue. Les Allemands arrivent sous les murs de Paris, fortifié sous Louis-Philippe, grâce à Thiers. Ils l'entourent d'un cercle de batteries et commencent un siège de plus de quatre mois (du 18 sept. 1870 au 29 janv. 1871).

Gambetta quitte Paris en ballon. Secondé par M. de Freycinet, il organise en province la résistance.

De Tours, son quartier-général, Gambetta lance à la France d'ardentes proclamations qui réveillent le patriotisme.

En quelques semaines il crée une nouvelle armée.

Thiers se rend en Autriche, en Italie, en Russie, en Angle-

terre, demander du secours à ces puissances. Il ne peut rien obtenir.

Le seul allié que la France républicaine compte est le vieux Garibaldi, qui débarque à Marseille avec un corps de volontaires italiens.

Cependant le maréchal Bazaine reste dans Metz dans une inaction inexplicable. Les vivres épuisés, il capitule avec toute son armée. Toutes les forces prussiennes retenues devant Metz se portent sur Paris et sur la Loire.

L'armée de la Loire, victorieuse à Coulmiers, près d'Orléans, cherche à débloquer Paris. Elle est repoussée. Le général Chanzy soutient plusieurs combats dans l'ouest, mais les troupes françaises, composées de jeunes soldats, sont battues près du Mans,

Dans l'est, une armée commandée par Bourbaki marche sur Belfort, investi par les Allemands et vaillamment défendu par le colonel Denfert-Rochereau. Victorieuse à Villersexel, elle est repoussée à Héricourt et est obligée de se retirer sur le territoire suisse.

An nord, le général Faidherbe remporte quelques succès à Pont-Noyelles et à Bapaume. Il est battu à Saint-Quentin.

Paris résiste toujours. Ni la capitulation de Strasbourg, ni celle de Metz n'ont abattu le courage des habitants. Cependant Trochu manque de confiance dans le succès, il est irrésolu et n'agit pas; les généraux sous ses ordres ne croient pas à la possibilité d'organiser, en face des Prussiens, une armée solide avec des soldats improvisés. Les soldats manquent également de confiance dans leurs chefs.

De sanglants combats s'engagent autour de la capitale, au Bourget, à Champigny, à Buzenval. Aucun secours ne peut plus venir du dehors. Paris n'a plus de vivres. Jules Favre se rend à Ferrières auprès de Bismark pour signer les préliminaires de la paix et la reddition de Paris.

Le 15 janvier 1871, l'empire allemand avait été proclamé à Versailles.

Aussitôt après la capitulation de Paris, les électeurs convoqués élisent une Assemblée Nationale qui se réunit à Bordeaux Elle nomme Thiers chef du pouvoir exécutif.

Le 1er mai, Thiers lut à l'Assemblée les conditions de paix

que les vainqueurs imposaient. L'Assemblée ne pouvait que les accepter.

Le traité de paix fut signé à Francfort (mai 1871). La France perdait l'Alsace, moins Belfort, et une partie de la Lorraine, et devait payer une indemnité de cinq milliards de francs. Au fur et à mesure des paiements, l'armée allemande évacuerait les territoires occupés.

L'Assemblée s'était transportée de Bordeaux à Versailles et le gouvernement s'était établi à Paris, quand la population parisienne, soulevée par la propagande socialiste et collectiviste de l'Internationale, s'insurgea. Cette population avait aussi été surexcitée par les maux du siège, par la croyance qu'elle avait été trahie, enfin elle craignait avec raison que l'Assemblée, composée en majorité de monarchistes, ne rétablît la royauté.

Paris élut une municipalité, qui sous le nom de Commune, prit le gouvernement de la capitale. Les Communistes, ou Communards, maîtres des forts et des remparts, des armes et des canons, résistèrent, du 18 mars au 28 mai (1871), à l'armée régulière commandée par Mac-Mahon.

Avant leur défaite, les Communards incendièrent les Tuileries, la Cour des Comptes, l'Hôtel de ville et d'autres monuments de Paris. Ils fusillèrent les otages, parmi lesquels l'archevêque de Paris, renversèrent la colonne Vendôme. Onze mille fédérés, pris les armes à la main passèrent en conseil de guerre; les uns furent fusillés, les autres envoyés en Nouvelle-Calédonie. La République amnistia ceux-ci plus tard.

XLIII.

La Troisième République (*de 1870 à nos jours.*)

La Commune vaincue, la France put enfin réparer ses pertes. Thiers effectua rapidement des emprunts avec lesquels il paya l'indemnité exigée par les vainqueurs. Au commencement de 1873, tous les Allemands avaient quitté la France. L'Assèmblée proclama que Thiers avait bien mérité de la patrie.

Cependant dans l'Assemblée, les partisans des anciens régimes: Légitimistes, Orléanistes et Impérialistes, essayèrent de s'entendre comme en 1848, pour détruire la République. Ils renversèrent Thiers, le *Libérateur du territoire.*

Thiers s'employa dès lors à fortifier le parti républicain. Il mourut en 1877, laissant la réputation d'un grand historien et d'un grand homme d'Etat.

Il fut remplacé par le maréchal de Mac-Mahon.

La couronne de France fut alors proposée au comte de Chambord Ses partisans croyaient qu'il l'avait acceptée. Déjà on le désignait sous le nom de Henri V, quand il revint sur ses promesses. Il déclara qu'il comptait rentrer dans son royaume sans condition et rétablir le drapeau blanc. Tous pourparlers furent rompus et le maréchal de Mac-Mahon fut nommé pour sept ans président de la République. Il prit pour premier ministre le duc de Broglie.

L'Assemblée Nationale vota en 1875 une Constitution républicaine.

D'après cette Constitution le pouvoir législatif est confié à deux assemblées: le Sénat et la Chambre des députés. Les sénateurs sont élus, au suffrage restreint, pour neuf ans et renouvelables par tiers tous les trois ans.

Les députés sont élus pour quatre ans par le suffrage universel.

Une Assemblée nationale formée du Sénat et de la Cham-

Victor Hugo, le plus illustre écrivain français du XIXe siècle, né à Besançon en 1802, mort à Paris en 1885.

Louis Pasteur, un des grands savants dont s'honore la France, né à Dôle en 1822, mort à Paris en 1895.



Victor Hugo,



Louis Pasteur,



Léon Gambetta,



Jules Ferry,

Léon Gambetta, l'un des fondateurs de la 3ème République, né à Cahors en 1838, mort à Ville-d'Avray en 1882.

Jules Ferry, grand homme d'Etat, né à Saint-Dié en 1832, mort à Paris en 1893.

bre des députés élit le président de la République pour sept ans. Le président est rééligible.

Cette assemblée peut aussi modifier la Constitution. Trois fois déjà elle a été légèrement amendée. Le mode de scrutin pour l'élection des députés a été modifié plusieurs fois.

Cette Constitution donne à la France le vrai régime parlementaire, libéral en même temps que modéré. La responsabilité ministérielle est exercée dans toute son étendue. Les ministres sont vraiment les serviteurs du pays; ils sont obligés de suivre les vœux des Chambres et de se retirer dès que la majorité leur est contraire. Par suite de ce système, la France a changé bien souvent de ministères. Cependant depuis quelques années les ministères durent plus longtemps, l'opposition des monarchistes ayant pour ainsi dire disparue.

Les élections de 1875 donnèrent la majorité aux républicains dans la Chambre des députés. Au contraire le Sénat restait hostile à la République.

S'appuyant sur le Sénat, le maréchal de Mac-Mahon prononça la dissolution de la Chambre (16 mai 1877). Sous la parole ardente de Gambetta, la France s'agita et renvoya à la Chambre une majorité républicaine encore plus forte.

Mac-Mahon donna sa démission et Jules Grévy fut élu président.

A la fin de son septennat, Jules Grévy fut réélu, mais démissionna peu de temps après (décembre 1887). Il fut remplacé par Sadi Carnot qui garda sept ans la présidence. Quelques mois avant la fin de son mandat, il fut assassiné à Lyon (1894) par un anarchiste italien. La France lui fit des funérailles nationales. Carnot fut enterré au Panthéon, rendu au culte des grands hommes depuis la mort de Victor Hugo (1885).

Trois jours après l'assassinat de Sadi Carnot, l'Assemblée nationale élut président Casimir-Périer, petit-fils du ministre de Louis-Philippe. Il se retira après quelques mois de présidence et fut remplacé par Félix Faure (janvier 1895)

Félix Faure étant mort subitement, M. Emile Loubet, président du Sénat, fut élu président de la République. Après sept ans de présidence, M. Loubet ne voulut pas se représenter et fut remplacé par M. Armand Fallières, alors président du Sénat.

Depuis 1875, les partis politiques se sont bien modifiés. Le comte de Chambord étant mort sans héritier (1883), le parti légitimiste a disparu. Actuellement les Orléanistes ont pour chef le duc d'Orléans, fils aîné du comte de Paris, prince déconsidéré, sans influence en France.

Napoléon III étant mort en 1873, son fils devint chef des Bonapartistes. Ce jeune prince fut tué au Zoulouland en 1879. Il y eut alors scission parmi les Bonapartistes. Maintenant Victor-Napoléon, petit-fils de Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie, attend sans espoir à Bruxelles que la France l'appelle.

Le parti monarchiste n'existe pour ainsi dire plus. Légitimistes, Orléanistes, Bonapartistes ont pris d'abord le nom de Conservateurs, puis de Ralliés; à l'heure actuelle, quelques-uns s'intitulent Libéraux.

Les Républicains, maîtres de la Chambre des députés depuis 1876, et du Sénat un peu plus tard se sont scindés en plusieurs groupes.

Les Opportunistes ont d'abord eu le pouvoir, puis les Radicaux s'en sont emparés.

De nos jours les partis peuvent se diviser ainsi: Libéraux, parti peu nombreux, représentant les anciens monarchistes; Progressistes, autrefois Opportunistes, grand parti républicain modéré; Radicaux, républicains avancés, penchant vers le socialisme, mais un socialisme bien différent du collectivisme; enfin Socialistes dont les divisions sont innombrables.

De plus en plus la tendance est au socialisme. Déjà quelques socialistes étaient arrivés au ministère quand M. Aristide Briand, socialiste de longue date, est devenu premier ministre. Pour donner satisfaction aux Socialistes le gouvernement s'efforce d'améliorer le sort du prolétariat par des lois sur le travail et sur la mutualité.

De grands citoyens ont mis la France dans la voie du progrès Avec Thiers, Gambetta fut l'un des fondateurs de la République.

Jules Ferry, malgré l'opposition qu'il rencontra, chercha à agrandir le domaine colonial de la France.

La France possédait déjà en Asie la Cochinchine; la République y ajouta le Tonkin, et exerce son protectorat sur l'Annam et le Cambodge.

Adolphe Thiers, homme d'Etat et historien, né à Marseille en 1797, mort à Saint-Germain-en-Laye en 1877; président de 1871 à 1873.

Edme-Patrice-Maurice Mac-Mahon, maréchal de France, duc de Magenta, 1808-1893, président de 1873 à 1879.

Jules Grévy, né et mort à Mont-sous-Vaudray (1807-1891); président de 1879 à 1887.

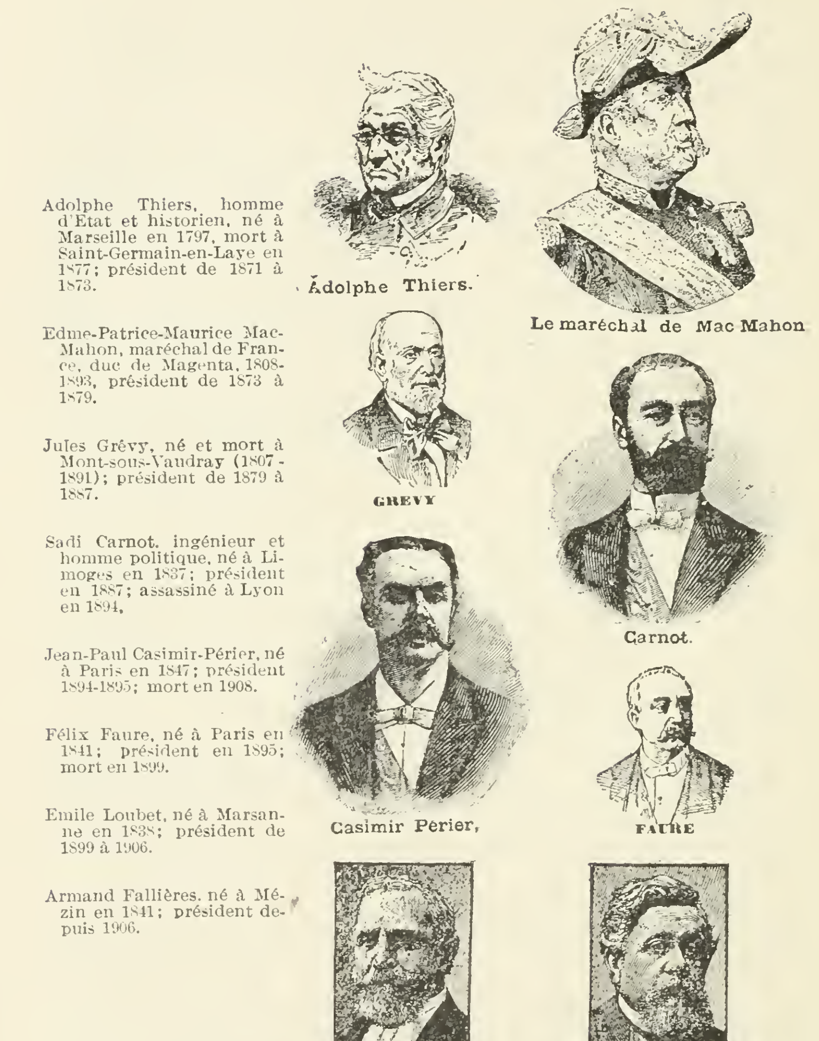
Sadi Carnot, ingénieur et homme politique, né à Limoges en 1837; président en 1887; assassiné à Lyon en 1894.

Jean-Paul Casimir-Périer, né à Paris en 1847; président 1894-1895; mort en 1908.

Félix Faure, né à Paris en 1841; président en 1895; mort en 1899.

Emile Loubet, né à Marsanne en 1838; président de 1899 à 1906.

Armand Fallières, né à Mézin en 1841; président depuis 1906.



Les présidents de la République de 1871 à 1909.

En Afrique, outre l'Algérie, la France a conquis la Tunisie, pays de protectorat, et le Soudan français ; elle y possède encore le Sénégal, le Dahomey, une partie de la Guinée et du Congo et la grande île de Madagascar.

Elle a conservé en Amérique et en Océanie les possessions qu'elle y avait sous l'empire.

Abaissée après 1870, sans soutien, sans allié, la France a reconquis sous la République la place que lui avaient fait perdre ses désastres.

La République a fait plus pour la France que tous les gouvernements précédents en propageant l'instruction et en la rendant gratuite et obligatoire.

Enfin la République a réorganisé et augmenté l'armée et la marine militaire afin d'être prête à repousser tout agresseur, car la politique de la France n'est pas une politique de conquêtes, elle ne veut que la paix qui seule fait le bonheur et la prospérité des nations.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES SOUVERAINS DE LA FRANCE.

Première Race.—Les Mérovingiens.

Pharamond (existence problématique)
Clodion 428-448
Mérovée 448-458
Childéric I 458-481
Clovis I 481-511

Premier Partage (511).

Austrasie.
Thierry I 511-534
Théodebert I 534-547
Théodebald 547-555

Orléans.
Clodomir 511-524

Paris.
Childebert I 511-558

Neustrie.
Clotaire I 5511-561
(seul roi de 568 à 561)

Deuxième Partage (561).

Paris.
Caribert 561-567

Orléans et Bourgogne.
Gontran 561-593

Neustrie.
Chilpéric I 561-584
Clotaire II 584-628
(seul roi depuis 613)
Dagobert I 628-638

Austrasie.
Sigebert I 561-575
Childebert II 575-596
(roi de Bourgogne depuis 593)
Théodebert II 596-612

Bourgogne.
Thierry II 596-613

Austrasie.
Sigebert II 638-656
Childéric II 656-674
(seul roi depuis 670)
Dagobert II 674-679

Neustrie et Bourgogne.
Clovis II 638-656
(seul roi en 656)
Clotaire III 656-670
Thierry III 670-691
Clovis III 691-695
Childebert III 695-711
Dagobert III 711-715
Chilpéric II 715-717
(désigné par les Neustriens)
Clot aire IV 717-720
(désigné par Charles-Martel)
Thierry IV 720-737
Interrègne 737-742
Childéric III 742-752

Deuxième Race. — Les Carolingiens ou Carlovingiens.

Pépin le Bref 752-768
Charlemagne 768-814
(avec Carloman jusqu'en 771)
Louis I, le Débonnaire 814-840
Charles II, le Chauve 840-877
Louis II, le Bègue 877-879
Louis III et Carloman 879-882
Carloman (*seul*) 882-884
Charles, le Gros 884-887

Eudes (famille capétienne) 887-892
Charles III, le Simple 893-922
(Il partage le trône avec Eudes de 896 à 898)
Robert (famille capétienne) 922-936
Louis IV, d'Outre-mer 936-954
Lothaire 954-986
Louis V 986-987

Troisième Race. — Les Capétiens.

1°. *Capétiens Directs.*

Hugues Capet 987- 996
Robert 996-1031
Henri I 1031-1060
Philippe I 1060-1108
Louis Vi, le Gros 1108-1137
Louis VII, le Jeune 1137-1160
Philippe II, Auguste 1160-1223
Louis VIII 1223-1226
Louis IX, St-Louis 1226-1270

Philippe III, le Hardi 1270-1285
Philippe IV, le Bel 1285-1314
Louis X, le Hutin 1314-1316
Jean X (fils posthume de Louis X) 1316
Philippe V, le Long 1316-1332
Charles IV, le Bel 1322-1328

2°. *Valois* (*issus de Charles de Valois, frère de Philippe le Bel*).

Philippe VI, de Valois 1328-1350
Jean II, le Bon 1350-1364
Charles V, le Sage 1364-1380
Charles VI, 1380-1422
Charles VII, le Victorieux 1422-1461
Louis XI 1461-1483
Charles VIII 1483-1498

Valois-Orléans.

Louis XII, le Père du Peuple 1498-1515

Valois-Orléans-Angoulême.

François I 1515-1547
Henri II 1547-1559
François II 1559-1560
Charles IX 1560-1574
Henri III 1574-1589

3°. *BOURBONS (issus de Robert, comte de Clermont, sixième fils de Saint Louis)*

Henri IV	1589-1610	Louis XV	1715-1774
Louis XIII	1610-1643	Louis XVI	1774-1792
Louis XIV	1643-1715	(décapité en 1793)	

République	1792-1804	Napoléon I	1804-1814

Louis XVIII	1814-1815	Louis XVIII	1815-1824
Cent-Jours	1815	Charles X	1824-1830

4° *Bourbons-Orléans (issus de Philippe d'Orléans, second fils de Louis XIII).*

Louis-Philippe I 1830-1848

République	1848-1852	Napoléon III	1852-1870

République proclamée le 4 septembre 1870.

PRÉSIDENTS :

Adolphe Thiers	1871-1873	Sadi Carnot	1887-1894
Maréchal de Mac-Mahon	1873-1879	Jean Casimir-Périer	1894-1895
Jules Grévy	1879-1887	Félix Faure	1895-1899
		Emile Loubet	1899-1906
		Armand Fallières	1906-

NOTES

Abréviations:

anc. — ancien, ancienne.
angl. — anglais, en anglais.
auj. — aujourd'hui.
cap. — capitale.
c.-à-d. — c'est-à-dire.
dép. — département. (Le territoire français est divisé en 86 dép., plus le territoire de Belfort. L'Algérie compte 3 dép.)
av. J.-C. — avant Jésus-Christ.
ap. J.-C. — après Jésus-Christ.
pron. — prononcez.
N. — nord.
S. — sud.
E — est.
O — ouest.

I.

dot, (prononcez le t final : dot') bien qu'une femme apporte en mariage.

métempsycose, transmigration des âmes d'un corps dans un autre.

Carnac, village du Morhiban, près de l'Atlantique.

théocratique, exercé par les ministres de Dieu (du grec theos, dieu, et kratos, pouvoir).

II.

Pyrrhus, roi d'Epire, célèbre par ses guerres contre les Romains, fut tué à la prise d'Argos (272 av. J.-C.) par une vieille femme qui lui jeta une tuile sur la tête du haut d'un toit.

Hannibal ou Annibal, célèbre général carthaginois, vainquit plusieurs fois les Romains en Italie, fut vaincu à Zama par Scipion, s'empoisonna plus tard (183 av. J.-C.) pour ne pas tomber entre les mains des Romains.

Etrurie, ancienne province de l'Italie, correspondant à la Toscane actuelle.

Etrusques, anciens habitants de l'Etrurie.

II.

patricien, patricienne, presque dès le commencement de la civilisation romaine, il y eut à Rome deux classes de citoyens: les patriciens et les plébéiens.

Les patriciens étaient la classe supérieure, ayant des privilèges et le monopole des fonctions sacerdotales et politiques.

Les plébéiens formaient la classe inférieure, probablement issue des vaincus.

Barbares, les Romains donnaient le nom de Barbares à tous les peuples restés en dehors de leur civilisation.

brenn, ce mot, qui veut dire chef, a été pris par les Romains pour le nom du Gaulois qui commandait lors de la prise de Rome. Ils l'ont appelé Brennus.

III.

Alésia, probablement Alise-Sainte-Reine, maintenant petit village de 600 hab. dans le département de la Côte-d'Or.

mercenaire, soldat qui sert à prix d'argent un gouvernement étranger.

Zama, site près de Carthage célèbre par la victoire de Scipion sur Hannibal (202 av. J.-C.)

Commentaires, mémoires historiques de Jules César sur la guerre des Gaules et la guerre civile.

dompter, (prononcez don-té.)

Vercingétorix, nom donné au général gaulois, né dans le pays des Arvernes vers 72 ans av. J.-C., qui coalisa les peuples de la Gaule contre César; vaincu à Alésia, mis à mort à Rome en 46 av. J.-C.

Gergovie, ville de la Gaule, dans le pays des Arvernes plus t ard Auvergne.

panique, (angl. panic) du dieu Pan, à qui le bas peuple grec attribuait l'habitude de faire des courses nocturnes, des apparitions subites qui jetaient partout l'effroi.

IV.

Rubicon, petite rivière d'Italie, aujourd'hui Pisatello ou Fiumicino. Le sénat romain avait déclaré traître quiconque franchirait cette rivière avec une légion ou même une cohorte. César méprisa cette défense.

Pharsale, ville ancienne de la Thessalie, oú César vainquit Pompée (48 av. J.-C.) aujourd'hui Fersala.

Pompée, rival de César, assassiné en Egypte (107 à 48 av. J. C.)

Auguste, petit neveu et héritier de César, premier empereur romain (63 av. J.-C., à 14 ap. J.-C.)

thermes, (du grec thermos, chaud) bains publics.

Orange, ville du sud de la France, dép. de Vaucluse.

Nîmes, ville importante et très ancienne du S. de la France.

Pont du Gard, aqueduc romain sur le Gard, affluent du Rhône.

Bordeaux, ville ancienne et importante du S.-O., sur la Garonne.

Lyon, autrefois Lugdunum, ville fondée par les Romains au confluent de la Saône et du Rhône.

Autun, ville très-importante sous les Romains, dép. Saône-et-Loire.

Gallo-Romains, nom donné aux habitants de la Gaule romaine.

Visigoths ou **Wisigoths,** Goths de l'Ouest établis au S.-O. de la Gaule et en Espagne.

Burgondes, peuple de la Germanie qui s'établit à l'E. de la Gaule; plus tard Bourguignons, habitants de la Bourgogne.

Attila, roi des Huns en 434; il s'intitulait le Fléau de Dieu, c.-à-d. l'instrument des calamités.

Huns, peuple barbare venu de l'Asie, établi d'abord sur la mer Noire et après Attila sur le Danube.

Jornandès ou **Jordanès,** historien goth du VIe siècle.

V

Alamans, ou **Alemans,** confédération de tribus germaniques établies sur le Rhin, de leur nom dérive le mot "Allemand".

Tolbiac, point indéterminé sur le cours moyen du Rhin où Clovis vainquit les Alamans en 496.

Clotilde, (Sainte) chrétienne, nièce de Gondebaud, roi des Burgondes, épouse de Clovis, morte en 545.

Frédégonde, servante d'Audowère, première femme de Chilpéric, roi des Francs de Neustrie. Elle fit étrangler Galswinthe, deuxième femme de ce roi qu'elle épousa elle-même. Après avoir fait assassiner Chilpéric elle gouverna la Neustrie pour son jeune fils Clotaire II (vers 545 à 597.)

Brunehaut ou **Brunehilde,** fille d'Athanagilde, roi des Wisigoths d'Espagne et sœur de Galswinthe, épouse de Sigebert, roi des Francs d'Austrasie. Pour venger Galswinthe elle engagea une lutte terrible avec Frédégonde. Elle fut mise à mort par ordre de Clotaire II (534 à 613.)

Mahomet ou **Mohammed,** né à La Mecque vers 571, fonda l'Islamisme (622), mort en 632.

Arabes, peuple originaire de l'Arabie, au nom de l'Islam ils conquirent le nord de l'Afrique oú ils s'établirent.

Sarrasins, nom donné aux Arabes au moyen âge.

Narbonne, ville du sud de la France, fondée par les Romains.

Lombards, peuple germanique qui s'établit en Italie au VIème siècle.

VI.

Berthe ou **Bertrade** au grand pied, femme de Pépin le Bref et mère de Charlemagne. Elle était fille du comte de Laon, mais la légende la disait fille du roi de Hongrie, et ajoutait que, perdue dans une forêt, elle avait été reconnue plus tard chez des bûcherons qui l'avaient recueillie par la difformité de ses pieds dont l'un était plus grand que l'autre.

Vascons ou **Basques**, peuple habitant les Pyrénées; race très ancienne parlant un langage sans rapport avec les langues voisines.

paladin, (du latin palatinus, du palais) seigneur de la suite de Charlemagne, maintenant ce mot est synonyme d'homme très brave et très chevaleresque.

chansons de geste (du latin gesta, faits) poëmes épiques du moyen âge.

Normands ou **Northmen,** hommes du Nord.

VII.

débonnaire, doux jusqu'à la faiblesse.

Fontanet, peut-être maintenant Fontenoy-en-Puisaye, commune du dép. de l'Yonne.

Verdun, ville sur la Meuse, dép. de la Meuse.

Meuse, fleuve qui prend sa source en France, traverse la Belgique et la Hollande et se jette dans la mer du Nord.

Sainte Geneviève, née à Nanterre, patronne de Paris (420-512.)

Goslin, évêque de Paris, mort en 886.

Eudes, duc de France et comte de Paris, roi de 887 à 898, partagea le trône avec Charles le Simple de 896 à 898.

VIII.

Rollon, chef des Normands, premier duc de Normandie, mort en 931.

Neustrie, royaume de l'ouest, la partie nord fut donnée aux Normands et devint la Normandie.

Capétiens, troisième race des rois de France dont le chef fut Hugues Capet.

Sainte-Clair-Sur-Epte, petite commune de Seine-et-Oise, traité de 912.

Robert le Diable, duc de Normandie de 1028 à 1035.

Edouard le Confesseur, roi des Anglo-Saxons de 1042 à 1066.

IX.

Guillaume le Conquérant, né en 1027, fils de Robert le Diable, devint duc de Normandie en 1035, conquit l'Angleterre en 1066; en guerre contre son fils Robert, il fut blessé à Mantes et mourut à Rouen en 1087.

bulle, décret du pape que l'on désigne ordinairement par le premier mot latin.

Manche, English channel.

X.

Croisades, de 1096 à 1291. Les historiens n'en comptent généralement que huit, quoiqu'il y en ait beaucoup plus. Comme expéditions militaires, elles échouèrent, mais elles eurent de grands résultats au point de vue social.

Gênes, ville et port de l'Italie, sur la Méditerranée, fut au moyen âge une république florissante, rivale de Venise.

Venise, port et ville d'Italie, bâtie sur les lagunes de l'Adriatique. fut depuis le moyen âge jusqu'à la Révolution une République très prospère.

Pierre l'Ermite, né à Amiens, religieux qui prêcha la première croisade, mort vers 1115.

Clermont, ancienne capitale de l'Auvergne, maintenant Clermont-Ferrand, chef-lieu du Puy-de-Dôme.

Gauthier sans Avoir, gentilhomme

bourguignon, périt avec ses bandes en Asie Mineure en 1097.

Godefroy de Bouillon, (1058 - 1100) duc de Basse-Lorraine, premier roi de Jérusalem.

Templiers ou chevaliers du Temple, ordre militaire et religieux fondé en 1118. Devenus fort riches, ils excitèrent la convoitise de Philippe le Bel qui les fit supprimer en 1312.

Suger, abbé de St-Denis, ministre de Louis VI et de Louis VII, mérita le titre de Père de la Patrie (1081-1151.)

Eléonore de Guyenne ou d'Aquine, fille de Guillaume X, dernier duc d'Aquitaine, épousa Louis VII, le Jeune, et, après son divorce, Henri Plantagenet, dont elle eut pour fils Richard Cœur de Lion et Jean sans Terre. Après une vie longue et mouvementée, elle mourut à l'abbaye de Fontevrault (1122-1204.)

Henri Plantagenet, né en 1133, devint roi d'Angleterre sous le nom de Henri II de 1154 à 1189.

XI.

Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne de 1152 à 1190.

Philippe II ou Philippe-Auguste, né au mois d'août 1165, d'où son surnom Auguste, roi de France de 1180 à 1223.

Richard Cœur de Lion, né à Oxford, roi d'Angleterre de 1189 à 1199.

Cydnus, aujourd'hui Selef, rivière de l'Asie Mineure ; Alexandre le Grand faillit s'y noyer, et Frédéric Barberousse s'y noya.

Jean sans Terre, frère de Richard Cœur de Lion et quatrième fils d'Henri II et d'Eléonore d'Acquitaine, roi d'Angleterre de 1199 à 1216. Il fut obligé d'accorder la Grande Charte.

Gisors, petite ville, maintenant dans le dép. de l'Eure.

Fréteval, petite ville, maintenant dans le dép. de Loir-et-Cher; victoire de Richard Cœur de Lion en 1194.

Bouvines, village près de Lille, dép. du Nord; victoire de Philippe-Auguste en 1214.

Zara, ville et port sur l'Adriatique.

Villehardouin, (Geoffroy de) né à Villehardouin près de Troyes, vers 1160, écrivit le récit de la quatrième Croisade et la Conquête de Constantinople, mort vers 1212.

XII.

Saint Louis ou Louis IX, fils de Louis VIII et de Blanche de Castille, né à Poissy en 1215, roi de France de 1226 à 1270.

Blanche de Castille, femme de Louis VIII et mère de Saint Louis, fut deux fois régente du royaume et gouverna avec sagesse (1188 - 1252.)

Taillebourg, commune du dép. de la Charente-Inférieure, bataille de 1242.

Saintes, ville de la Charente-Inférieure, victoire de Saint-Louis sur Henri III en 1242.

Joinville, né à Joinville, Haute-Marne, conseiller et ami de Louis IX, écrivit ses Mémoires dans lesquels il raconte la vie de ce roi. (1224-1317.)

sénéchal, officier féodal, souvent chef de justice.

mamelucks, milice turco-égyptienne originairement formée d'esclaves et qui devint maîtresse de l'Egypte.

Bonaparte les vainquit à la bataille des Pyramides (1798). Ils furent exterminés en 1811 par Méhémet-Ali.

Tunis, ville et port sur la Méditerranée, au N. de l'Afrique; maintenant sous le protectorat français.

Philippe III, le Hardi, fils de Saint Louis et de Marguerite de Provence, né à Passy en 1245, roi de 1270 à 1285.

Robert de Sorbon, chapelain de Louis IX, fondateur de la Sorbonne (1201-1274.)

Sainte Chapelle, bâtie à Paris sur le flanc du Palais de Justice, de 1242 à 1248, sur les plans de l'architecte Pierre de Montereau.

XIII.

fief, (pron. fi-ef) terre qu'un vassal tenait d'un suzerain, auquel il devait foi, hommage et certaines redevances.
banalités, usage public, obligation d'user de certains objets appartenant au seigneur, en payant un droit.
Assises de Jérusalem, important recueil de lois et de réglements féodaux donnés par Godefroy de Bouillon au royaume de Jérusalem.
légistes, nom donné aux conseillers des rois de France qui s'appuyaient sur les anciennes lois romaines pour développer l'absolutisme royal et combattre la féodalite'.

XIV.

Philippe IV, le Bel, fils de Philippe III et d'Isabelle d'Aragon, né à Fontainebleau en 1268, roi de 1285 à 1314.
Avignon, ville ancienne, sur le Rhône, dép. de Vaucluse, résidence des papes au XIVème siècle, réunie à la France en 1791.
Edouard Ier, roi d'Angleterre de 1272 à 1307.
Gallois, habitants du pays de Galles, (anglais: Wales.)
Guyenne, une des anciennes provinces de la France, au S.-O., capitale Bordeaux; elle fut longtemps disputée aux Anglais.
Guerre de Cent Ans, entre la France et l'Angleterre, de 1337 à 1453. Les Anglais furent chassés de France où ils ne gardèrent que Calais.
Flamands, habitants de la Flandre, région N.-E. de la France, sur la mer du Nord.
Etats Généraux, assemblées où siégeaient, sous l'ancien régime, les représentants du clergé, de la noblesse et du tiers-état. Le clergé jouissait du droit de préséance, puis venait la noblesse et enfin le tiers-état, appelé d'abord **communautés, députés des bonnes villes.** Les principaux Etats Généraux furent ceux de 1302, de 1614 et de 1789. Ceux-ci se transformèrent en Assemblée Nationale.
tiers-état ou le tiers, partie de la nation française qui appartenait à la bourgeoisie venant après le clergé et la noblesse. Le bas peuple n'était pas représenté aux Etats Généraux.
Guillaume de Nogaret, chancelier de France sous Philippe le Bel.

XV.

Louis X, le Hutin, ou le **Querelleur,** fils de Philippe le Bel, né à Paris en 1289, roi de 1314 à 1316.
Philippe V, le Long, fils de Philippe le Bel, né en 1294, roi de 1316 à 1322.
Charles IV, le Bel, fils de Philippe le Bel, roi de 1322 à 1328, dernier des Capétiens directs.
Philippe VI, de Valois, fils de Charles de Valois, neveu de Philippe le Bel, roi de 1328 à 1350.
Edouard III, roi d'Angletrre de 1327 à 1377.
Somme, fleuve de France se jetant dans la Manche.
Crécy, village du dép. de la Somme, bataille de 1346.
Jean le Bon, c.-à-d. **le Brave,** roi de 1350 à 1364, donna la Bourgogne à son fils Philippe le Hardi qui avait combattu avec lui à Poitiers.
Poitiers (pron. Poi-ti-é) ancienne capitale du Poitou, département de la Vienne; Charles Martel y vainquit les Arabes en 732; bataille avec les Anglais en 1356.
Prince Noir, ainsi nommé à cause de la couleur de son armure. Son nom était Edouard, prince de Gal-

les, fils du roi d'Angleterre Edouard III; il fut général habile, gagna la bataille de Poitiers (1330-1376.)

Brétigny, hameau près de Chartres, Eure-et-Loire, où fut conclu un traité humiliant pour la France (1360.)

Charles V, le Sage, c.-à-d. le **Savant,** fils de Jean le Bon, né en 1337, roi de 1364 à 1380, fonda la première bibliothèque nationale, qui contenait environ mille manuscrits.

Du Guesclin, (Bertrand) né vers 1320 en Bretagne, devint connétable et remporta de nombreux succès sur les Anglais, mort en 1380.

connétable, (comte de l'étable) primitivement il avait la surintendance des écuries du roi, en 1191 il devint le premier dignitaire de la monarchie. La charge fut supprimée par Richelieu. Napoléon la rétablit temporairement.

XVI.

Jean sans Peur, duc de Bourgogne, fils de Philippe le Hardi, fut assassiné sur le pont de Montereau (1419) par les conseillers du dauphin, plus tard Charles VII.

Henri V, roi d'Angleterre, de 1413 à 1422, vainqueur à Azincourt.

Calais, port et ville sur le Pas-de-Calais; pris par les Anglais en 1347 et possession anglaise jusqu'en 1558.

Rouen, ancienne capitale de la Normandie, dép. Seine-Inférieure, port sur la Seine.

dauphin, ce nom était porté par les seigneurs du Dauphiné, province à l'E. de la France, entre le Rhône et les Alpes, par allusion au dauphin (dolphin) qui était dans leurs armes. Le Dauphiné fut cédé à la France en 1349 à la condition que le fils aîné du roi de France prendrait le titre de **dauphin.**

Troyes, ancienne capitale de la Champagne, chef-lieu de l'Aube; traité de 1420.

Charles VI, le Bien-Aimé, né en 1368, fils de Charles V, roi de 1380 à 1422, fut atteint de folie.

Isabeau de Bavière, née en 1371, fille de Etienne II, duc de Bavière, fut plusieurs fois régente pendant la folie intermittente de Charles VI, son époux; par le traité de Troyes, elle livra la France aux Anglais; morte en 1435.

Saint-Denis, près Paris, abbaye fondée par Dagobert en 626 et qui contenait les sépultures des rois de France.

Bourges, ville importante, dép. du Cher, autrefois capitale du Berry.

Alain Chartier, un des plus anciens poètes français, né à Bayeux en 1386, fut secrétaire des rois de France Charles VI et Charles VII, mort en 1449.

Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, présida le tribunal de l'Inquisition qui condamna Jeanne Darc, mort en 1442.

Charles VII, le Victorieux, né en 1403, fils de Charles VI et d'Isabeau de Bavière, roi de 1422 à 1461.

Henri VI, roi d'Angleterre, né en 1421, roi de 1422 à 1471.

XVII.

Louis XI, né à Bourges en 1423, roi de 1461 à 1483, un des fondateurs de l'unité française.

Philippe le Bon, duc de Bourgogne, fils de Jean sans Peur (1346-1467.)

Charles le Téméraire, dernier duc de Bourgogne, fils de Philippe le Bon (1433-1477.)

Machiavel, (pron. ma-kia-vel) historien, célèbre écrivain, né à Florence, Italie (1469-1527.)

Borgia, famille d'origine espagnole qui s'établit en Italie et essaya de former l'unité italienne. Les principaux membres de cette famille furent le pape Alexandre VI, pape de 1492 à 1503, et son fils César Borgia. Ce dernier fut un politique habile mais déloyal, mort en 1507.

Péronne, petite ville du dép. de la Somme.

Jeanne Hachette, son nom était Jeanne Laisné, combattit à la défense de Beauvais contre les Bourguignons, en 1454, et tua un porte-étendard d'un coup de **hachette**, de là vient son surnom.

Lorraine, province de l'Est de la France.

Suisse, (féminin, en parlant d'une femme, suissesse) habitant de la Suisse. Les suisses servaient comme mercenaires dans les armées de la France; ils formèrent la garde royale; massacrés au 10 août 1792, ils furent rétablis sous la Restauration et disparurent définitivement en 1830.

XVIII.

Anne de Beaujeu, fille aînée de Louis XI, épousa le sire de Beaujeu, fut régente sous la minorité de Charles VIII (1462-1522.)

Charles VIII, fils de Louis XI, né à Amboise en 1470, roi en 1483, mort à Amboise en 1498.

Louis XII, le Père du Peuple, né à Blois en 1462, duc d'Orléans, puis roi de France de 1498 à 1515.

Bourbons, famille princière remontant à Robert de Clermont, sixième fils de Saint Louis.

Richard III, roi d'Angleterre en 1483, tué à la bataille de Bosworth en 1485.

Henri de Richemont, né en 1457, devint roi d'Angleterre sous le nom de Henri VII, de 1485 à 1509, premier roi de la dynastie des Tudors.

Anne de Bretagne, fille de François II, duc de Bretagne, apporta cette province en dot à Charles VIII (1491), puis à Louis XII (1499); née en 1477, morte en 1514.

Philippe de Commines, chroniqueur, auteur de "Mémoires sur les règnes de Louis XI et de Charles VIII," (1445-1509.)

Fornoue, petite ville du nord de l'Italie, bataille de 1495.

Jules II, (Julien de la Rovère) pape de 1503 à 1513, grand politique, prit part en personne aux guerres d'Italie.

XIX.

François Ier, né à Cognac en 1494, roi de 1515 à 1547, branche des Valois-Angoulême, surnommé le "Père et Restaurateur des Lettres."

Constantinople, ou **Byzance** (en turc Stamboul ou Istamboul) ville importante et port sur le Bosphore; capitale de l'empire d'Orient sous Constantin.

Mahomet II, sultan des Turcs Ottomans, de 1451 à 1481, s'empara de Constantinople en 1453.

Gutenberg, né à Mayence, perfectionna les procédés d'imprimerie (1397-1468.)

boussole, (angl. compass); il paraît que les Chinois s'en servaient mille ans avant l'ère chrétienne, ils en enseignèrent l'usage aux Arabes qui le transmirent aux Occidentaux.

poudre à canon; les Chinois connaissaient aussi la poudre à canon mais seulement dans ses effets les plus simples. Les Grecs du Bas-Empire se servaient d'une sorte de composition qu'on a appelé le feu grégeois. Au XIVe siècle, les Anglais les premiers lancèrent des projectiles avec la poudre à la bataille de Crécy (1346.)

On cite souvent les noms de Roger Bacon, d'Albert le Grand et de Berthold Schwartz comme les inventeurs de la poudre, en réalité on ignore quel rôle ils jouèrent dans cette invention.

Marignan, auj. Melegnano, ville d'Italie, près de Milan, victoire de François Ier sur les Suisses en 1515.

Léon X, (Jean de Médicis) pape de 1513 à 1521, protégea les arts; sous son pontificat eut lieu le schisme de Luther.

concordat, traité entre le pape et un

souverain sur les questions religieuses.

Charles Quint, né à Gand, Belgique, roi d'Espagne (1516), empereur d'Allemagne (1519), abdiqua en 1555 et mourut en 1558.

Franche Comté, anc. province à l'E. de la France, cap. Besançon, appartenait aux Espagnols, réunie à la France sous Louis XIV, en 1678.

Roussillon, anc. province, cap. Perpignan, près des Pyrénées.

Henri VIII, né en 1491, fils d'Henri VII; roi d'Angleterre de 1509 à 1547, se sépara de l'Eglise romaine et fonda l'Eglise anglicane.

Connétable de Bourbon, né en 1490, se distingua à Marignan, trahit la France, fut tué au siège de Rome en 1527.

Louise de Savoie, mère de François Ier, plusieurs fois régente (1476 à 1531.)

Pavie, ville d'Italie, cap. de la Lombardie, bataille de 1525.

lansquenets, (de l'allemand, land, pays et knect, serviteur) nom donné au XVe siècle à des soldats allemands mercenaires.

Metz, (pron, mess), **Toul, Verdun,** trois villes et évêchés indépendants des ducs de Lorraine que la France acquit en 1552.

Guise, (pron. ghu-i-ze), famille qui se disait originaire des rois carolingiens et prétendait au trône de France.

Henri II, fils de François Ier et de Claude de France, roi de 1547 à 1559, époux de Catherine de Médicis, fut tué dans un tournoi.

Montgomery, capitaine de la garde écossaise, blessa mortellement Henri II dans un tournoi, (1559), fut plus tard un des chefs protestants, fut pris et décapité (1530-1574.)

Renaissance, on donne ce nom à la rénovation littéraire, artistique et scientifique qui se produisit en Europe aux XVe et XVIe siècles.

Léonard de Vinci, célèbre artiste de l'école florentine, fut sculpteur, architecte, ingénieur, écrivain, musicien, peintre; il a peint la Joconde; né en 1452, mort à Amboise en 1519.

Benvenuto Cellini, célèbre graveur, statuaire et orfèvre italien, né à Florence (1500-1571.)

Pierre Lescot, architecte (1510-1571.)

Philibert Delorme, architecte, né à Lyon, éleva les Tuileries, le château d'Anet, etc. (1515-1570.)

Blois (pron. bloi), ville du dép. de Loir-et-Cher, sur la Loire; château historique.

Chambord, village du dép. de Loir-et-Cher; magnifique château.

Clément Marot, poète français (1495-1544.

Ronsard, (Pierre de) poète français (1524-1585.)

Montaigne, (pron. mon-ta-gne) célèbre moraliste et philosophe (1533-1592.)

Rabelais, (François) moine, puis médecin, écrivain de génie, né à Chinon vers 1490; fut curé de Meudon, mort en 1453.

Luther, (Martin) moine augustin, fondateur du Protestantisme (1483-1546.)

Calvin, (Jean) propagateur de la Réforme en France et en Suisse, fonda le Calvinisme; né à Noyon en 1509, mort à Genève en 1564.

XX.

Catherine de Médicis, (pron. mé-di-siss) fille de Laurent de Médicis, née à Florence en 1519, femme de Henri II, morte en 1589.

François II, fils aîné de Henri II, et de Catherine de Médicis, né en 1544, époux de Marie Stuart, roi 1559-1560.

Charles IX, deuxième fils de Henri II et de Catherine de Médicis, roi de 1560 à 1570.

Henri III, troisième fils de Henri II et de Catherine de Médicis, roi en 1570, assassiné en 1589; s'entoura de favoris que l'histoire a flétris sous le nom de Mignons; il fut l'un des rois les plus incapables.

Marie Stuart, fille de Jacques V, roi d'Ecosse, née en 1542, reine de France et femme de François II en 1559; veuve peu après, elle retourna en Ecosse; mariée à Darnley, puis à Bothwell, elle dut abdiquer et se réfugier en Angleterre. La reine Elisabeth la fit emprisonner puis décapiter après dix-huit ans de captivité, en 1587.

Henri de Béarn, de Navarre ou **de Bourbon,** fils d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret, né à Pau en 1553, d'abord roi de Navarre, puis roi de France en 1589, à la mort de Henri III, sous le nom de **Henri IV, le Grand,** un des meilleurs roi de France et le plus populaire, assassiné par Ravaillac en 1610.

François de Lorraine, duc de Guise, (pron. ghu-i-ze) surnommé le Balafré, grand homme de guerre, né en 1519, assassiné en 1563 par Poltrot de Méré.

Charles de Guise, cardinal de Lorraine, frère du précédent (1525-1574.)

Henri de Guise, fils de François, surnommé aussi le Balafré, chef du parti catholique, dirigea la Saint Barthélemy, fut assassiné par la garde de Henri III (1550-1588.)

Louis de Lorraine, cardinal de Guise, frère du précédent, assassiné comme lui (1555-1588.)

Dreux, petite ville du dép. d'Eure-et-Loir, bataille de 1562.

Philippe II, roi d'Espagne, fils de Charles Quint, mort en 1598, très attaché au catholicisme il employa les armées de l'Espagne à le faire triompher; il n'y réussit pas et laissa à sa mort l'Espagne appauvrie.

Ramus, (pron. ra-mu) Pierre La Ramée, dit Ramus, philosophe et grammairien français, tué à la Saint-Barthélémy (1515-1572.)

Duc d'Alençon, François, quatrième fils de Henri II et de Catherine de Médicis, devint duc d'Anjou (1554-1584.)

Jacques Clément, moine dominicain, assassina Henri III, en 1589.

Huguenots, nom donné en France aux Calvinistes; ce nom vient peut-être de l'allemand "eidgenossen," qui signifie confédérés par serment.

XXI.

Elisabeth, fille d'Henri VIII, roi d'Angleterre, et d'Anne de Boleyn, née à Greenwich en 1533, reine d'Angleterre de 1558 à 1603, fit périr Marie Stuart.

Charles de Lorraine, duc de Mayenne, frère des Guises, né à Soissons, chef de la Ligue (1554-1611.)

Dieppe, ville du dép. de la Seine-Inférieure, port sur la Manche.

Arques, village près de Dieppe, bataille de 1589.

Ivry, village du dép. de l'Eure, bataille de 1590.

Aumale, village du dép. de la Seine-Inférieure; combat de 1592.

Yvetôt, petite ville de la Seine-Inférieure, dont les seigneurs prenaient le titre de roi.

La Satire Ménipée, célèbre pamphlet politique contre la Ligue et dont les principaux auteurs furent P. Pithou, N. Rapin, Passerat et Leroy.

Fontaine-Française, village du dép. de la Côte-d'Or, bataille de 1595.

Sully, Maximilien de Béthune, duc de Sully, baron de Rosny, ami, conseiller et ministre de Henri IV (1559-1624.)

Comtat Venaissin, (pron. kon-ta-venè-sin) pays de l'ancienne France, maintenant dans le dép. de Vaucluse, et qui a appartenu aux papes de 1274 à 1791.

Bresse, cap. Bourg, **Bugey,** cap. Belley, anciens pays formant maintenant le dép. de l'Ain, à l'E. de la France.

Marguerite de Valois, fille de Henri II et de Catherine de Médicis, épousa Henri IV, fut répudiée en 1599, a écrit des Mémoires et des Poésies (1552-1615.)

Marie de Médicis, née à Florence en 1573, seconde épouse de Henri IV, régente à sa mort; elle mourut à Cologne en 1642.

Ravaillac, fanatique religieux, né à Angoulême, assassina Henri IV, fut écartelé (1578-1610.)

XXII.

Louis XIII, le Juste, fils aîné de Henri IV et de Marie de Médicis, né à Fontainebleau en septembre 1601 sous le signe de la Balance, de là son surnom; roi de 1610 à 1643, sans caractère, laissa faire Richelieu.

Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, esprit médiocre, intrigua sans cesse contre Richelieu (1608-1660.)

Richelieu, Armand-Jean du Plessis, cardinal de Richelieu, né en 1585, évêque de Luçon, orateur du clergé aux Etats Généraux de 1614, premier ministre en 1624, mort en 1642.

Léonora Galigaï, favorite de Marie de Médicis, brûlée comme sorcière en 1617.

Concini, maréchal d'Ancre, mari de Léonora Galigaï, aventurier italien né à Florence, assassiné en 1617.

de Luynes, Charles d'Albert de Luynes, d'une famille provençale, devint favori de Louis XIII; connétable; il était dévoué au roi, mais sans capacité politique (1578-1621.)

Vitry, marquis, puis duc, créé enfin maréchal pour avoir tué Concini (1581-1644.)

Montauban, chef-lieu du dép. de Tarn-et-Garonne, résista à de Luynes en 1621, se soumit à Louis XIII en 1629.

Anne d'Autriche, fille de Philippe III, d'Espagne, femme de Louis XIII, régente sous la minorité de Louis XIV, gouverna avec Mazarin (1601-1666.)

Cinq-Mars, (pron. sin-mar) favori de Louis XIII, mourut sur l'échafaud pour avoir conspiré contre Richelieu (1620-1642.)

de Thou, confident de Cinq-Mars, décapité avec lui (1607-1642.)

Gustave-Adolphe, né à Stockholm en 1594, roi de Suède de 1611 à 1632, grand génie militaire, fut tué au cours de sa victoire de Lutzen, (1632.)

Lutzen, petite ville de Saxe, victoire de Gustave-Adolphe en 1632 et de Napoléon en 1813.

Académie française, fondée en 1635 par Richelieu; elle est chargée de la rédaction du Dictionnaire et est composée de 40 membres; une des cinq compagnies formant l'Institut de France.

XXIII.

Louis XIV, le Grand, fils aîné de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, né à Saint-Germain en Laye en 1638, roi de 1643 à 1715, épousa Marie-Thérèse d'Autriche.

Philippe d'Orléans, second fils de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, chef de la maison d'Orléans, (1640-1701.)

Mazarin, Giulo Mazarini, dit Mazarin, cardinal italien, diplomate habile mais que son avarice et sa mauvaise foi rendirent impopulaire (1602-1661.)

Condé, famille princière, d'une branche collatérale des Bourbons.

Condé, Louis II prince de Condé, dit le Grand Condé, né à Paris en 1621, célèbre général, protégea les savants, mort en 1686.

Guerre de Trente Ans, guerre religieuse et politique qui désola l'Allemagne de 1618 à 1648 et se termina par le traité de Westphalie.

Turenne, Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, maréchal de France, grand homme de guerre, aida souvent Condé (1611-1675.)

Rocroi, petite ville du dép. des Ardennes, victoire de Condé en 1643.

Fribourg, petite ville du duché de Bade.

Nordlingen, village de Bavière, vic-

toire de Condé en 1645 et de Moreau en 1800.

Lens, ville du dép. du Pas-de-Calais, bataille en 1648.

Parlement de Paris, haute cour de justice qui intervint souvent dans les affaires politiques.

Arras, (pron. A-rass) chef-lieu du dép. du Pas-de-Calais.

Dunkerque, ville et port sur la mer du Nord, dép. du Nord.

Marie-Thérèse, fille de Philippe IV, roi d'Espagne, née en 1638, épousa Louis XIV en 1660, mourut en 1683.

népotisme, (du latin **nepos, nepotis,** neveu) faveur dont jouissaient auprès de certains papes leurs neveux; d'où par extension abus qu'un homme en place fait de son crédit pour enrichir sa famille.

Mancini, famille italienne amenée en France par Mazarin; il y avait cinq sœurs Mancini, nièces de Mazarin, que ce dernier dota et établit richement.

Fouquet, Nicolas, surintendant des finances, protégea les artistes et les écrivains. Colbert le dénonça au roi et Louis XIV le fit enfermer pour malversations dans la citadelle de Pignerol où il mourut après dix-sept ans de captivité (1615-1680.)

Versailles, sous Louis XIII petit château servant de rendez-vous de chasse; Louis XIV y fit construire un immense palais, servant maintenant de musée.

Jolie ville du dép. de Seine-et-Oise. La Chambre des Députés et le sénat réunis sous le nom de Congrès s'y rendent pour l'élection du Président de la République.

Palais du Louvre, commencé en 1204 sous Philippe-Auguste, fini au milieu du XIXe siècle; autrefois résidence des rois, maintenant le plus riche musée du monde.

Colbert, (pron. kol-bèr) J.-B. Colbert, homme d'Etat, fils d'un drapier, né à Reims en 1619, réorganisa les finances de la France, mais sur la fin de sa vie son influence était nulle à la Cour par suite de son opposition aux dépenses excessives de Louis XIV, mort en 1683.

Louvois, (pron. lou-voi) Michel Le Tellier, marquis de Louvois, ministre de la guerre sous Louis XIV, habile administrateur mais cruel politique (1641-1691.)

Vauban, Sébastian Le Prestre, seigneur de Vauban, maréchal de France, grand ingénieur militaire; vers la fin de sa vie il fut disgrâcié parce qu'il avait proposé l'égalité de l'impôt dans un livre intitulé "Projet de dîme royale," (1633-1707.)

stathouder, (pron. sta-tou-dèr) titre donné d'abord aux gouverneurs des Pays-Bas sous la domination autrichienne, puis au chef de la République des Provinces-Unies.

Senef, petite ville de Belgique, victoire de Condé sur le prince d'Orange (1674), et de Marceau sur les Autrichiens (1794.)

Salzbach, ville d'Allemagne, grand duché de Bade, près de laquelle fut tué Turenne (1675.)

Nimègue, ville de Hollande, traités de 1678 et 1679.

XXIV.

Louise de la Vallière, célèbre par sa beauté, première favorite de Louis XIV, finit sa vie dans un couvent de carmélites (1644-1710.)

Marquise de Montespan, favorite de Louis XIV dont elle eut de nombreux enfants (1641-1707.)

Madame de Maintenon, Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon, née à Niort en 1635 dans la religion calviniste, devint ardente catholique; par nécessité, elle épousa Scarron (1652); veuve en 1660, elle fut chargée de l'éducation des enfants de Louis XIV et de Mme de Montespan; elle supplanta celle-ci dans les faveurs du monarque qu'elle épousa après la mort de la reine Marie-Thérèse.

Louis XIV mort, elle se retira à Saint-Cyr qu'elle avait fondé

pour les jeunes filles nobles et pauvres. Elle mourut en 1719.

Paul Scarron, poète et écrivain français dans le genre burlesque. Il passa la plus grande partie de sa vie perclus et tordu de rhumatismes (1610-1660.)

Guillaume III, prince d'Orange, né à La Haye en 1650, stathouder de Hollande en 1672, roi d'Angleterre de 1689 à 1702, fut un habile général.

Jacques II, fils de Charles 1er, né en 1633, roi d'Angleterre en 1685; autoritaire, violent, se convertit au catholicisme, ce qui lui attira la haine de ses sujets; détrôné en 1688, mourut en France en 1702.

Augsbourg, ville importante de Bavière.

Palatinat, province d'Allemagne, sur la rive gauche du Rhin.

Luxembourg, F.-H. duc de Luxembourg, né à Paris, fils du comte de Bouteville décapité sous Louis XIII comme duelliste; maréchal de France, célèbre homme de guerre, surnommé le Tapissier de Notre-Dame (1628-1695.)

Fleurus, ville de Belgique; batailles de 1690 et 1794.

Catinat, Nicolas de Catinat, maréchal de France, habile négociateur, a laissé des Mémoires (1637-1712.)

Eugène de Savoie, connu sous le nom de Prince Eugène, un des plus grands hommes de guerre de son temps, commandait les armées autrichiennes (1663-1736.)

Jean Bart (pron. bar) célèbre marin français (1650-1702.)

Tourville, célèbre marin français (1650-1702.)

Ryswick, petite ville de Hollande.

Charles II, fils de Philippe IV; roi d'Espagne de 1665 à 1700, dernier roi de la maison de Charles Quint.

Marlborough, John Churchill, duc de Marlborough, fameux général anglais (1650-1752.) Son nom est devenu légendaire en France grâce à la chanson dont il est le héros sous le nom de Malbrough.

Hochstedt (pron. ok-stèt) ville de Bavière, batailles en 1703, 1704 et 1800.

Ramillies, village de Belgique, bataille de 1706.

Vendôme, L.-J. de Vendôme, un des meilleurs généraux de la fin du règne de Louis XIV; il descendait de Henri IV (1654-1712.)

Villaviciosa, ville d'Espagne, victoire de Vendôme en 1710.

Villars, diplomate et célèbre général français (1653-1734.)

Denain, ville du dép. du Nord; victoire décisive de Villars sur le Prince Eugène en 1712, victoire qui sauva la France.

Utrecht, (pron. u-trèk) ville de Hollande, célèbre traité de 1713.

Rastadt (ou Rastatt) ville d'Allemagne, grand-duché de Bade. Congrès de 1713-1714 qui mit fin à la guerre de la succession d'Espagne, et de 1797-1799 entre la France et l'Allemagne.

Philippe V, duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, fut roi d'Espagne de 1700 à sa mort (1746), essaya de relever l'Espagne de sa décadence.

René Descartes (pron. dé-kart) philosophe français (1596-1650.)

Pierre Corneille, né à Rouen en 1606, grand poète, le père de la tragédie française, mort en 1684.

Blaise Pascal, illustre mathématicien, physicien et philosophe, né à Clermont en 1623, mort en 1662.

Boileau Despréaux, Nicolas, poète et critique français, né à Paris (1636-1711.)

Racine, Jean, célèbre poète tragique, né à la Ferté-Milon (1639-1699.)

Molière, J.-B. Poquelin, dit Molière, célèbre poète comique, auteur et acteur, né à Paris (1622-1673.)

de la Fontaine, Jean, poète, fabuliste né à Château-Thierry (1621-1695.

La Rochefoucauld, auteur de Maximes, passa sa vie à la cour de Louis XIV (1613-1680.)

de la Bruyère, Jean, moraliste, né à Paris, écrivit les Caractères (1645-1696.)

Bossuet, Jacques-Bénigne, célèbre orateur sacré, évêque de Condom, puis de Meaux (1627-1704.)

Bourdaloue, jésuite, orateur éminent, (1632-1704.)

Massillon, célèbre prédicateur (1663-1742.)

Fénelon, archevêque de Cambrai, fut précepteur du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, pour lequel il écrivit le Télémaque (1651-1715.)

XXV.

Louis XV, le Bien-Aimé, arrière petit-fils de Louis XIV, né à Versailles en 1710, mort en 1774, un des rois les plus corrompus de l'histoire.

régence, gouvernement établi pendant la minorité ou l'absence d'un souverain.

On applique particulièrement le nom de Régence au gouvernement de Philippe d'Orléans sous la minorité de Louis XV (1715-1723.)

Philippe II d'Orléans, le Régent, deuxième chef de la famille d'Orléans, prince instruit, intelligent mais débauché (1674-1723.)

Cardinal Dubois, confident de Philippe d'Orléans, ministre sous la Régence (1656-1723.)

Jean Law, (pron. lass) fameux financier écossais (1671-1729.)

Cardinal de Fleury, évêque de Fréjus, précepteur de Louis XV, puis premier ministre (1653-1743.)

Stanislas Ier, Leczinski, roi de Pologne, et plus tard souverain du duché de Lorraine (1677-1766.)

Marie Leczinska, fille de Stanislas Leczinski, femme de Louis XV (1703-1768.)

Frédéric II, le Grand, roi de Prusse, illustre guerrier, ami des savants (1712-1786.)

Maurice de Saxe, dit le maréchal de Saxe, fils d'Auguste II, roi de Pologne et électeur de Saxe, l'un des plus grands capitaines de son temps (1696-1750.)

Fontenoy, village de Belgique; bataille de 1745.

Aix-la-Chapelle, ville de la Prusse Rhénane, cap. de l'empire de Charlemagne; traités de 1668 et de 1748.

Hindoustan, vaste péninsule de l'Asie méridionale.

Dupleix (pron. du-plèks) gouverneur des établissements français dans l'Hindoustan (1697-1763.)

Antilles, archipel de l'Atlantique et golfe du Mexique.

Canada, possession française de 1534 à 1763.

Louisiane, pays exploré au XVIIe siècle par les Français, ainsi appelé en l'honneur de Louis XIV.

Washington, George, né en Virginie en 1732, mort à Mont-Vernon en 1799, président des Etats-Unis d'Amérique de 1789 à 1797.

de Pompadour, Antoinette Poisson, marquise de Pompadour, née à Paris en 1721, favorite de Louis XV; elle exerça sur ce roi et sur le gouvernement une influence néfaste; protégea les artistes et les savants; morte en 1764.

Rossbach, ville de Saxe, victoire de Frédéric II sur les Français en 1757.

marquis de Montcalm, Louis, général français qui lutta courageusement au Canada contre les Anglais. (1712-1759.)

Lally-Tollendal, gouverneur des établissements français dans l'Inde (1702-1766.)

Hubertsbourg, pavillon de chasse près de Leipsig; traité de 1763.

duc de Choiseul, ministre des affaires étrangères sous Louis XV (1719-1785.)

Corse, dép. français, île de la Méditerranée cédée à la France par les Gênois en 1768.

du Barry, Jeanne Bécu, comtesse du Barry, née à Vaucouleurs en 1743, favorite de Louis XV, décapitée sous la Terreur en 1793.

abbé Terray, contrôleur des finances sous Louis XV (1715-1778.)

Voltaire, J. M. Arouet, dit Voltaire, grand écrivain français, dont l'influence littéraire et sociale sur son

siècle fut énorme, né et mort à Paris (1694-1778.)

Montesquieu, (pron. mon-tès-ki-eu) Charles de Secondat, baron de Montesquieu, illustre publiciste français, un des précurseurs de la Révolution (1689-1755.)

l'Encyclopédie, immense publication contenant toutes les doctrines philosophiques du XVIIIe siècle.

d'Alembert (pron. da-lan-bèr) célèbre écrivain, philosophe et mathématicien, un des fondateurs de l'Encyclopédie (1717-1783.)

Diderot, (pron. ro) philosophe, un des fondateurs de l'Encyclopédie (1713-1784.)

J. J. Rousseau, philosophe et écrivain, né à Genève, ses écrits eurent une grande influence sur la Révolution (1712-1778.)

XXVI.

Louis XVI, petit-fils de Louis XV, né à Versailles en 1754, roi en 1774, déposé en 1792, guillotiné le 21 janvier 1793.

Marie-Antoinette, fille de François Ier et de Marie-Térèse d'Autriche, née à Vienne en 1755, épouse de Louis XVI; imprudente, prodigue et ennemie des réformes; elle fut guillotinée en 1793.

de Maurepas, ministre de Louis XV et de Louis XVI (1701-1781.)

Madame Adélaïde, fille aînée de Louis XV (1732-1808.)

Malesherbes, (pron. mal-zèrb) magistrat intègre, ministre de Louis XVI, qu'il défendit devant la Convention, guillotiné en 1794.

comte de Saint-Germain, ministre de la guerre sous Louis XVI (1707-1778.)

comte de Vergennes, ministre des affaires étrangères sous Louis XVI (1717-1787.)

Turgot, (pron. tur-gho) économiste distingué, ministre sous Louis XVI (1727-1781.)

Necker, (pron. né-kèr) financier, né à Genève, deux fois ministre de Louis XVI, père de Mme de Staël (pron. stâl), (1732-1802.)

Benjamin Franklin, publiciste et homme d'Etat américain, négocia l'alliance avec la France (1706-1790.

La Fayette, Gilbert Motier, marquis de La Fayette, général et homme politique, né au château de Chavagnac, Haute-Loire (1757-1834.)

comte de Rochambeau, maréchal de France, commandant des troupes françaises envoyées en Amérique (1725-1807.)

Ch. Cornwallis, général anglais, capitula à Yorktown (1781), (1738-1805.)

Calonne, Charles-Alexandre de Calonne, homme politique, contrôleur des finances sous Louis XVI (1734-1802.)

Cardinal Loménie de Brienne, ministre sous Louis XVI (1727-1794.)

XXVII.

abbé Siéyès, (pron. si-é-iès) publiciste, célèbre théoricien politique de la Révolution, plusieurs fois représentant du peuple; fut membre du Directoire et consul provisoire (1748-1836.)

Bailly, Jean-Sylvain, littérateur et astronome distingué, président de la Constituante, maire de Paris, né à Paris en 1734, guillotiné en 1793.

de Mirabeau, Honoré-Gabriel, l'orateur le plus éminent de la Révolution française (1749-1791.)

prise de la Bastille par le peuple de Paris le 14 juillet 1789. La Bastille était une forteresse construite à Paris, à la Porte Saint-Antoine, de 1370 à 1382, elle servait de prison d'Etat.

XXVIII.

princesse de Lamballe, (Marie-Thérèse-Louise) favorite de Marie-Antoinette, née à Turin en 1749, tuée en septembre 1792.

princesse de Polignac, (Yolande, duchesse puis princesse de Polignac) dernière favorite de Marie-Antoinette (1749-1793.)

Rohan, (Edouard prince de Rohan, cardinal) diplomate, compromis dans l'affaire du Collier (1734-1803.)

comtesse de Lamotte ou La Motte, célèbre intrigante (1756-1791.)

comte de Provence, puis Louis XVIII, frère puiné de Louis XVI, né à Versailles en 1755, roi de 1814 à 1824.

comte d'Artois, puis **Charles X,** autre frère de Louis XVI et de Louis XVIII, né à Versailles en 1757, chef des émigrés sous la Révolution, roi en 1824 à la mort de Louis XVIII, chassé du trône par la Révolution de 1830 qu'il provoqua, mort à Goritz (Autriche) en 1836.

Madame Elisabeth, sœur dévouée de Louis XVI, morte sur l'échafaud (1764-1794.)

Varennes, village du dép. de la Meuse, où Louis XVI et sa famille furent arrêtés par le maître de poste Drouet quand ils fuyaient à l'étranger.

XXIX.

Robespierre, (Maximilien) avocat et conventionnel, né à Arras en 1758, régna par la terreur au moyen du Comité de Salut Public dont il était l'âme, tomba du pouvoir le 9 thermidor — 27 juillet 1794 et fut gullotiné.

Gironde, dép. du S.-O., chef-lieu Bordeaux.

Girondins, célèbre parti politique sous la Révolution. Ils furent appelés d'abord Brissotins, de Brissot, un de leurs chefs. La plupart des membres représentaient les départements du Midi, surtout la Gironde.

Vergniaud, né à Limoges en 1754, homme politique, girondin, périt sur l'échafaud (1793.)

Gensonné, conventionnel girondin, né à Bordeaux, mort sur l'échafaud (1758-1793.)

Guadet, (pron. ghu-a-dè) girondin, (1758-1794.)

Roland, (J. M.) né à Thizy, Rhône, ministre girondin, en fuite et proscrit après la chute des Girondins, se suicida en apprenant l'exécution de sa femme (1734-1793.)

Brissot, (Jacques-Pierre) un des chefs des Girondins, né à Chartres en 1754, mort sur l'échafaud en 1793.

Pétion, né à Chartres en 1756, homme politique, maire de Paris en 1871, proscrit comme girondin, il gagna Bordeaux qu'il essaya de soulever; son corps fut retrouvé dans les landes quelque temps après (1794.)

club des Jacobins, fameux club révolutionnaire qui tenait ses séances dans l'ancien couvent des Jacobins, rue Saint-Honoré, à Paris. Les Jacobins furent les plus exaltés des révolutionnaires. Le club fut fermé après le 9 thermidor.

club des Cordeliers, club fondé par Danton, Marat et Camille Desmoulins, dans l'ancien couvent des Cordeliers, en 1790, (actuellement musée Dupuytren); ce club se fondit plus tard avec le club des Jacobins.

Danton, conventionnel, né à Arcis-sur-Aube en 1759, le plus grand homme d'Etat de la Révolution. Il ne considérait la terreur que comme un moyen provisoire de gouvernement; accusé de modérantisme par Robespierre, jaloux de sa popularité, il fut condamné et périt sur l'échafaud (1794.)

Camille Desmoulins, avocat, journaliste et pamphlétaire, prépara et dirigea l'attaque de la Bastille; accusé avec Danton, il périt avec lui (1760-1794.)

Dumouriez, (pron. ri-é) général français sous la Révolution, vainqueur à Valmy et à Jemmapes, conquit la Belgique, mais ayant été relevé de son commandement il déserta et servit l'Angleterre (1739-1824.)

duc de Brunswick, général prussien, né en 1735, vaincu à Valmy par Dumouriez en 1792, vaincu par Davout et mortellement blessé à Auerstaedt (1806.)

Longwy, petite ville du département de Meurthe-et-Moselle.

Marat, (Jean-Paul) fameux démagogue, né à Boudry (Suisse), assassiné dans son bain par Charlotte Corday (1743-1793.)

journées ou massacres de septembre, massacre des prisonniers politiques qui eut lieu dans les prisons de Paris, particulièrement à l'Abbaye et à la Force, les 2, 3, 4, et 5 septembre 1792.

Kellermann, maréchal de France, contribua à la victoire de Valmy, créé duc de Valmy par Napoléon 1er (1735-1820.)

Valmy, village du dép. de la Marne.

Goethe, le plus célèbre des poètes de l'Allemagne (1749-1832.)

XXX.

Commune de Paris, pouvoir révolutionnaire installé du 10 d'août 1792 au 9 thermidor 1794; la Commune soutint les terroristes.

Guerres de Vendée, guerre civile que soulevèrent dans l'ouest les prêtres et les nobles au nom de la monarchie.

Jemmapes, ville de Belgique, bataille de 1792; les Belges écrivent Jemappes.

guillotine. (pron. ghi-llo-tinn) instrument de supplice employé d'abord en Italie, introduit en France sur la proposition du docteur Guillotin, conventionnel et professeur à la Faculté de médecine de Paris. Adopté dans un but d'humanité, la guillotine fut perfectionnée par le docteur Louis et on l'appela **louisette** avant d'employer le mot **guillotine.**

Toulon, ville du dép. du Var, grand port militaire sur la Méditerranée, fut livré aux Anglais par les royalistes en 1793 et repris la même année.

Lazare Carnot, l'Organisateur de la Victoire, savant mathématicien, né à Nolay (Côte-d'Or), en 1753; conventionnel, membre du Comité du Salut Public, organisa les quatorze armées de la Convention; il mourut à Magdebourg exilé par les Bourbons en 1823.

Tallien, (J.-L.) conventionnel, contribua à la chute de Robespierre (1767-1820.)

Madame Tallien, Thérésia Cabarrus, marquise de Fontenay, puis compagne de Tallien, plus tard princesse de Chimay; femme célèbre par sa beauté et son esprit, poussa Tallien contre Robespierre et fut surnommée Notre-Dame de Thermidor (1763-1826.)

Dugommier, général français sous la Révolution, se distingua en Italie et à Toulon, fut tué en Espagne (1738-1794.)

Jourdan, vainqueur à Fleurus, maréchal de France (1762-1833.)

duc d'Orléans, dit **Philippe-Egalité,** chef de la maison d'Orléans au moment de la Révolution, adopta les idées nouvelles, vota la mort de son cousin Louis XVI et périt lui-même sur l'échafaud (1747-1793.)

Madame Roland, Manon Phlipon, femme du ministre Roland; elle eut une grande influence sous la Révolution, périt sur l'échafaud (1754-1793.) Elle a laissé des Mémoires.

André Chénier, célèbre poète français, né à Constantinople en 1762, mort sur l'chafaud en 1794.

XXXI.

calendrier Julien, l'an 708 de Rome, Jules César réforma le calendrier d'où le nom de calendrier Julien. L'année avait 365 jours, plus, tous les quatre ans, un jour complémentaire ou bissexte.

calendrier grégorien, avec le calendrier julien l'année était légèrement trop forte et amenait une erreur de sept jours en 900 ans. En 1582, il y avait une erreur de

dix jours que le pape Grégoire XIII rectifia; il fit adopter un nouveau calendrier, le calendrier grégorien. Les Russes, les Grecs et les Turcs furent les seuls peuples de l'Europe qui ne l'adoptèrent pas.

calendrier républicain, établi par la Convention nationale le 24 novembre 1793; l'année commençait à l'équinoxe d'automne (22 sept.), et était partagée en 12 mois de 30 jours, plus 5 ou 6 jours complémentaires destinés à célébrer des fêtes républicaines. Les mois étaient pour l'automne, **vendémiaire** (mois des vendanges), **brumaires** (des brumes), **frimaire** (des frimas); pour l'hiver, **nivôse** (des neiges), **pluviôse** (des pluies), **ventôse** (des vents); pour le printemps, **germinal** (de la germination), **floréal** (des fleurs), **prairial** (des prairies); pour l'été, **messidor** (des moissons), **thermidor** (des chaleurs, des bains), **fructidor** (des fruits. Les mois étaient divisés en trois **décades** et les noms des jours étaient **primidi, duodi, tridi, quartidi, quintidi, sextidi, septidi, octidi, nonidi, décadi.**

Rouget de l'Isle, officier du génie, auteur de la Marseillaise (1760-1836.)

Marseillaise, chant patriotique devenu le chant national de la France, composé en 1792 et intitulé par Rouget de l'Isle **Chant de guerre de l'armée du Rhin;** les fédérés marseillais l'introduire les premiers à Paris, de là le nom de Marseillaise.

Pichegru, (Ch.) général français, se distingua dans les Pays-Bas, conspira contre Bonaparte, emprisonné, fut trouvé mort dans sa prison (1761-1804.)

Lazare Hoche, né à Versailles en 1768, sous-officier au commencement de la Révolution, devint général en chef et mourut à vingt-neuf ans (1797.)

J. V. Moreau, général français, remporta de nombreuses victoires, complota contre Bonaparte, fut exilé et plus tard fut tué à Dresde dans l'armée des Russes (1763-1813.)

Montesquiou, général et littérateur français (1739-1798.)

Villaret de Joyeuse, (L.) amiral français, mort à Venise en 1812.

Kléber, (J.-B.) célèbre général de la Révolution, né à Strasbourg en 1753, engagé volontaire en 1792, devint général en chef, fut assassiné en Egypte en 1800.

Marceau, (F.-S.) général français, se distingua dans les guerres de la Révolution et fut tué à Altenkirchen (1769-1796.)

Chouans, nom donné aux partisans de la cause royaliste dans l'ouest.

Saint-Domingue, anc. nom de l'île d'Haïti.

P. Barras, (pron. ba-rass) conventionnel, puis membre du Directoire, auteur de **Mémoires** intéressants (1755-1829.)

Cambon, (Joseph) conventionnel, né à Montpellier vers 1754; fonda en 1793 le Grand Livre de la Dette Publique, mort en exil à Bruxelles en 1820.

XXXII.

l'archiduc **Charles,** fils de Léopold II, l'un des meilleurs généraux de l'armée autrichienne, fut vaincu cependant à Zurich et à Wagram (1771-1847.)

Altenkirchen, petite ville de la Prusse rhénane.

Joséphine Tascher de la Pagerie, née à la Martinique en 1763, épousa en 1779 le vicomte de Beauharnais, qui devint général de la République et mourut sur l'échafaud en 1794. Veuve avec deux enfants, Eugène et Hortense de Beauharnais, elle épousa le général Bonaparte en 1796, devint impératrice en 1804. Après son divorce, en 1809, elle vécut à la Malmaison, où elle mourut en 1814.

Bonaparte, nom d'une famille célèbre d'origine italienne (Buonaparte)

qui s'établit en Corse. Les principaux membres sont:

Charles-Marie Bonaparte, né à Ajaccio en 1746, mort à Montpellier en 1785, avocat. Il épousa en 1764 **Marie-Lœtitia Ramolino,** .née à Ajaccio en 1750, morte à Rome en 1836. De ce mariage naquirent:

1. **Napoléon Bonaparte**, né en 1768, à Corte probablement, mort à Sainte-Hélène le 5 mai 1821.
2. **Joseph Bonaparte,** né à Ajaccio en 1769, roi de Naples en 1806, roi d'Espagne de 1808 à 1813, se retira aux Etats-Unis après Waterloo, revint plus tard en Europe et mourut à Florence en 1844.
3. **Lucien Bonaparte**, né à Ajaccio en 1775, devint président du Conseil des Cinq-Cents, puis prince de Canino, mort à Viterbe (Italie,) en 1840.
4. **Elisa Bonaparte** (Marie-Anne) née à Ajaccio en 1777; elle épousa Félix Bacciochi, qui devint prince de Lucques et de Piombino; elle est morte à Trieste en 1820.
5. **Louis Bonaparte,** né à Ajaccio en 1778; roi de Hollande (1806-1810), épousa Hortense de Beauharnais, père de Napoléon III, mort à Livourne en 1846.
6. **Pauline Bonaparte** (Marie) née à Ajaccio en 1780, épousa le général Leclerc (1801), veuve, le prince Borghèse, devint duchesse de Guastalla, morte à Florence en 1825.
7. **Caroline Bonaparte,** (Marie-Annonciade, née à Ajaccio en 1782, épousa Joachim Murat en 1800, devint grande duchesse de Berg et de Clèves, puis reine de Naples en 1808, morte à Florence en 1839.
8. **Jérôme Bonaparte,** née à Ajaccio en 1784, roi de Westphalie (1807-1813), gouverneur des Invalides en 1848, maréchal de France en 1850, mort en 1860.

Le fils de Napoléon **Ier** étant mort sans postérité, la branche aînée de la famille Bonaparte résulte de la fusion des deux lignes de Joseph et de Lucien par le mariage de **Zénaïde,** fille de Joseph, avec **Charles-Jules,** fils de Lucien (1832), mais Napoléon Ier ayant écarté de sa succession la famille de Lucien, le fils de **Louis,** roi de Hollande et de **Hortense de Beauharnais** devint chef de la famille et réussit à se faire déclarer empereur en 1852 sous le nom de **Napoléon III.**

De son mariage avec Eugénie de Montijo, Napoléon III eut un fils né en 1856, tué au Zoulouland, Afrique du Sud, en 1879.

C'est donc dans la famille de Jérôme qu'il faut chercher l'héritier actuel de l'empire. Le premier mariage de Jerôme contracté aux Etats-Unis, n'ayant pas été reconnu par Napoléon Ier, la branche américaine des Bonaparte doit être laissée de côté. De son second mariage (en 1807,) avec la princesse de Wurtemberg, Jérôme a eu deux enfants: la princesse **Mathilde,** née à Trieste en 1820, morte à Paris en 1904 sans postérité. et **Jérôme,** né à Trieste en 1822, époux de la princesse Clotilde de Savoie; il est mort en 1791 laissant deux fils:

1. **Victor-Napoléon,** né à Paris en 1862, maintenant chef du parti impérialiste; il vit à Bruxelles.
2. **Louis,** général dans l'armée russe.

A. Masséna, maréchal de France, duc de Rivoli, prince d'Essling, l'un des meilleurs généraux de la République et de l'Empire, surnommé par Napoléon **l'Enfant chéri de la Victoire;** gagna la bataille de Zurich et se distingua à Rivoli, Essling, Wagram (1756-1817.)

Augereau, maréchal de France, duc de Castiglione, combattit vaillamment sous la République et l'Empire (1757-1816.)

H. Taine, philosophe, historien et critique français (1828-1893.)

condottiere, (pron. con-do-ti-é-ré) chef de partisans ou de mercenaires en Italie.

Beaulieu (J. P. de) général autrichien (1725-1819.)

S. de Wurmser, général autrichien, vaincu à Castiglione, capitula dans Mantoue (1724-1797.)

N. Alvinzi, général autrichien, vaincu à Arcole et à Rivoli (1735-1810.)

Lodi, ville d'Italie, sur l'Adda, bataille de 1796.

Arcole, petite ville d'Italie, bataille de 1796.

Mantoue, ville d'Italie, place de guerre, capitula en 1797. Virgile naquit à Andes, près de Mantoue.

Leoben, ville de Styrie, Autriche.

Campo-Formio, village de la Vénétie, Italie.

Nelson, (Horace) illustre amiral anglais, gagna la bataille d'Aboukir et celle de Trafalgar où il fut tué (1758-1805.)

Aboukir, village de la Basse-Egypte, près de là Nelson détruisit la flotte française en 1798 et Napoléon vainquit les Turcs en 1799.

XXXIII.

Bergen, village de Hollande où une armée anglo-russe fut battue par Brune en 1799.

G. Brune, maréchal de France, fut lâchement assassiné à Avignon sous la Terreur blanche (1763-1815.)

Zurich, ville de Suisse, victoire de Masséna sur les Autrichiens et les Russes en 1799.

Souvarov ou **Souwarow,** général russe, habile mais sans humanité (1729-1800.)

Guyane, contrée de l'Amérique du Sud, au N. du Brésil, sur l'Atlantique. Une partie appartient à la France qui y envoie les rélégués et les condamnés aux travaux forcés.

Fréjus, ville du dép. du Var, près de la Méditerranée.

Roger Ducos, conventionnel, membre du Directoire, puis consul provisoire (1754-1816.)

de Cambacérès, (J.-J.) conventionnel, deuxième consul, archichancelier de l'Empire (1753-1824.)

Lebrun, duc de Plaisance, homme politique, troisième consul (1739-1824.)

Marengo, village du Piémont, Italie, où Bonaparte, consul, vainquit les Autrichiens le 14 juin 1800.

Desaix, (pron. de-zé) général français, se distingua à l'armée du Rhin, puis en Egypte, décida le gain de la bataille de Marengo où il fut tué (1768-1800.)

Héliopolis, ville aujourd'hui ruinée de la Basse-Egypte où Kléber vainquit les Mamelucks en 1800.

Menou, général français, commanda en Egypte après Desaix (1750-1810.)

Concordat de 1801, célèbre convention entre Bonaparte et le pape Pie VII qui fut en vigueur du 15 juillet 1801 au 9 décembre 1905. Bonaparte y ajouta les articles organiques.

Le gouvernement nommait les archevêques et les évêques, qui nommait les curés, sauf approbation du ministre des cultes. Le gouvernement servait un traitement aux évêques et aux curés.

Légion d'Honneur (ordre de la) institué le 19 mai 1802 par Bonaparte pour récompenser les services militaires et civils.

Georges Cadoudal, chef vendéen, complota contre Bonaparte et fut exécuté en 1804.

duc d'Enghien, (pron. an-ghin) le dernier des princes de Condé, fut enlevé du territoire allemand, amené à Vincennes, jugé sommairement et fusillé dans les fossés de la forteresse (1772-1804.)

XXXIV.

Pie VII, pape de 1800 à 1823, signa le Concordat, vint à Paris sacrer Napoléon Ier; fut retenu captif à Fontainebleau et retourna à Rome en 1814.

Eugène de Beauharnais, fils du général de Beauharnais et de Joséphine, fils adoptif de Napoléon Ier, vice-roi d'Italie (1781-1824.)

Boulogne-sur-mer, ville du dép. du Pas-de-Calais, port sur la Manche; en 1805, Napoléon y établit un

camp pour une armée avec laquelle il voulait envahir l'Angleterre.

Ch. Mack, général autrichien (1752-1828.)

Ulm, ville forte du Wurtemberg, sur le Danube.

Trafalgar, cap d'Espagne, N.-O. de Gibraltar, victoire de Nelson en 1805 sur les flottes de France et d'Espagne.

Austerlitz, village de la Moravie; bataille du 2 décembre 1805, appelée aussi la bataille des trois empereurs.

Presbourg, ville de la Hongrie, sur le Danube; traité de 1805.

François II, empereur d'Allemagne depuis 1792, puis d'Autriche depuis 1801, lutta sans succès contre la République et contre Napoléon à qui il fut obligé de donner en mariage sa fille Marie-Louise (1768-1835.)

Colonne de la Grande Armée ou **Colonne Vendôme,** bâtie par Napoléon Ier sur la place Vendôme à Paris et revêtue du bronze de 1200 canons pris aux Autrichiens et aux Russes en 1805; 44 mètres de hauteur.

Davout, (pron. da-vou) duc d'Auerstaedt, prince d'Eckmuhl, maréchal de France, un des meilleurs généraux de Napoléon (1770-1823.)

Iéna, ville d'Allemagne, célèbre université. Près d'Iéna, Napoléon vainquit les Prussiens en 1806.

Auerstaedt, village de la Saxe prussienne où Davout vainquit les Prussiens en 1806.

Vistule, fleuve d'Autriche, de Pologne et de Prusse qui se jette dans la mer Baltique.

Eylau, ville d'Allemagne, à l'E., sanglante bataille en 1807.

Friedland, ville de l'Allemagne orientale, victoire de Napoléon en 1807.

Alexandre Ier, né en 1777, empereur de Russie en 1801, mort en 1825. Vaincu par Napoléon à Austerlitz, à Eylau et à Friedland, il se réconcilia avec lui à Tilsitt; en 1812 il se déclara de nouveau contre lui et en 1814 rétablit les Bourbons sur le trône de France.

Tilsitt ou **Tilsit,** ville d'Allemagne sur le Niemen.

XXXV.

Joachim Murat, né en 1771, épousa Caroline Bonaparte, roi de Naples de 1808 à 1814; un des plus vaillants généraux de Napoléon; il essaya en 1815 de reconquérir son royaume, fut pris et fusillé.

Dupont, général français qui se distingua dans les guerres de la Révolution et de l'Empire, capitula avec son armée à Baylen, Espagne en 1808. Condamné à la détention, il fut libéré par Louis XVIII qui le fit ministre de la guerre (1765-1840.)

Ratisbonne, ville de Bavière, sur le Danube.

île Lobau, grande île du Danube, au-dessous de Vienne.

Essling, village d'Autriche, près de Vienne; sanglante bataille de 1809.

Wagram, village près de Vienne; célèbre victoire de Napoléon sur l'archiduc Charles en 1809.

Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, fille de François II, née en 1791, épousa Napoléon, puis Neipperg et enfin Bombelle, morte en 1847.

Roi de Rome, Napoléon II, fils de Napoléon et de Marie-Louise, né à Paris en 1811; depuis 1814 jusqu'à sa mort, en 1832, il vécut en Autriche sous le nom de duc de Reichstadt.

Wellington, célèbre général anglais, né à Dublin, résista à Napoléon à Waterloo jusqu'à l'arrivée des Prussiens (1769-1852.)

guérilla, guerre de partisans. On désigne aussi sous ce nom les troupes plus ou moins régulières qui font cette guerre.

Ch. Bernadotte, maréchal de France; né à Pau en 1764, adopté en 1810 par Charles XIII roi de Suède qui n'avait pas d'héritier; en 1813, il se joignit aux Alliés contre Napo-

léon, devint roi de Suède sous le nom de Charles XIV ou Charles-Jean en 1818, mort en 1844.

Moscou, anc. cap. de la Russie, sur la Moscova.

Bérésina, petite rivière de Russie, célèbre par le passage des troupes françaises en 1812.

Malet, général français qui trama contre Napoléon Ier, alors en Russie, une conspiration qui faillit réussir (1754-1812.)

Bautzen, ville de Saxe; victoire de Napoléon sur les Prussiens et les Russes en 1813.

Leipsig, ville de Saxe; bataille entre Napoléon et les Alliés en 1813.

Hanau, ville d'Allemagne, sur le Mein.

XXXVI.

Soult, maréchal de France, duc de Dalmatie, décida de la victoire à Austerlitz, s'illustra en Espagne et à la bataille de Toulouse en 1814. Sous Louis-Philippe il fut ministre de la guerre et des affaires étrangères (1769-1851.)

Blücher, général prussien, battu à Ligny le 16 juin 1815 par Napoléon, il put se dérober et revenir deux jours après secourir Wellington à Waterloo (1742-1819.)

Schwarzenberg (prince de) général allemand, commanda les armées autrichiennes qui envahirent la France en 1814 (1771-1820.)

Moncey, maréchal de France (1754-1842.)

Marmont, maréchal de France, duc de Raguse; général habile, mais qui trahit Napoléon en 1814 (1774-1852.)

Talleyrand, (pron. ta-lè-ran) Charles-Maurice de Talleyrand - Périgord, prince de Bénévent, évêque d'Autun avant la Révolution, membre puis président de l'Assemblée Nationale, ministre des relations extérieures sous le Directoire, le Consulat et l'Empire, se rallia aux Bourbons, fut un habile diplomate (1754-1838.)

comte Bertrand, général français, célèbre par sa fidélité à Napoléon Ier qu'il accompagna à l'île d'Elbe, puis à Sainte-Hélène, d'où il ramena ses cendres en 1840 (1773-1844.)

A. Drouot, général d'artillerie qui lutta dans toutes les guerres de l'Empire (1774-1847.)

P. Cambrone, général dans la garde impériale, combattit vaillamment à Waterloo (1770-1842.)

île d'Elbe, petite île de la Méditerranée, à l'E. de la Corse.

XXXVII.

golfe Juan ou **Jouan,** sur la côte S.-O. du dép. des Alpes-Maritimes; Napoléon y débarqua en 1815, au retour de l'île d'Elbe.

Cannes, ville du dép. des Alpes-Maritimes, port sur la Méditerranée.

Ch. de Labédoyère, général, fusillé en 1815 pour s'être le premier rallié à Napoléon revenant de l'île d'Elbe (1786-1815.)

Michel Ney, duc d'Elchingen, prince de la Moscova, maréchal de France se rallia à Napoléon pendant les Cent Jours, fut jugé sous la seconde Restauration, condamné et fusillé (1769-1815.)

Benjamin Constant, homme politique et écrivain (1767-1830.)

comte Louis de Bourmont, général sous l'Empire, trahit l'armée française en passant à l'ennemi la veille de la batille de Ligny (1815), servit la Restauration, devint maréchal de France et commanda les troupes qui s'emparèrent d'Alger en 1830 (1773-1846.)

Ligny, village de Belgique; bataille du 16 juin 1815.

Grouchy, maréchal de France; son indécision le jour de Waterloo lui a été sévèrement reprochée (1766-1847.)

Waterloo, (pron. va-tèr-lo) village de Belgique près duquel fut vaincu Napoléon le 18 juin 1815.

Bülow (pron. bu-lov) général prussien, prit une grande part à la

bataille de Leipsig et surtout à celle de Waterloo (1755-1816.)

comte de Lobau, George Mouton, comte de Lobau, maréchal de France, se signala dans la journée d'Essling (1770-1838.)

Joseph Fouché, conventionnel, ministre de la police et duc d'Otrante sous l'Empire, trahit Napoléon pendant les Cent-Jours (1759-1820.)

comte de Neipperg, grand maître de la maison de Marie-Louise, devenue duchesse de Parme après la chute de Napoléon. Il épousa l'ex-impératrice (1775-1829.)

Malmaison, château près de Rueil, Seine et Oise.

île de Sainte-Hélène, petite île anglaise de l'Afrique dans l'Atlantique, célèbre par la captivité de Napoléon Ier de 1815 à 1821.

XXXVIII.

Gand (pron. gan; angl. Ghent) ville de Belgique.

duc de Richelieu, premier ministre sous Louis XVIII (1766-1822.)

duc Decazes, premier ministre sous Louis XVIII, libéral (1780-1860.)

duc de Berry, second fils de Charles X et héritier de la couronne, son frère le duc d'Angoulême ayant renoncé au trône. Il fut assassiné par Louvel (1778-1820.)

Sainte-Alliance, pacte formé en 1815, sous l'initiative du chancelier autrichien Metternich pour le maintien des traités de 1815.

Ferdinand VII, fils de Charles IV d'Espagne, né en 1783, mort en 1833. En 1808, devenu roi d'Espagne, il fut relégué par Napoléon Ier au château de Valençay; en 1813, il fut restauré sur son trône et en 1823 une expédition française commandée par le duc d'Angoulême vint à son secours, au moment où ses sujets se révoltaient contre lui. Sous son règne les colonies espagnoles d'Amérique s'affranchirent.

duc d'Angoulême, fils aîné de Charles X, né à Versailles en 1775, mort à Goritz en 1844; il avait épousé la fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette, Madame Royale, née à Versailles en 1778, morte en 1851. Cette femme hautaine et énergique eut une grande influence sur Louis XVIII et Charles X. Napoléon disait de la **duchesse d'Angoulême** "qu'elle était le seul homme de sa famille."

général Foy, combattit sous l'Empire, fut blessé à Waterloo; député libéral et orateur distingué sous la Restauration (1775-1825.)

Royer-Collard, (pron. roi-ié-ko-lar) philosophe et orateur politique (1763-1845.)

J. A. Mannel, homme politique et orateur éminent (1775-1827.)

Paul-Louis Courier, érudit, publiciste, écrivit des pamphlets politiques sous la Restauration; assassiné par son garde-chasse (1772-1825.)

Béranger, célèbre chansonnier, né et mort à Paris (1780-1857.)

Lord Byron, célèbre poète anglais (1788-1824.)

Missolonghi, ville de Grèce, sur la mer Ionienne.

Navarin, ville de Grèce et port sur la mer Ionienne.

maréchal Maison, maréchal de France et homme politique, commanda l'expédition française en Grèce en 1828 (1771-1840.)

J.-B. de Martignac, homme politique, ministre libéral sous Charles X (1778-1832.)

duc de Polignac, fils de la favorite de Marie-Antoinette, président du Conseil sous Charles X, entreprit l'expédition d'Alger et signa les ordonnances qui causèrent la Révolution de 1830 (1780-1847.)

Alger, cap. de l'Algérie, port sur la Méditerranée, au N. de l'Afrique.

XXXIX.

Louis-Philippe Ier, fils de Philippe-Egalité, né à Paris en 1773, combattit à Valmy et à Jemmapes en 1792; roi constitutionnel de 1830

à 1848; renversé du trône par la Révolution de 1848; mort à Claremont, Angleterre en 1850.

Marie-Amélie, fille de Ferdinand roi des Deux-Siciles, épousa Louis-Philippe, roi des Français (1782-1866.)

Adolphe Thiers, grand homme d'Etat et grand historien, né à Marseille (1797), débuta dans le journalisme, contribua à l'établissement de branche d'Orléans sur le trône (en 1830), député, ministre, président du Conseil (1836, 1840); sous le second Empire, comme député républicain, il résista aux ministres de Napoléon III et surtout s'opposa à la guerre de 1870; président de la République de 1871 à 1873, mort à Saint-Germain-en-Laye en 1877.

Jacques Lafitte, financier et homme politique (1767-1844.)

duc de Bordeaux ou **comte de Chambord,** petit-fils de Charles X, fils du duc de Berry, né à Paris en 1820, exilé en 1830, mort sans postérité à Frosdhorf (Autriche).

duchesse de Berry, femme énergique et romanesque, essaya en 1832 de soulever l'ouest de la France en faveur de son fils; elle fut emprisonnée à Blaye près de Bordeaux (1798-1870.)

Ham, petite ville du dép. de la Somme; fort où fut enfermé de 1840 à 1846 Louis-Napoléon Bonaparte, le futur Napoléon III, et d'où il réussit à s'échapper. Comme il avait emprunté pour fuir les habits d'un maçon du nom de Badinguet, le surnom de Badinguet lui resta.

Casimir Périer, riche banquier et homme politique, né à Grenoble en 1777, premier ministre en 1831, mort du choléra en 1832.

François Guizot, (pron. ghi-zo) homme d'Etat et historien, rival de Thiers, premier ministre de Louis-Philippe Ier, ses fautes amenèrent la Révolution de 1848 (1787-1874.)

de Broglie, (pron. bro-ie) nom d'une vieille famille italienne établie en France; l'un des membres devint premier ministre sous Louis-Philippe (1785-1870.)

Molé, premier ministre sous Louis-Philippe (1781-1855.)

Fieschi, (pron. fi-è-ski) conspirateur né en Corse, attenta à la vie de Louis-Philippe et fut exécuté en 1836.

Mortier, duc de Trévise, maréchal de France, général de la Révolution et de l'Empire, tué par la machine infernale de Fieschi (1768-1835.)

Constantine, ville d'Algérie; résista à l'armée française en 1836 et fut pris en 1837.

Abd-el-Kader, célèbre émir arabe, né près de Mascara vers 1807; de 1832 à 1847 résista courageusement aux Français qui voulaient conquérir l'Algérie; il se rendit en 1847, vécut d'abord en France, puis à Damas où il mourut en 1887.

L. de Lamoricière, général et homme politique français, se distingua en Algérie; exilé par Napoléon III, il devint général en chef des troupes pontificales (1806-1865.)

Alphonse de Lamartine, célèbre poète et homme politique, jouit d'une grande popularité en 1848, rentra dans la vie privée en 1851 (1790-1869.)

T. R. Bugeaud, duc d'Isly, maréchal de France, établit la puissance française en Algérie, vainquit les Marocains à la bataille d'Isly (1784-1849.)

Ferd.-Ph. duc d'Orléans, fils aîné de Louis-Philippe, fut tué dans un accident de voiture (1810-1842.) Il laissa deux fils le comte de Paris et le duc de Chartres.

duc d'Aumale, quatrième fils de Louis-Philippe; général et historien français, légua le château de Chantilly à l'Institut de France (1822-1897.)

Ledru-Rollin, avocat et homme politique, un des promoteurs du suffrage universel (1807-1874.)

XL.

Cavaignac, (pron. ka-vè-gnak) général et homme politique, fut candidat à la présidence en 1848 (1802-1857.)

Jules Grévy, né et mort à Mont-sous-Vaudrey (1807-1891), avocat, homme politique, président de la République de 1879 à 1887.

Louis-Napoléon Bonaparte, né à Paris en 1808, troisième fils de Louis, roi de Hollande, et de Hortense de Beauharnais, devint président de la République en 1848, empereur sous le nom de **Napoléon III** en 1852, détrôné en 1870, mort à Chiselhurst, Angleterre, en 1873.

comte de Paris, Louis-Philippe-Albert d'Orléans, né en 1838, petit-fils de Louis-Philippe, chef de la maison d'Orléans, mort en 1894.

Charles, duc de Morny, frère de Napoléon III, homme politique influent sous le second Empire (1811-1865.)

Saint-Arnaud, maréchal de France, aida Napoléon III lors du Coup d'Etat de 1851, vainquit les Russes à la bataille de l'Alma en Crimée (1801-1854.)

Magnan, maréchal de France (1791-1865.)

Victor Hugo, le plus célèbre des poètes du XIXe siècle; pair de France sous Louis-Philippe, exilé sous Napoléon III, sénateur sous la troisième République; né à Besançon (1802), mort à Paris (1885.)

Jules Favre, célèbre avocat et homme politique (1809-1880.)

Hippolyte Carnot, fils de Lazare Carnot et père de Sadi Carnot; homme politique (1801-1888.)

XLI.

Eugénie-Marie de Montijo de Guzman, née à Grenade, Espagne, en 1826, femme de Napoléon III, impératrice de 1853 à 1870.

Nicolas Ier, né en 1796, tsar de Russie de 1825 à 1855.

Sébastopol, ville et port de Crimée, au S. de la Russie; fut pris par les troupes anglo-françaises après un siège opinâtre en 1855.

Mac-Mahon, duc de Magenta, maréchal de Frnace, président de la République de 1873 à 1879 (1808-1893.)

Solférino, village d'Italie, bataille de 1859.

Villafranca, ville d'Italie, traité de 1859 entre l'Autriche et la France.

Savoie, anc. province italienne cédée à la France en 1860 avec le consentement des populations. Elle a formé deux départements: la Savoie et la Haute-Savoie.

Nice, ville et port sur la Méditerranée; la ville et le comté ont été cédés à la France par l'Italie en 1860.

Joseph Garibaldi, célèbre patriote italien qui lutta pour l'unité italienne (1807-1882.)

Cousin-Montauban, duc de Palikao, maréchal de France, commanda l'expédition de Chine (1796-1878.)

Cochinchine, colonie française de l'Indo-Chine, cap. Saïgon; conquise en 1861.

Maximilien, archiduc d'Autriche, frère de François-Joseph Ier; devint empereur du Mexique, fusillé à Queretaro (1832-1867.)

François-Joseph Ier, né à Vienne en 1838, empereur d'Autriche et roi de Hongrie depuis 1848.

Forey, maréchal de France, commanda au Mexique (1804-1872.)

A. Bazaine, (pron. ba-zènn) maréchal de France, commanda en chef au Mexique; chargé en 1870 de commander une forte armée contre les Allemands, il se laissa acculer à Metz, se défendit mollement, intrigua avec Bismark et rendit la ville. Il fut condamné à mort pour trahison; le peine fut commuée en emprisonnement; Bazaine s'échappa et se réfugia en Espagne (1811-1888.)

XLII.

Guillaume Ier, né en 1797, roi de Prusse en 1861, empereur d'Allemagne en 1871, mort en 1888.

Otto, prince de Bismark, célèbre homme d'Etat prussien, fonda l'unité allemande sous la direction de la Prusse (1815-1898.)

comte A. de Moltke, général prussien (1860-1891), combina les opérations de la guerre de 1870-1871.

Sadowa, village de Bohême, victoire des Prussiens sur les Autrichiens en 1866.

Emile Ollivier, né à Marseille en 1825, ministre libéral sous Napoléon III.

Sedan, ville du dép. des Ardennes où Napoléon III et une armée de 100,000 hommes capitulèrent en 1870.

Jules Ferry, homme d'Etat; contribua à l'organisation de l'instruction publique et de l'expansion coloniale (1832-1893.)

Léon Gambetta, avocat, homme politique, né à Cahors en 1838, combattit l'Empire, organisa la Défense nationale contre les Allemands en 1870, mort à Ville-d'Avray en 1882.

Charles de Freycinet, ingénieur, homme d'Etat, né en 1828.

Ch. Bourbaki, général, commanda l'armée de l'E. en 1870 (1816-1897.)

Belfort, (pron. bé-for) ville et place forte de l'E.

Denfert-Rochereau, colonel qui défendait Belfort en 1870-71 (1823-1878.)

L. Faidherbe, général, organisa le Sénégal, commanda l'armée du N. en 1870 (1818-1889.)

l'Internationale, association générale d'ouvriers des diverses nations unis pour la défense de leurs revendications.

XLIII.

Sadi Carnot, fils d'Hippolyte Carnot, né à Limoges en 1837, ingénieur, homme politique, président de la République en 1887, assassiné à Lyon par un anarchiste italien en 1894.

J. P. P. Casimir-Périer, homme politique, président de la Chambre, premier ministre, président de la République (1894-1895), mort en 1907.

Félix Faure, homme politique, président de la République de 1895 à sa mort (1841-1899.)

Emile Loubet, homme politique, né à Marsanne (Drôme) en 1837, premier ministre, président du Sénat, président de la République de 1899 à 1906.

Armand Fallières, homme politique, né à Mézin (Lot-et-Garonne) en 1841, président du Sénat, président de la République depuis 1906.

Panthéon, célèbre monument érigé à Paris à la fin du XVIIIe siècle sur les plans de l'architecte Soufflot; d'abord église, puis destiné sous la Révolution à recevoir les cendres des grands hommes; rendu au culte catholique sous la Restauration; temple de la Gloire sous Louis-Philippe; de nouveau église catholique sous Napoléon III, enfin depuis 1885, à la mort de Victor Hugo rendu au culte des grands hommes.

Le Panthéon contient entre autres les restes de Voltaire, J. J. Rousseau, Lazare Carnot, Hoche, Marceau, Victor Hugo, Sadi Carnot, Zola.

QUESTIONNAIRE.

I.

1.—Quel est le titre du chapitre premier?
2.—Comment s'appelait la France il y a deux mille ans?
3.—Quelles étaient les bornes de la Gaule?
4.—Était-elle plus grande que la France?
5.—Combien d'habitants avait la Gaule avant l'ère chrétienne?
6.—Comment s'appelaient les habitants de la Gaule?
7.—Les tribus gauloises étaient-elles unies?
8.—Quels historiens de l'antiquité connaissez-vous?
9.—Décrivez les Gaulois.
10.—Pourquoi aimaient-ils à recevoir des étrangers?
11.—Comment la femme était-elle traitée chez les Gaulois?
12.—Comment se faisaient les mariages?
13.—Comment s'appelait la religion et les prêtres des Gaulois?
14.—Qu'adoraient les Gaulois?
15.—Quelles étaient les croyances des druides?
16.—Qu'est-ce que la métempsycose?
17.—Pourquoi les druides l'enseignaient-ils?
18.—Quels monuments druidiques trouve-t-on encore?
19.—Décrivez-les.
20.—Quel était le gouvernement des Gaulois?
21.—Qu'était-ce qu'un vergobret?
22.—A quelle époque César arriva-t-il en Gaule?

II.

1.—Quel renom avaient les Gaulois?
2.—Quelles expéditions entreprirent-ils?
3.—Que savez-vous de Pyrrhus, d'Hannibal?
4.—Où était Clusium?
5.—A qui les habitants de Clusium assiégés par les Gaulois demandèrent--ils assistance?
6.—Que fit le sénat de Rome?
7.—Qu'était-ce qu'un brenn?
8.—Que dirent les ambassadeurs romains et que répondit le brenn?
9.—Que firent les ambassadeurs romains et qu'en résulta-t-il?
10.—Où les Gaulois rencontrèrent-ils les Romains?
11.—Les Romains purent-ils résister aux Gaulois?
12.—Que firent les Gaulois après la victoire?
13.—Où se retirèrent les Romains?
14.—Qu'était-ce que le Capitole?
15.—Que firent les Romains qui ne s'étaient pas réfugiés dans le Capitole?
16.—Comment les Gaulois trouvèrent-ils Rome?
17—Les Romains avaient-ils tous fui?
18.—Les Gaulois se contentèrent-ils de piller Rome?
19.—Attaquèrent-ils le Capitole?
20.—Qui sauva le Capitole?
21.—Combien de temps dura le siège?
22.—A quelles conditions les Gaulois s'éloignèrent-ils?
23.—Que firent les Gaulois en pesant la rançon?
24.—Que fit le brenn et quelles paroles prononça-t-il?

III.

1.—Dans quelles armées les Gaulois servirent-ils comme mercenaires?
2.—Qui était Hannibal et quelles victoires remporta-t-il?
3.—Après les guerres avec Carthage que firent les Romains?
4.—Quelle fut la première province fondée en Gaule par les Romains?
5.—Qui était César?
6.—Combien d'années lui fallut-il pour conquérir la Gaule?
7.—À quelle époque eut lieu cette conquète?
8.—Quel fut le principal adversaire de César?
9.—César ne subit-il pas un échec?
10.—Où était Gergovie?
11.—Que fit César après sa défaite devant Gergovie?
12.—Où était Alésia?
13.—Comment était composée l'armée de Vercingétorix?
14.—Quels travaux entreprit César autour d'Alésia?
15.—A qui fit appel Vercingétorix?
16.—Pourquoi leur fit-il appel?
17.—Les Gaulois répondirent-ils à cet appel?
18.—Triomphèrent-ils de César?
19.—Comment finit le siège d'Alésia?
20.—Que fit Vercingétorix?
21.—Quel livre a écrit César?
22.—Où a-t-on élevé une statue à Vercingétorix?

IV.

1.—Jules César abusa-t-il de sa victoire?
2.—Pourquoi essaya-t-il de s'attacher les guerriers gaulois?
3.—Quelle est la traduction française de la phrase latine: "Alea jacta est?"
4.—Pourquoi César prononça-t-il ces mots en franchissant le Rubicon?
5.—Où combattirent les Gaulois avec César?
6.—Quelle politique suivirent en Gaule les empereurs romains?
7.—Quelle langue parlèrent les Gaulois?
8.—Les paysans adoptèrent-ils la langue de Cicéron et de Virgile?
9.—Dites quels monuments les Romains élevèrent en Gaule.
10.—Quels monuments trouve-t-on encore?
11.—Citez-en quelques-uns.
12.—Qu'est-ce qu'un aqueduc, un viaduc, des thermes?
13.—Citez les principales écoles de la Gaule sous l'empire romain?
14.—Quels bouleversements subit l'empire romain aux IIIème et IVème siècles?
15.—D'où venaient les barbares?
16.—Où s'établirent les Visigoths?
17.—Où s'établirent les Burgondes?
18.—Quelle était l'origine des Francs et où se fixèrent-ils?
19.—D'où Venaient les Huns? Décrivez-les.
20.—Dites ce que vous savez d'Attila.
21.—Décrivez la marche des Huns en Gaule.
22.—Où se livra la grande bataille entre les Huns et les peuples de la Gaule?
23.—Qui combattaient avec Aétius?
24.—Quel fut le résultat de la bataille?
25.—Que fit ensuite Attila jusqu'à sa mort?

V.

1.—Quels furent les deux successeurs de Mérovée?
2.—Quelle fut la première dynastie des rois de France et de qui reçut-elle son nom?
3.—De quelle tribu Clovis était-il chef?
4.—Quel peuple vainquit-il à Tolbiac?
5.—Quelle religion adopta Clovis?
6.—Quels furent les effets de sa conversion?
7.—Que fit Clovis en mourant?
8.—Dites ce que vous savez de Frédégonde et de Brunehaut.
9.—Dites ce que vous savez de Dagobert.
10.—Qu'étaient-ce que les Maires du palais?
11.—Que devint cette charge?
12.—Quel est le plus célèbre des maires du palais?
13.—D'où venaient les Arabes ou Sarrasins?
14.—Quelle était leur religion?
15.—Quels pays avaient-ils conquis?
16.—Décrivez les incursions des Arabes en Gaule.
17.—Où et par qui furent-ils vaincus?
18.—D'où vient son surnom à Charles-Martel?
19.—Quelles possessions les Arabes conservèrent-ils en Gaule?
20.—Que donna Charles-Martel à ses soldats pour les récompenser?
21.—Quelle expédition allait entreprendre Charles-Martel quand il mourut?

VI.

1.—Quelle est la deuxième dynastie des rois de France et d'où tire-t-elle son nom?
2.—Quel est le premier roi de cette dynastie? Expliquez son surnom.
3.—Comment se produisit ce changement de dynastie?
4.—Expliquez l'origine du pouvoir temporel des papes.
5.—De qui Charlemagne était-il fils?
6.—Où, quand, par qui et comment Charlemagne fut-il couronné empereur?
7.—Dites quelle fut l'œuvre de Charlemagne.
8.—Qu'était-ce que la Germanie?
9.—Quel nom prit la Germanie et d'où lui vint-il?
10.—Qu'arriva-t-il à l'armée de Charlemagne en revenant d'Espagne?
11.—Où est Roncevaux?
12.—Qui était Roland?
13.—Qu'est-ce qu'une chanson de Geste ?
14.—Quelle est la plus célèbre?
15.—Dites ce que vous savez de la chanson de Roland.
16.—Sait-on quel est l'auteur de cette chanson?
17.—Qu'étaient-ce que les trouvères et les troubadours?
18.—Quel peuple apparaît sur les côtes de France à la fin du règne de Charlemagne?

VII.

1.—Quel fut le successeur de Charlemagne et d'où lui vint son surnom?
2.—Quelle bataille se livrèrent et quel traité signèrent les fils de Louis le Débonnaire?
3.—Pourquoi ce traité est-il célèbre?
4.—D'où venaient les Normands?
5.—Comment arrivaient-ils en France?
6.—Où s'établissaient-ils?
7.—Quels auxiliaires trouvaient-ils?
8.—Décrivez leurs incursions en France.
9.—Quel fut le premier nom de Paris?
10.—D'où vient le nom de Paris?
11.—Dites ce que vous savez sur les origines de Paris.
12.—Que savez-vous de sainte Geneviève?
13.—Quels sièges Paris eut-il à soutenir?
14.—En quelle année eut lieu le grand siège de Paris par les Normands et combien de temps dura-t-il?
15.—Qui était Eudes et que fit-il?
16.—Que savez-vous de Charles le Gros?
17.—Les Normands prirent-ils Paris?
18.—Que fit Charles le Gros pour obliger les Normands à lever le siège?
19.—Qu'arriva-t-il à la suite de ce traité?
20.—Que devint Eudes?

VIII.

1.—Dites ce que vous savez d'Eudes.
2.—Quel fut son successeur et de quelle famille était-il?
3.—Que fit-il pour arrêter les Normands?
4.—Quel traité eut lieu entre Charles le Simple et les Normands?
5.—Quelles furent les principales clauses de ce traité?
6.—Comment finissent les derniers Carolingiens?
7.—Quelle fut la troisième dynastie des rois de France?
8.—Que savez-vous du fondateur de cette dynastie?
9.—En quelle année eut lieu l'avènement des Capétiens et combien de siècles restèrent-ils sur le trône?
10.—Quel était le domaine des premiers Capétiens et quelle était leur autorité?
11.—Que devinrent les Normands en Normandie?
12.—Dites ce que vous savez de Robert le Diable.
13.—Quel fut son successeur?
14.—Que firent les seigneurs à son avènement?
15.—Quelles expéditions entreprirent les Normands?
16.—Que prétendait Guillaume au sujet de l'Angleterre?
17.—Que disait-il de Harold?
18.—Que répondait Harold?
20.—Que fit Guillaume?

IX.

1.—Quel était le pouvoir du pape au moyen-âge?
2.—A qui Guillaume s'adressa-t-il?
3.—Que fit le pape?
4.—Que promit Guillaume en publiant son ban de guerre?
5.—D'où vinrent les soldats de Guillaume?
6.—Que demandaient-ils en échange de leurs services?
7.—Que répondit Guillaume à toutes ces demandes?
8.—Que fit-il pour que la Normandie ne fut pas inquiétée en son absence?
9.—De combien d'hommes se composait son armée?
10.—De combien de vaisseaux se composait sa flotte?
11.—A quelle époque la flotte normande mit-elle à la voile?
12.—Où abordèrent les Normands?
13.—Dans quel ordre débarquèrent-ils et que firent-ils d'abord?
14.—Qu'arriva-t-il à Guillaume en débarquant et que dit-il?
15.—Où était alors Harold et que faisait-il?
16.—Dites ce que vous savez sur la bataille d'Hastings.
17.—Que devinrent les Anglais à la suite de cette bataille?
18.—Que fit Guillaume le Conquérant après sa victoire?
19.—Quelle langue et quelles coutumes apportèrent les Normands en Angleterre?
20.—Pourquoi cette conquête fut-elle funeste à la France?

X.

1.—Dites ce qu'étaient les Croisades.
2.—Par qui furent-elles entreprises et quelle fut la part de la France?
3.—Quels rapports avaient entretenus les Chrétiens et les Musulmans avant le XIème siècle?
4.—Dites ce que vous savez du commerce à cette époque.
5.—Pourquoi les pèlerins accouraient- ils en Palestine?
6.—Par qui fut remplacée la domination des Arabes?
7.—Où et par qui fut prêchée la première croisade?
8.—Quel était l'emblème des Croisés?
9.—Qu'accordait le pape aux Croisés?
10.—Quels furent les premiers Croisés qui se mirent en marche?
11.—Que leur arriva-t-il?
12.—Quelle était la composition de la principale armée?
13.—Où était le rendez-vous général?
14.—Décrivez la marche des Croisés vers Jérusalem.
15.—Quel était le but de la croisade?
16.—Quand et comment fut prise Jérusalem?
17.—Dans quel état se trouvait l'armée à ce moment?
18.—Qui fut proclamé roi et que savez-vous de lui?
19.—Comment organisa-t-il son royaume?
20.—Que savez-vous de la deuxième croisade?
21.—Pourquoi les rois de France n'avaient-ils pas pris part à la croisade?
22.—Par qui et comment la France fut-elle administrée en l'absence de Louis VII?
23.—Que savez-vous d'Eléonore de Guyenne?
24.—Quelles furent les suites de son mariage avec Henri Plantagenet?

XI.

1.—Quelle fut l'occasion de la troisième croisade?
2.—Faites le récit de cette croisade.
3.—Quels rois entreprirent la troisième croisade?
4.—Que savez-vous de Philippe-Auguste et de Richard Cœur de Lion?
5.—Que firent-ils en Palestine?
6.—Qui était Jean Sans Terre?
7.—Qu'arriva-t-il à Richard en revenant de la croisade?
8.—Où vainquit-il Philippe-Auguste?
9.—Comment, quand et où mourut Richard?
10.—Quelle guerre eut alors à soutenir Philippe-Auguste?
11.—Que savez-vous des Albigeois?
12.—Quel fut l'historien de la quatrième croisade?
13.—Que demanda Venise pour transporter les Croisés?
14.—Où se dirigèrent les Croisés et que firent-il?
15.—Quand et comment s'emparèrent-ils de Constantinople?
16.—Qui devint empereur de Constantinople?
17.—Que firent les Vénitiens?
18.—Combien de temps dura l'empire latin et quelle fut la cause de sa chute?
19.—Racontez la cinquième croisade?
20.—Qui entreprit la sixième croisade?
21.—Quels furent les résultats de cette croisade?
22.—Que devint Jérusalem après la trêve de dix ans?

XII.

1.—Comment s'était etendu le domaine royal sous les premiers Capétiens?
2.—Qui succéda à Philippe-Auguste?
3.—Qui fut nommée régente à la mort de Louis VIII?
4.—Quel âge avait le nouveau roi?
5.—Que firent les seigneurs?
6.—Quels combats Louis IX livra-t-il aux Anglais et quel en fut le résultat?
7.—Pourquoi saint Louis entreprit-il la septième croisade?
8.—Qui gouverna le royaume en son absence?
12.—Décrivez les luttes de l'armée en Egypte.
13.—Qu'arriva-t-il à saint Louis?
14.—Comment se racheta-t-il?
15.—Que fit le roi une fois libre?
16.—Pourquoi revint-il en France?
17.—À quelle époque eut lieu la huitième croisade?
18.—Où fut-elle dirigée?
19.—Comment se termina-t-elle?
20.—Que fit saint Louis pour la royauté?
21.—Comment se le représente-t-on?
22.—Qui était Robert de Sorbon et que fit-il?
23.—Quels monuments fit construire saint Louis?
24.—Dans quel but fit-il construire la Sainte Chapelle?

XIII.

1.—Qu'est-ce que la Féodalité?
2.—Précisez l'époque de scn existence.
3.—Dans quel siècle atteignit-elle son apogée?
4.—Qu'était-ce qu'un fief?
5.—Qu'entendait-on par suzerain, vassal, vavassal?
6.—D'où venait la souveraineté?
7.—Quels étaient les droits du suzerain?
8.—Quels étaient les devoirs des vassaux?
9.—Comment Charlemagne avait-il divisé son empire?
10.—Quelles étaient les fonctions des comtes et des marquis?
11.—Leurs charges étaient-elles héréditaires?
12.—Comment le devinrent-elles?
13.—Quelle hiérarchie s'établit plus tard dans la noblesse?
14.—Qu'était-ce que la chevalerie?
15.—Quels bons résultats produisit la chevalerie?
16.—Que savez-vous des armoiries? Quelle en fut l'origine?
17.—Qu'est-ce que le blason?
18.—Quelle sorte de gouvernement avait le royaume de Jérusalem?
19.—Quelles sont les causes du déclin de la Féodalité?
20.—Qu'était la féodalité sous Louis XIII?
21.—Par quoi la féodalité fut-elle remplacée?
22.—Que fallait-il faire pour acquérir la noblesse?

XIV.

1.—Que sait-on de la personne et du caractère de Philippe le Bel?
2.—Quelle politique suivit-il?
3.—Pourquoi son règne fut-il agité?
4.—Que fit-il de la Guyenne?
5.—Que savez-vous des luttes de Philippe le Bel avec les Flamands?
6.—Quelle fut la grande difficulté de son règne?
7.—Quels étaient les banquiers de l'époque?
8.—Que fit Philippe le Bel pour se procurer de l'argent?
9.—Quels furent les deux grands conflits du règne?
10.—Quel était le pouvoir du pape à cette époque?
11.—Que reprochait Boniface VIII à Philippe le Bel?
12.—Que répondit le roi?
13.—En quelle année eut lieu la première convocation des Etats Généraux?
14.—Comment étaient-ils composés?
15.—Où se réunirent-ils?
16.—Que déclarèrent-ils?
17.—Qu'arriva-t-il à Boniface VIII et comment mourut-il?
18.—Quel fut le successeur de Benoit XI et où alla-t-il résider?
19.—Combien de temps les papes résidèrent-ils à Avignon?
20.—À qui s'attaqua ensuite Philippe le Bel et pourquoi?
21.—Quel fut le sort des Templiers?
22.—Qu'y a-t-il de remarquable dans la convocation des Etats Généraux sous Philippe le Bel?
23.—Quel rôle jouèrent les Etats Généraux pendant plusieurs siècles?
24.—Que feront-ils en 1789?

XV.

1.—Quels furent les trois successeurs de Philippe le Bel?
2.—Comment se procurèrent-ils de l'argent?
3.—Quelle loi appliqua-t-on à la succession au trône et en quoi consistait-elle?
4.—Qui étaient Philippe de Valois et Edouard III?
5.—Quelle parenté avaient-ils avec Philippe le Bel?
6.—Quelle fut la cause de la guerre de Cent Ans?
7.—Quand commença-t-elle?
8.—Où débarqua Edouard III? Décrivez la marche de son armée.
9.—Décrivez la bataille de Crécy.
10.—Que fit Edouard III après sa victoire?
11.—Quel fut le successeur de Philippe VI?
12.—Racontez la bataille de Poitiers.
13.—Quel traité suspendit les hostilités?
14.—Quelles en furent les conditions?
15.—Que fit Jean le Bon?
16.—Où et quand mourut-il?
17.—Avant sa mort quel acte funeste pour la France accomplit-il?
18.—Quelle sage politique suivit Charles V?
19.—Quel était le caractère de ce roi?
20.—Par qui fut-il secondé?
21.—Quand moururent Charles V et son connétable?
22.—Qu'était-ce qu'un connétable?
23.—À qui passa la couronne?

XVI.

1.—Que firent les oncles de Charles VI pendant sa minorité?
2.—Quand le jeune roi secoua-t-il leur tutelle?
3.—Quels gens prit-il pour conseillers?
4.—Quel événement changea la politique?
5.—Que savez-vous d'Isabeau de Bavière?
6.—Qui était Jean sans Peur et que fit-il pour s'emparer du pouvoir?
7.—Quels partis se formèrent?
8.—Que représentaient les Armagnacs?—les Bourguignons?
9.—Que firent les Anglais en présence de cette rivalité?
10.—Racontez l'expédition de Henri V en France et les batailles qui eurent lieu.
11.—Quel traité conclut Isabeau de Bavière avec les Anglais?
12.—Comment mourut Jean sans Peur?
13.—Quels furent les successeurs de Charles VI et de Henri V?
14.—Dites ce que vous savez de l'avènement de ces deux jeunes princes, de leur âge et de leur cour.
15.—Quelles étaient les possessions de Charles VII?
16.—Comment l'appelait-on?
17.—Qui donna le signal d'un soulèvement général?
18.—Racontez l'histoire de Jeanne Darc avant son arrivée à la cour.
19.—Comment la cour fut-elle entraînée à utiliser Jeanne?
20.—Racontez le siège d'Orléans.
21.—Que fit Jeanne Darc après la délivrance d'Orléans?
22.—Où, comment et par qui fut-elle prise?
23.—Que devint-elle? Racontez son procès et sa mort.

XVII.

1.—Quels événements se passèrent après la mort de Jeanne Darc?
2.—Que fit le duc de Bourgogne?
3.—Quel traité eut lieu et que laissait-il aux Anglais?
4.—Quand les Anglais recommencèrent-ils la guerre et où furent-ils vaincus?
5.—En quelle année finit la guerre de Cent Ans et que restait-il en France aux Anglais?
6.—Quelle guerre civile divisait alors l'Angleterre?
7.—Que savez-vous du dauphin Louis et que fit-il avant la mort de son père?
8.—À quoi Louis XI consacra-t-il son règne?
9.—De quels gens s'entourait-il? Nommez-en quelques-uns.
10.—Quelle ligue se forme contre Louis XI et comment se termine-t-elle?
11.—Quels événements se produisent lors de l'entrevue de Péronne?
12.—Qui était alors duc de Bourgogne? Dépeignez son caractère, sa puissance.
13.—Quelle fut la conduite du roi envers les Liégeois?
14.—Quel fut le traité de Péronne et comment Louis XI l'exécuta-t-il?
15.—Quelle province Louis XI donna-t-il à son frère et pourquoi?
16.—Qui avait trahi Louis XI et comment se vengea-t-il?
17.—Comment traita-t-il le duc de Nemours et le comte de Saint-Pol?
18.—Comment meurt le duc de Guyenne?
19.—Que fait Charles le Téméraire après la mort de ce duc?
20.—Que lui arrive-t-il à Nesles et à Beauvais?
21.—Que savez-vous de Jeanne Hachette?
22.—Quels ennemis Louis XI suscite-t-il à Charles le Téméraire?
23.—Où fut vaincu Charles le Téméraire?
24.—Où et comment mourut-il?
25.—Quelles réformes fit Louis XI?
26.—Quelles étaient les manières de ce roi?
27.—À qui laissa-t-il la couronne?
28.—Qui fut chargé de la tutelle et que pensait Louis XI de sa fille?

XVIII.

1.—À quel âge était fixée la majorité des rois de France?
2.—Quel âge avait Charles VIII à son avènement? Etait-il capable de règner?
3.—Pourquoi Louis XI avait-il laissé son fils dans l'ignorance?
4.—Que disait Louis XI au sujet de l'instruction de son fils?
5.—Que voulait la noblesse sous le nouveau roi?
6.—Qui était Philippe Pot? À quelle occasion parla-t-il et que dit-il?
7.—Dites quelle fut la politique d'Anne de Beaujeu.
8.—Pourquoi se débarassa-t-elle du duc d'Orléans et comment le fit-elle?
9.—Que devint le duc d'Orléans?
10.—À qui Anne de Beaujeu maria-t-elle le roi et pourquoi?
11.—Racontez l'expédition de Charles VIII en Italie.
12.—Quand et comment mourut Charles VIII?
13.—Avait-il des enfants? Qui lui succéda?
14.—Quel fut le premier acte du nouveau roi? Pourquoi son mariage?
15.—Quelle expédition fit-il?
16.—Que fit le pape Jules II?
17.—Que savez-vous de. Gaston de Foix?
18.—Que fit Louis XII à la mort d'Anne de Bretagne?
19.—Quand mourut-il?
20.—Louis XII était-il populaire? Quel surnom lui donna-t-on?
21.—Laissait-il des enfants?
22.—Qui lui succéda?

XIX.

1.—À quelle époque finit le moyen-âge?
2.—Décrivez les changements qui se produisent au commencement des temps modernes.
3.—Que devient la noblesse?—la bourgeoisie?
4.—Racontez la première expédition de François Ier en Italie.
5.—Quels traités signe-t-il? avec qui? quelles en sont les clauses principales?
6.—Quel fut le grand adversaire de François Ier? Sur quel royaume règnait-il?
7.—Pourquoi François Ier put-il lui tenir tête?
8.—Que savez-vous de Luther? Où, quand et comment prêcha-t-il sa doctrine?
9.—Racontez l'entrevue de François Ier et du roi d'Angleterre. Où, quand et comment eut-elle lieu?
10.—Charles Quint imita-t-il son rival? Que fit-il?
11.—Que savez-vous du connétable de Bourbon? Pourquoi trahit-il la France?
12.—Racontez la bataille de Pavie et dites quels furent ses suites.
13.—Quel traité signa François Ier avec Charles Quint?
14.—Quels autres traités fit-il?
15.—Quelle expédition entreprit le connétable de Bourbon et comment fut-il tué?
16.—Quel fut le successeur de François Ier? Quelles conquêtes fit-il?
17.—Racontez la fin du règne de Charles Quint.
18.—Comment mourut Henri II?
19.—Qu'était devenue l'autorité des rois de France? Etait-ce un bien ou un mal que cette autorité fût absolue et pourquoi?
20.—Quand et où commença la Renaissance?
21.—Quels monuments François Ier et Henri II firent-ils construire?
22.—Que firent-ils pour encourager les lettres?
23.—Que savez-vous de Rabelais?
24.—Quand la Réforme fut-elle introduite en Angleterre et en France et par qui?
25.—Qui donna à la France la liberté de conscience?

XX.

1.—Qui était l'épouse d'Henri II? Quel était le caractère de cette reine?
2.—Combien de temps règna François II?
3.—Dites ce que vous savez de Marie Stuart.
4.—Quelles étaient les idées de Michel de l'Hospital?
5.—Quels étaient les deux partis en présence et quels étaient leurs chefs?
6.—Que savez-vous des Guises?
7.—Comment commença la lutte et quelle bataille eut lieu?
8.—Quelle était la politique de Catherine de Médicis?
9.—Comment mourut le duc de Guise?
10.—Avec qui s'allièrent les Protestants et les Catholiques?
11.—Quel était le caractère de Charles IX?
12.—Racontez la Saint-Barthélemy: cause, organisateurs, signal, victimes.
13.—Qui était Henri de Béarn? Que savez-vous de lui?
14.—Quand mourut Charles IX et qui lui succéda?
15.—Quels étaient les partis et leurs chefs?
16.—Qu'était la Sainte Ligue? ses membres, son but, ses chefs?
17.—Quelles batailles furent livrées? Leurs résultats.
18.—Dites la cause de la Journée des Barricades. Ses suites.
19.—Racontez l'assassinat du duc de Guise et du cardinal de Guise.
20.—Que font les Parisiens?
21.—Pourquoi Henri III s'allie-t-il à Henri de Navarre?
22.—Où vont-ils mettre le siège?
23.—Décrivez la mort de Henri III.
24.—Quant mourut Catherine de Médicis?
25.—Dans quel état se trouvait le royaume?

XXI.

1—Quelle branche des Capétiens arrive sur le trône avec Henri IV et de qui descendait-elle?
2,—Quelles étaient les qualités du roi?
3.—Pourquoi Henri IV fut-il obligé de lever le siège de Paris?
4.—Que serait-il arrivé si la France avait succombé alors?
5.—Que savez-vous du duc de Mayenne? Sa politique, son attitude?
6.—Pourquoi se décida-t-il à sortir de Paris?
7.—Quelle était la composition des deux armées?
8.—Racontez la bataille d'Arques.
9.—Quelle fut la tactique de Henri IV?
10.—Pourquoi Mayenne marcha-t-il de nouveau contre Henri IV?
11.—Où se rencontrèrent les armées? Racontez la bataille.
12.—Que fit Henri IV après sa victoire?
13.—Pourquoi dut-il lever encore le siège de Paris?
14.—Où alla-t-il et quels succès remporta-t-il?
15.—Que savez-vous du roi d'Yvetot?
16.—Qu'appelait-on les Seize? Que voulaient-ils?
17.—Que se passa-t-il aux Etats Généraux de 1593?
18.—Que désirait le roi d'Espagne?
19.—Que savez-vous de la Satire Ménippée?
20.—Que fit Henri IV pour rétablir la paix et rentrer à Paris?
21.—Dites ce que vous savez sur l'Edit de Nantes.
22.—Combien de temps avait duré les guerres de religion et qu'avaient-elles produit?
23.—Parlez de Sully et de ses réformes.
24.—Que savez-vous de la famille de Henri IV?
25.—Quels étaient les projets de Henri IV?
26.—Comment mourut-il?

XXII.

1.—Qui succéda à Henri IV et qui gouverna la France?
2.—Quelle fut la politique de la régente?
3.—Comment finirent les Concini?
4.—Comment de Luynes avait-il gagné la faveur du roi?
5.—Qu'entreprit de Luynes?
6.—Comment se termina la campagne contre les Protestants?
7.—Quelle fut l'épouse de Louis XIII?
8.—Que savez-vous de Richelieu avant son entrée au ministère?
9.—Quel but se proposa-t-il?
10.—Que fit-il pour abaisser les Protestants et que leur accorda-t-il?
11.—Que fit-il pour abaisser la noblesse?
12.—Que savez-vous de Gaston d'Orléans?
13.—Quelle était l'attitude de Marie de Médicis?
14.—Racontez l'histoire de Cinq-Mars et de de Thou.
15.—Que savez-vous de la guerre de Trente Ans?
16.—Qui était Gustave-Adolphe? Ses victoires, sa mort.
17.—Pourquoi Richelieu intervint-il dans la guerre?
18.—Que firent les armées françaises?
19.—Quand moururent Louis XIII et Richelieu?
20.—Que fit Richelieu pour encourager les arts et les lettres?
21.—Quels écrivains vécurent de son temps?
22.—Quel reproche peut-on faire à Richelieu?

XXIII.

1.—Quels étaient les fils de Louis XIII et que savez-vous de chacun?
2.—Qui fut régente?
3.—Racontez l'histoire de Mazarin.
4.—Quelles victoires remportèrent Condé et Turenne?
5.—Quels traités mirent fin à la guerre de Trente Ans?
6.—Quels étaient les résultats de ces traités?
7.—Comment Mazarin dirigeait-il les finances?
8.—Quelle révolte eut lieu? Causes, événements de cette lutte.
9.—Comment se termina la guerre avec l'Espagne?
10.—Quelles étaient les conditions du traité des Pyrénées?
11.—Quelle était à l'extérieur la situation de la France à la mort de Mazarin?
12.—Dans quel état se trouvaient les finances?
13.—Quelle fortune laissait Mazarin? Parlez de sa famille.
14.—Que légua-t-il à la France?
15.—Quels soins avait-il donnés à l'instruction du jeune roi?
16.—Que fit Louis XIV à la mort de Mazarin?
17.—Quels ministres l'entouraient?
18.—Que savez-vous de Fouquet?
19.—Quelles réformes fit Colbert?
20.—Quels palais fit construire Louis XIV?
21.—Quelle fut l'œuvre de Louvois?
22.—Quelle guerre eut lieu à la mort du roi d'Espagne Philippe IV?
23.—Pourquoi Louvois voulait-il la guerre avec la Hollande?
24.—Racontez cette guerre.
25.—Quel traité la termina?

XXIV.

1.—Quelle idée Louis XIV se faisait-il de son pouvoir?
2.—Qui épousa-t-il?
3.—Que savez-vous de Madame de Maintenon?
4.—Comment divise-t-on le règne de Louis XIV?
5.—Que fit Louis XIV envers les Protestants?
6.—Quel fut le résultat de cette révocation?
7.—Que savez-vous de Guillaume d'Orange?
8.—Quelle ligue se forma contre la France et de qui était-elle composée?
9.—Quels furent les principaux événements de cette guerre?
10.—Pourquoi se termina-t-elle et où fut signée la paix?
11.—A qui Charles II d'Espagne laissa-t-il sa couronne?
12.—Quels étaient les généraux ennemis et quelle sorte de généraux leur opposa-t-on?
13.—Quelles défaites subit la France?
14.—Quels généraux sauvèrent la France? Par quelles victoires?
15.—Où la paix fut-elle signée?
16.—Que perdait la France?
17.—Dans quel état se trouvait la France à la fin du règne de Louis XIV?
18.—Combien d'années dura ce règne?
19.—Qui était Descartes? Pascal?
20.—Quels poètes illustrèrent le siècle de Louis XIV?
21.—Que savez-vous de Fénelon?
22.—Qui était Vauban? Que fit-il? Qu'écrivit-il?

XXV.

1.—Qu'est-ce qui avaient causé les maux du royaume?
2.—Louis XV était-il le fils de Louis XIV?
3.—Qui devint régent? Que savez-vous de lui?
4.—Qui était Law? Son système?
5.—Quels ministres se succédèrent?
6.—Qui était Fleury?
7.—Pendant combien de temps et comment administra-t-il la France?
8.—Quelle guerre dut-il entreprendre et comment se termina-t-elle?
9.—Qui Louis XV avait-il épousée?
10.—Quel grand général commandait les armées françaises? Quelles victoires remporta-t-il?
11.—Qui était Marie-Thérèse?
12.—Où et comment se développait le commerce de la France?
13.—Comment l'Angleterre commença-t-elle la guerre?
14.—Par qui et comment la politique de France était-elle alors dirigée?
15.—Que savez--vous de la guerre de Sept Ans?
16.—Qui était Frédéric II?
17.—Quels traités mirent fin à la guerre et que perdait la France?
18.—Qui était Choiseul et pourquoi fut-il disgracié?
19.—Quel était l'état des finances?
20.—Que disaient Louis XV et ses favorites?
21.—Dans quel état se trouvait le royaume à la mort de Louis XV?
22.—Que savez-vous de Voltaire?
23.—Que savez-vous de Montesquieu?
24.—Que proclamait J.-J. Rousseau?

XXVI.

1.—Dites qui était Louis XVI. son caractère, etc.
2.—Parlez de Marie-Antoinette, son éducation, son arrivée à la cour.
3.—Quels furent ses ennemis et comment la surnomma-t-on?
4.—Quels ministres prit Louis XVI?
5.—Quelles réformes proposait Turgot?
6.—Que pensaient de ces réformes la noblesse, le clergé et le peuple?
7.—Que devenaient les rois?
8.—Quelles étaient les occupations de Louis XVI?
9.—Que devint Turgot?
10.—Quel financier fut appelé au ministère et quels étaient ses projets?
11.—Quelle guerre eut lieu?
12.—Que fit la France pour venir en aide aux colonies américaines?
13.—À quelles opérations militaires prirent part Rochambeau et son armée?
14.—Comment se termina la guerre d'Amérique?
15.—Quel était l'état du trésor?
16.—Quels furent les successeurs de Necker?
17.—Quelles furent les causes de leur renvoi?
18.—Pourquoi le roi fut-il obligé de rappeler Necker?
19.—Que dut faire Necker pour mettre fin aux embarras des finances?
20.—Depuis quand les Etats Généraux n'avaient-ils pas été convoqués?

XXVII.

1.—De quels maux souffrait la France?
2.—Quel grand changement fallait-il opérer?
3.—Quel pamphlet parut au moment des élections? Quel en était l'auteur? De quoi parlait-il?
4.—Qu'étaient-ce que les cahiers?
5.—Que demandait le peuple dans les cahiers?
6.—Quelles étaient les idées de la cour, de la noblesse et du haut clergé?
7.—Où et quand se réunirent les Etats Généraux?
8.—Que dirent le roi et Necker dans la première séance?
9.—Expliquez quelle fut la première difficulté à résoudre et son importance.
10.—Comment commença la lutte et que firent les députés du tiers-état?
11.—Que savez-vous du Serment du Jeu de Paume? Date, importance.
12.—Que fit Louis XVI à la suite de cet événement?
13.—Comment se termina la dispute au sujet du vote?
14.—Quel nom prirent les Etats Généraux et à quoi travaillèrent-ils?
15.—Que fit la cour en voyant le roi céder?
16.—Qu'était-ce que la Bastille?
17.—Quel fut le prétexte de l'attaque de la Bastille?
18.—Racontez la prise de la Bastille. Date exacte.
19.—Quel effet produisit la prise de la Bastille?
20.—Que fit alors le roi?
21.—Que savez--vous de La Fayette?
22.—Quel nouveau drapeau fut adopté? Expliquez ses couleurs.
23.—Quels événements se produisirent après la prise de la Bastille?
24.—Que vota l'Assemblée dans la nuit du 4 août 1789?
25.—Dites les conséquences de ce vote.

XXVIII.

1.—Quel fut l'un des premiers actes de l'Assemblée et expliquez en quoi il consistait?
2.—Que voulait le parti modéré?
3.—Que fit encore la cour?
4.—La reine Marie-Antoinette était-elle populaire? Que lui reprochait-on?
5.—Quelles furent ses favorites et que disait de l'une Mirabeau?
6.—Quand eut lieu l'affaire du Collier?
7.—Racontez-la brièvement.
8.—Dans quelle situation se trouvait le peuple de Paris en 1789?
9.—Que faisait la cour pendant que les Parisiens souffraient de la disette?
10.—Que fit le peuple le 5 octobre et dans quel but?
11.—Quel fut le résultat des journées des 5 et 6 octobre?
12.—Quel est l'événement important de l'année 1790?
13.—Dites ce que vous savez de Mirabeau.
14.—Qu'avait fait la noblesse après la prise de la Bastille?
15.—Quels étaient les frères du roi et que firent-ils?
16.—Racontez la fuite du roi.
17.—Que demandaient les clubs et que fit l'Assemblée?
18.—Quand rétablit-elle le roi et à quelle condition?
19.—Quels pouvoirs donnait au roi la nouvelle Constitution?
20.—Comment la France était-elle autrefois divisée et comment la divisa la Constituante?
21.—Quelles autres réformes accomplit-elle?
22.—Que créait la Constitution de 1791?
23.—Combien d'électeurs y avait-il?
24.—Que pensait-on de cette Constitution?
25.—À qui profitait la Révolution?

XXIX.

1.—Quelle proposition avait fait Robespierre et quel en fut le résultat?
2.—Qui formait la droite de l'Assemblée?
3.—Quels étaient les principaux membres de la gauche? Comment les appelait-on et pourquoi?
4.—Que voulaient ces deux partis?
5.—Qu'appelait-on la Plaine?
6.—Quelles furent les Assemblées qui se succédèrent de 1789 à 1796?
7.—Quelles furent les lois faites par l'Assemblée contre les émigrés et les prêtres?
8.—Que fit le roi?
9.—Quelles étaient les relations du roi et de la reine avec les cours étrangères?
10.—Quel ministère dut prendre Louis XVI?
11.—À qui déclara-t-on la guerre?
12.—Que savez-vous de la journée du 20 juin 1792? Cause, résultat.
13.—Que fit La Fayette? Que devint-il?
14.—Qui était le duc de Brunswick? Parlez de son manifeste.
15.—Comment le peuple répondit-il aux menaces de Brunswick?
16.—Racontez la journée du 10 août 1792.
17.—Que devint la famille royale?
18.—Que savez-vous des massacres de septembre?
19.—Quels succès remportèrent d'abord les Prussiens?
20.—Qui commandaient les armées françaises?
21.—Racontez la bataille de Valmy.
22.—Que dit Goethe après cette bataille?

XXX.

1.—Quand se réunit la Convention et quel fut son premier acte?
2.—Que répondit-elle à Brunswick?
3.—Quels étaient les partis dans la nouvelle assemblée?
4.—Quelles étaient les opinions de ces partis?
5.—Quels étaient les chefs des Montagnards et que savez-vous de chacun d'eux?
6.—Que demandaient Danton et Robespierre?
7.—Louis XVI avait-il conspiré contre la nation?
8.—Avait-il observé son serment de fidélité à la Constitution de 1791?
9.—Racontez la mort de Louis XVI.
10.—Que firent les rois de l'Europe après la mort de Louis XVI?
11.—Quels ennemis eut à combattre la Convention?
12.—Que décréta la Convention et quels Comités fonda-t-elle?
13.—Que demandait Marat et que prétendait-il?
14.—Que firent les Girondins et comment finirent-ils?
15.—Quelles villes se révoltèrent?
16.—Résumez la proclamation du Comité du Salut Public?
17.—Qui était Carnot? Que fit-il?
18.—Que fit Tallien à Bordeaux?
19.—Que savez-vous de Charlotte Corday?
20.—Quel fut le sort de Marie-Antoinette et de Mme Elisabeth?
21.—Quelles furent les principales victimes de la Terreur?

XXXI.

1.—Quand tomba Robespierre?
2.—Essaya-t-il de résister et comment finit-il?
3.—Quel calendrier remplaça le calendrier grégorien?
4.—Quand l'année commençait-elle?
5.—Quels étaient les mois de ce nouveau calendrier?
6.—Jusqu'à quand ce calendrier fut-il en usage?
7.—Que fit la Convention après la chute de Robespierre?
8.—Quelle nouvelle tactique adoptèrent les armées françaises?
9.—Quel surnom a mérité Carnot?
10.—Que savez-vous de la Marseillaise? Auteur, date. — D'où vient le nom de Marseillaise?
11.—Quels succès remporta Jourdan?
12.— Que fit Pichegru?
13.—Que firent Hoche et Moreau?
14.—Que savez-vous du Vengeur?
15.—Quels événements se passaient en Vendée?
16.—Que cédèrent à la France la Prusse et l'Espagne?
17.—Quelle Constitution vota la Convention?
18.—Quels conseils créait-elle?
19.—Qu'espéraient les royalistes et que firent-ils?
20.—Racontez la journée du 13 vendémiaire.
21.—Quelles réformes fit la Convention?
22.—Dans quel état la Convention laissait-elle la France?

XXXII.

1.—Quel nom portait le nouveau gouvernement? pourquoi?
2.—Quels étaient les Conseils?
3.—Quelles puissances continuaient la guerre?
4.—Que devaient faire les deux premières armées?
5.—Que firent ces armées?
6.—Que savez-vous de Marceau?
7.—Où et quand naquit Napoléon Bonaparte?
8.—Où fit-il ses études?
9—Que fit-il avant la Révolution?
10.—Où se fit-il remarquer?
11.—Pourquoi fut-il nommé général en chef?
13.—Qui épousa-t-il? À quelle époque?
14.—Quelle armée devait-il commander?
15.—Comment trouva-t-il son armée et que promit-il à ses soldats?
16.—Combien de soldats avait Bonaparte et combien en avait-il en face de lui?
17.—Que firent les Piémontais?
18.—Quelles victoires remporta Bonaparte?
19.—Quels furent les résultats de la campagne d'Italie?
20.—Que faisait Hoche pendant ce temps?
21.—Quel traité mit fin à la guerre et que gagnait la France?
22.—Que fit Bonaparte pour atteindre l'Angleterre?
23.—Quels furent les événements principaux de l'expédition d'Egypte?
24.—Comment et pourquoi Bonaparte quitta-t-il son armée?

XXXIII.

1.—Quelles puissances faisaient partie de la nouvelle coalition contre la France?
2.—À quel âge mourut Hoche et comment le considérait-on?
3.—Quelles victoires sauvèrent la France? Qui les remportèrent?
4.—Dans quel état se trouvait la France?
5.—Comment le Directoire était-il considéré?
6.—Pourquoi fit-il un coup d'Etat?
7.—Où débarqua Bonaparte et comment fut-il accueilli à son retour d'Egypte?
8.—Comment prépara-t-il son coup d'Etat?
9.—Racontez la journée du 18 brumaire?
10.—Expliquez la Constitution de l'an VIII.
11.—Quels furent les trois Consuls?
12.—Quel était le pouvoir du premier Consul?
13.—Où luttait alors Masséna?
14.—Racontez la bataille de Marengo.
15.—Que faisait Moreau pendant ce temps?
16.—Que se passait-il en Egypte?
17.—Quelle paix fit Bonaparte? Quelles en étaient les conditions?
18.—Que savez-vous du Concordat?
19.—Quelles réformes fit alors le premier Consul?
20.—Quels complots eurent lieu contre Bonaparte?
21.—Comment la France répondit-elle à ces complots?
22.—Pourquoi Bonaparte céda-t-il la Louisiane?
23.—Quelle nouvelle conspiration eut lieu contre Bonaparte?
24.—Racontez la mort du duc d'Enghien?
25.—Bonaparte était-il justifié de faire cette exécution?

XXXIV.

1.—Que fit la nation française en présence de la nouvelle coalition?
2.—Comment la Constitution fut-elle modifiée?
3.—Que fit Napoléon pour frapper l'imagination populaire?
4.—Que savez-vous du sacre?
5.—Quel projet avait conçu Napoléon et quels préparatifs avait-il faits?
6.—Napoléon put-il débarquer en Angleterre? Où conduisit-il son armée?
7.—Racontez la capitulation d'Ulm.
8.—Que savez-vous de la bataille de Trafalgar?
9.—Racontez la bataille d'Austerlitz.
10.—Quelles furent les suites de cette victoire?
11.—Comment fut construite la colonne Vendôme?
12.—Que créa Napoléon à cette époque et que devinrent ses frères?
13.—Quelle puissance intervient et quelles forces organise-t-elle?
14.—Quelles victoires remportent les armées françaises?
15.—Que font les Russes et où rencontrent-ils les Français?
16.—Quelle bataille met fin à la guerre?
17.— Où se rencontrèrent Napoléon et Alexandre Ier?
18.—Comment la Prusse fut-elle traitée?
19.—Expliquez le Blocus continental?
20.—Que firent les Français en Portugal?
22.—Quel acte de l'Angleterre souleva l'indignation de l'Europe?

XXXV.

1.—Quelles fautes commit alors Napoléon Ier?
2.—Quels démêlés eut-il avec le pape? Cause, résultats.
3.—Qui régnait en Espagne et qui Napoléon mit-il sur le trône?
4.—Qui était Murat et que devint-il?
5.—Que fit Napoléon en Espagne?
6.—Quels événements se passent alors en Autriche?
7.—Racontez la campagne d'Autriche.
8.—Quel traité signe Napoléon?
9.—Quel était en ce moment l'étendue du territoire français?
10.—Où règnaient les frères de l'empereur?
11.—Que fit Napoléon pour perpétuer sa race?
12.—L'Espagne était-elle conquise?
13.—Pourquoi Napoléon entreprit-il l'expédition de Russie?
14.—Sur quels alliés comptait-il?
15.—Que savez-vous de Bernadotte?
16.—Quelles étaient les forces de Napoléon en entrant en Russie?
17.—Quelle fut la tactique des Russes?
18.—Où les armées luttèrent-elles?
19.—Quels événements eurent lieu ensuite et comment finit la campagne de Russie?
20.—Quelles furent les suites de ce désastre?
21.—Racontez la campagne de 1813 en Allemagne?
22.—Que fit Napoléon après la bataille de Leipsig?

XXXVI.

1.—Qu'aurait-il fallu pour sauver la France?
2.—Dans quel état se trouvait-elle?
3.—Quelles étaient les forces respectives de Napoléon et de ses ennemis?
4.—Quelles puissances étaient alors liguées contre Napoléon?
5.—Racontez brièvement la campagne de France.
6.—Quels événements obligèrent Napoléon à abdiquer?
7.—Où et quand abdiqua-t-il?
8.—Que savez-vous du fils de Napoléon Ier?
9.—Où dut se retirer Napoléon et qui emmenait-il avec lui?
10.—Que se passait-il à Paris?
11.—Qui était l'arbitre de la situation et pourquoi l'était-il?
12.—Quel fut le nouveau roi de France et que savez-vous de lui?
13.—Quel titre prit-il et pourquoi?
14.—Comment était mort Louis XVII?
15.—Que créait la Charte Cônstitutionnelle et que conservait-elle?
16.—Qui était l'héritier de la couronne?
17.—Quel était l'entourage du roi et que voulaient les anciens émigrés?
18.—Quelles réformes mécontentèrent la nation?
19.—Quel congrès avait alors lieu et que s'y passait-il?
20.—Que faisait Napoléon pendant ce temps et que résolut-il?

XXXVII.

1.—Qu'appelle-t-on les Cent Jours? Pourquoi? Dates.
2.—Où aborde Napoléon? Où se dirige-t-il?
3.—Que savez-vous de Labédoyère?
4.—Que fait Ney en rencontrant Napoléon?
5.—Quand Napoléon arrive-t-il à Paris et que fait Louis XVIII?
6.—Que fait Napoléon pour se concilier les royalistes et les républicains?
7.—Quels ennemis Napoléon avait-il à combattre? Quelles étaient leurs forces et les siennes?
8.—Quelle tactique Napoléon adopta-t-il?
9.—Où dirigea-t-il son armée ?
10.— Que fit le comte de Bourmont?
11.—Comment Napoléon avait-il divisé son armée?
12.—Racontez la bataille de Ligny?
13.—Que fit Napoléon après la bataille de Ligny?
14.—Quel était le plan de campagne de Napoléon?
15.—Quelles étaient les forces des Anglais et des Français avant Waterloo?
16.—Quel était le plan de bataille de Wellington?
17.—Quel temps faisait-il le 18 juin 1815?
18.—Quel était le plan de bataille de Napoléon?
19.—Racontez la bataille de Waterloo.
20.—Qui décida la victoire?
21.—Quelles étaient les forces des Anglais et des Allemands contre Napoléon?
22.—Que fit Napoléon après la bataille de Waterloo?
23.—Où et comment se passèrent les dernières années de Napoléon?
24.—Napoléon fut-il un grand politique?
25.—Que pensez-vous du génie militaire de Napoléon?

XXXVIII.

1.—Quels événements se passèrent en France après la chute de Napoléon?

2.—Qu'appelle-t-on la Terreur Blanche?

3.—Comment la nouvelle Chambre était-elle composée et comment la surnomma-t-on?

4.—Que dut faire Louis XVIII pour éviter le danger?

5.—Que voulaient les ultra-royalistes?

6.—Qui était le duc de Berry et comment mourut-il?

7.—Que savez-vous de la Sainte Alliance?

8.—Parlez de l'expédition d'Espagne?

9.—Quels étaient les principaux orateurs libéraux et que savez-vous d'eux et de leurs idées?

10.—Que savez-vous du successeur de Louis XVIII avant son avènement?

11.—Que fit le nouveau roi pour plaire aux ultra-royalistes?

12.—Quelles lois furent votées?

13.—Quels hommes se joignirent à l'opposition?

14.—Que savez-vous de Paul-Louis Courrier et de Béranger?

15.—Racontez brièvement la guerre d'Indépendance de la Grèce.

16.—Quel fut le chef du ministère libéral? Que fit-il?

17.—Par qui ce ministère fut-il remplacé?

18.—Que fit ce nouveau ministre?

19.—Quels événements se passaient en Algérie?

20.—Comment le pays avait-il répondu à la dissolution de la chambre libérale?

21.—Quand parurent les Ordonnances et que décrétaient-elles?

22.—Comment Charles X violait-il la Charte?

23.—Que fit le peuple de Paris?

24.—Racontez les journées de juillet 1830.

25.—Que fit Charles X?

26.—Qui fut proclamé roi et par qui fut-il proclamé?

27.—Le nouveau roi fut-il proclamé roi de France ou roi des Français? Dites la différence entre ces deux formes.

28.—Quel monument rappelle ces journées?

XXXIX.

1.—Que savez-vous de Louis-Philippe avant son avènement?
2.—Quel était le fond du caractère de Louis-Philippe?
3.—Quels changements furent introduits dans la Constitution?
4.—Quels ministres prit d'abord Louis-Philippe?
5.—Que savez-vous de Casimir Périer?
6.—Que fit la duchesse de Berry pour son fils?
7.—Racontez les tentatives de Louis-Napoléon Bonaparte.
8.— Quels étaient les partis politiques sous Louis-Philippe?
9.—Que demandaient les Républicains?
10.—Racontez les dernières années de La Fayette.
11.—Quels furent les différents ministres de 1830 à 1840?
12.—Quelles tentatives furent faites contre la vie du monarque?
13.—Que savez-vous de la conquête de l'Algérie?
14.—Qui fut premier ministre de 1840 à 1848 et quelles étaient les idées de ce ministre?
15.—Quelles étaient les réformes que demandaient l'opposition?
16.—Guizot voulait-il accorder des réformes?
17.—Dites ce que vous savez des banquets réformistes?
18.—Quels étaient les fils de Louis-Philippe et que faisaient-ils?
19.—Racontez la Révolution de février 1848.
20.—Quel gouvernement fut proclamé et quels en étaient les principaux membres?

XL.

1.—Quel fut le premier acte du gouvernement provisoire?
2.—Que demanda la foule après sa victoire et que répondit Lamartine?
3.—Que décréta le gouvernement à propos du suffrage?
4.—Comment était composée l'Assemblée Nationale?
5.—Que voulaient les républicains avancés et les socialistes?
6.—Racontez les journées de juin 1848.
7.—Quels étaient les pouvoirs du président de la République?
8.—Que proposa Grévy?
9.—Quand eut lieu l'élection du président et qui fut élu?
10.—Quelles étaient les causes de cette élection?
11.—Comment était composée l'Assemblée Constituante?
12.—Expliquez les causes de discorde entre le président et l'Assemblée.
13.—Quels hommes soutenaient le président?
14.—Racontez le coup d'Etat du 2 décembre 1851.
15.—Comment Louis-Napoléon Bonaparte traita-t-il les députés qui voulaient résister?
16.—Quel fut le rôle de Victor Hugo à cette époque?
17.—Que fit Lamartine?
18.—Quelles furent les suites du coup d'Etat et comment Louis-Napoléon Bonaparte traita-t-il les républicains?
19.—Quelles assemblées instituait la Constitution?
20.—Racontez le voyage du président en 1852.
21.—Quels événements se produisirent à la suite de ce voyage?
22.—Quand l'empire fut-il proclamé?

XLI.

1.—Donnez succintement la biographie de Napoléon III.
2.—Quels ouvrages avait-il écrits et quelle politique favorisait-il?
3.—Quand devint-il héritier de Napoléon Ier et quelles tentatives fit-il pour monter sur le trône?
4.—Qui épousa-t-il? Quelle fut l'influence de la nouvelle impératrice?
5.—Que fit Napoléon III au début de son règne?
6.—Quelle phrase avait prononcée Napoléon III avant de monter sur le trône? Etait-elle vraie?
7.—Quelle fut la première guerre entreprise par Napoléon III? Racontez-la brièvement.
8.—Quelle guerre eut lieu ensuite? Donnez les causes de cette guerre, les batailles.
9.—Quelles furent les conditions de la paix de Villafranca?
10.—Que céda le Piémont à la France à la suite de cette paix?
11.—Quelle politique Napoléon III suivit-il en Italie?
12.—Racontez l'expédition de Chine.
13.—Quelles furent les causes de l'expédition du Mexique?
14.—Racontez rapidement cette expédition.
15.—Pourquoi Napoléon fut-il obligé de retirer ses troupes du Mexique?
16.—Quels changements se produisirent dans le gouvernement de 1860 à 1870?
17.—Quel était l'état de la France en 1870?
18.—Quand éclata la guerre avec la Prusse?

XLII.

1.—Quelle était la politique de la Prusse depuis Frédéric II?
2.—Quelles fautes politiques avait commises Napoléon III?
3.—Quelle fut la cause de la guerre de 1870?
4.—Dans quel état de santé se trouvait Napoléon III?
5.—Que désirait l'impératrice et pourquoi voulait-elle la guerre?
6.—Quelle était le caractère, l'intelligence et l'esprit de cette femme?
7.—Qui était alors premier ministre et quelle fut son attitude au moment de la déclaration de la guerre?
8.—Quelles étaient les forces respectives de l'Allemagne et de la France?
9.—En quoi consistait la supériorité des Allemands?
10.—Quelles furent les principales défaites des Français?
11.—Racontez la marche de Mac-Mahon sur Sedan, défaite et capitulation.
12.—Quelles furent les suites immédiates de cette défaite?
13.—Que se passa-t-il à Paris à la suite de cette défaite?
14.—Que fit l'impératrice Eugénie?
15.—Quels furent les principaux membres du gouvernement de la défense nationale?
16.—Que fit Gambetta?
17.—Par qui Gambetta fut-il secondé?
18.—Que faisait Thiers pendant que Gambetta organisait la défense?
19.—Quelle fut la conduite de Bazaine à Metz?
20.—Quels événements se passaient à Paris?
21.—Quels efforts furent faits pour débloquer Paris?
22.—Pourquoi Paris fut-il obligé de capituler?
23.—Où se réunit l'Assemblée Nationale et qui fut nommé chef du pouvoir exécutif?
24.—Quelles conditions de paix demanda l'Allemagne?
25.—Où fut signé le traité de paix?
26.—Que savez-vous de la Commune de Paris?

XLIII.

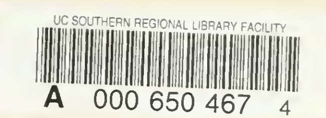
1.—Quelles conditions avaient demandées les Allemands, au traité de Francfort?
2.—Que fit Thiers pour exécuter rapidement ce traité?
3.—Comment était composée la nouvelle Assemblée?
4.—Que voulaient les monarchistes et quelles démarches firent-ils pour avoir un roi?
5.—Comment se terminèrent ces démarches?
6.—Pourquoi Thiers fut-il renversé et qui le remplaça?
7.—Que savez-vous de la Constitution de 1875?
8.—Cette Constitution a-t-elle été modifiée?
9.—Comment le président de la République est-il élu?
10.—Que savez-vous de Jules Grévy?
11.—Racontez la vie et la mort de Sadi Carnot.
12.—Qu'est-ce que le Panthéon?
13.—Quels furent les présidents de la République depuis Sadi Carnot?
14.—Quel est le président actuel?
15.—Quels furent les partis politiques au commencement de la République?
16.—Quels sont les partis politiques actuellement?
17.—Quels sont les grands citoyens qui ont illustré la France depuis 1870?
18.—Quelles sont les tendances de la France maintenant?
19.—Que fit Jules Ferry?
20.—Quelles sont les principales colonies de la France?
21.—Qu'est-ce que la République a fait pour la France?
22.—Que désire le gouvernement de la République Française?
23.—Quelle place a la France dans le monde?




FRANCE
Rouen Chef-lieu d'Anc Province
Vannes Prefecture
Brest Sous Prefecture
Vichy Autres Villes
Echelle
0 50 100 150 K
EUROPE
France
OCEAN
ATLANTIQUE
MANCHE
G. de Gascogne
Golfe du Lion
MER MEDITERRANEE
G de Gênes
ANGLETERRE
BELGIQUE
EMPIRE ALLEMAND
SUISSE
ITALIE
ESPAGNE
CORSE
C. Land's End
C Lizard
Portland
Ile Wight
Portsmouth
Southampton
Brighton
Newhaven
Folkestone
Douvres
Dunkerque
Calais
Boulogne
Gand
BRUXELLES
Maestricht
Cologne
Bonn
Aix la Chapelle
Liège
Namur
Mons
Coblentz
Wiesbaden
Mayence
Darmstadt
Francfort
Mannheim
Nuremberg
Bamberg
Cobourg
Würzbourg
LUXEMBOURG
Trèves
CARLSRUHE
STUTTGART
WURTEMBERG
Strasbourg
Colmar
Fribourg
Bâle
Constance
Zurich
Lucerne
BERNE
Soleure
Lausanne
Genève
Turin
PIÉMONT
Novare
Milan
Côme
Bergame
Gênes
Savone
Parme
Bastia
Ajaccio
Calvi
I. Scilly
Iles Anglo-Normandes
Jersey
Guernesey
Aurigny
C de la Hague
Cherbourg
Pte de Barfleur
G du Calvados
Dieppe
Neufchâtel
SEINE INFre
le Havre
Yvetot
Rouen
Beauvais
OISE
Compiègne
Amiens
PICARDIE
SOMME
Abbeville
PAS-DE-CALAIS
ARTOIS
Arras
NORD
Lille
Montreuil
St Pol
Béthune
Montdidier
AISNE
Laon
Soissons
Reims
Rethel
ARDENNES
Mézières
Sedan
Verdun
MEUSE
Metz
Thionville
Nancy
MEURTHE ET MOSELLE
Châlons s M.
MARNE
Epernay
Château Thierry
Meaux
SEINE ET OISE
Versailles
PARIS
SEINE ET MARNE
Melun
Provins
Nogent s S.
AUBE
Troyes
Bar s A.
Hte MARNE
Chaumont
Langres
VOSGES
Epinal
Mirecourt
Belfort
Hte SAONE
Vesoul
Gray
Besançon
Dôle
JURA
Lons le Saulnier
SAVOIE
Chambéry
Hte SAVOIE
Annecy
Grenoble
ISÈRE
Vienne
Lyon
RHÔNE
LOIRE
St Étienne
AIN
Bourg
Trévoux
Mâcon
SAONE ET LOIRE
Chalons
Autun
Le Creusot
Dijon
CÔTE D'OR
Beaune
Châtillon s Seine
Auxerre
YONNE
Sens
Tonnerre
Avallon
NIÈVRE
Nevers
NIVERNAIS
Clamecy
Cosne
Gien
Montargis
LOIRET
Orléans
Pithiviers
Etampes
Fontainebleau
Rambouillet
Dreux
Chartres
EURE ET LOIRE
Châteaudun
EURE
Evreux
Bernay
Louviers
Pont Audemer
Lisieux
CALVADOS
Caen
Bayeux
Vire
Falaise
Argentan
ORNE
Alençon
Domfront
Mortagne
MANCHE
St Lô
Coutances
Avranches
Mortain
NORMANDIE
Collines de Normandie
Brehat
G. de St Malo
St Malo
St Brieuc
CÔTES DU NORD
Guingamp
Lannion
Morlaix
Brest
FINISTÈRE
Ouessant
Pte St Mathieu
B de Douarnenez
Châteaulin
Quimper
Quimperlé
Pte de Penmarch
I de Groix
Pr de Quiberon
Belle Ile
Lorient
Pontivy
Ploërmel
MORBIHAN
Vannes
Redon
Loudéac
Dinan
ILLE ET VILAINE
Rennes
Montfort
Fougères
Vitré
MAYENNE
Laval
Château Gontier
Le Mans
SARTHE
La Flèche
Mamers
Angers
MAINE ET LOIRE
ANJOU
Saumur
Cholet
Baugé
Segré
LOIRE INFre
Ancenis
Châteaubriant
St Nazaire
Paimbœuf
Nantes
Noirmoutier
I d'Yeu
la Roche s Yon
VENDÉE
les Sables d'Olonne
Fontenay le Cte
DEUX SÈVRES
Niort
Parthenay
Bressuire
I de Ré
la Rochelle
AUNIS
Rochefort
Marennes
Oléron
CHARENTE INFre
Saintes
Royan
Pte de Grave
Jonzac
St Jean d'Angely
SAINTONGE
CHARENTE
Angoulême
ANGOUMOIS
Ruffec
Confolens
Barbezieux
Cognac
Lesparre
Et d'Hourtin
Blaye
Bordeaux
Libourne
GIRONDE
Bassin d'Arcachon
Arcachon
Et de Cazaux
Et de Biscarosse
La Réole
Bazas
Marmande
LOT ET GARONNE
Agen
Nérac
Villeneuve
LANDES
Mont de Marsan
St Sever
Dax
Orthez
Biarritz
Bayonne
Bses PYRÉNÉES
Mauléon
Oloron
Pau
BÉARN
NAVARRE
Pampelune
Tarbes
Htes PYRÉNÉES
Argelès
Bagnères
St Gaudens
Muret
Toulouse
Hte GARONNE
Villefranche
Castelnaudary
Carcassonne
AUDE
Limoux
Narbonne
Et de Sigean
Et de Leucate
Perpignan
ROUSSILLON
PYRÉNÉES OR
Céret
Prades
Port Vendres
C Cerbero
C Creus
ARIÈGE
Foix
Pamiers
St Girons
Auch
GERS
Lectoure
Condom
Mirande
Montauban
TARN ET GARONNE
Castelsarrasin
Moissac
Albi
TARN
Gaillac
Lavaur
Castres
HÉRAULT
Béziers
Lodève
Montpellier
Cette
GARD
Nîmes
Alais
Uzès
Le Vigan
LOZÈRE
Mende
Florac
Marvejols
AVEYRON
Rodez
Millau
St Affrique
Espalion
Villefranche
Cahors
LOT
Figeac
Gourdon
CANTAL
Aurillac
St Flour
Mauriac
Hte LOIRE
Le Puy
Brioude
Yssingeaux
PUY DE DÔME
Clermont Fd
Riom
Thiers
Ambert
Issoire
AUVERGNE
ALLIER
Moulins
Montluçon
Gannat
Lapalisse
BOURBONNAIS
CREUSE
Guéret
Aubusson
Bourganeuf
Boussac
MARCHE
HAUTE VIENNE
Limoges
Bellac
Rochechouart
St Yrieix
LIMOUSIN
CORRÈZE
Tulle
Brive
Ussel
Mts du Limousin
DORDOGNE
Périgueux
Bergerac
Sarlat
Ribérac
Nontron
GUYENNE
GASCOGNE
VIENNE
Poitiers
Châtellerault
Montmorillon
Civray
Loudun
POITOU
INDRE
Châteauroux
La Châtre
Le Blanc
Issoudun
CHER
Bourges
St Amand
Sancerre
BERRY
LOIR ET CHER
Blois
Romorantin
Vendôme
INDRE ET LOIRE
Tours
Chinon
Loches
TOURAINE
ORLÉANAIS
ARDÈCHE
Privas
Largentière
Tournon
DRÔME
Valence
Die
Montélimar
Nyons
Htes ALPES
Gap
Briançon
Embrun
Bses ALPES
Digne
Barcelonnette
Sisteron
Forcalquier
Castellane
ALPES MAR.
Nice
Grasse
Cannes
Antibes
Menton
Monaco
VAUCLUSE
Avignon
Orange
Carpentras
Apt
COMTAT VENAISSIN
Bches DU RHÔNE
Arles
Aix
Marseille
C Couronne
VAR
Draguignan
Brignoles
Toulon
Fréjus
C Sicié
Presq de Giens
Iles d'Hyères
PROVENCE
DAUPHINÉ
BOURGOGNE
LANGUEDOC
CHAMPAGNE
LORRAINE
ALSACE
FRANCHE COMTÉ
BRETAGNE
MAINE
ILE DE FRANCE
Jura
Vosges
Alpes Pennines
Alpes Bernoises
Apennins
Ardenne
Eifel
Taunus
Lac de Constance
Lac Léman

DATE DUE

GAYLORD			PRINTED IN U.S.A.


UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 650 467 4

